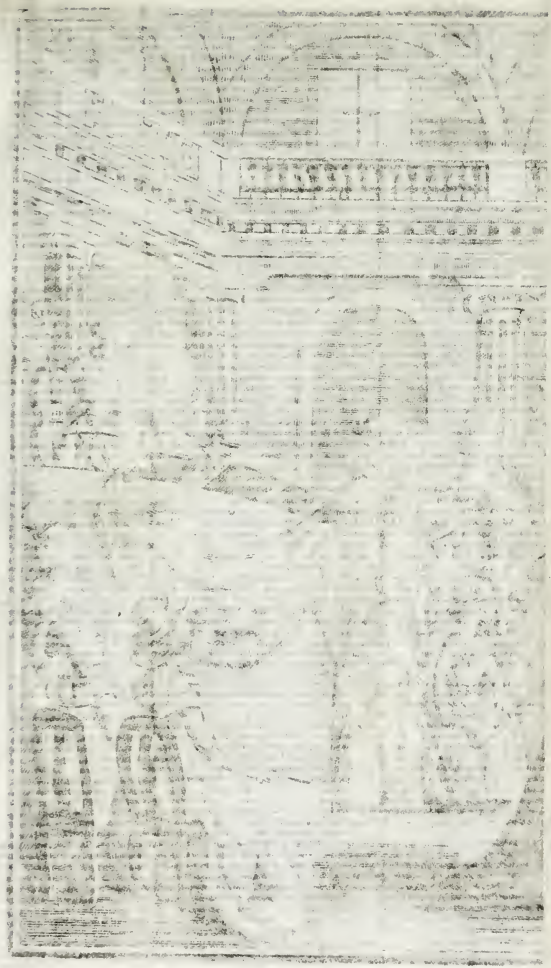
Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lepalaisroyal03rest_1

LES
EXSUNAMITES
AU PALAIS-ROYAL.



Le Cirque.

LE

PALAIS-ROYAL.

TROISIÈME PARTIE.

LES CONVERSEUSES.

O tempora ! ó mores !.. Cicero & Martialis.

A PARIS,
Au PALAIS-ROYAL dabord; puis,
PARTOUT.

1790.

SUJET DE LA III.me ESTAMPE.

LA COLONADE.

On a vu les 48 SUNAMITES, dans l'Estampe precedente : Ici, nous avons les Heroïnes des GENTILSHOMMES POPULAIRES, du CURÉ-PATRIOTE, ét du DIVORCE NECESSAIRE, reünies sous la Colonade en-bois. Leurs Noms sont à la Table suivante. Chaqu'une est indiquée par le même chifre qui l'y designe.

NOUS errions un-soir, sans dessein, au Palais-royal. Après avoir-vu les FILLES, les HOURIS, les RESEMBLEUSES, le CIRQUE, les SUNAMITES, les EXSUNAMITES, les BERCEUSES, les CHANTEUSES, les CONVERSEUSES, nous ne croyions pas qu'il nous restât rien de nouveau à decouvrir. Nous sortions des Alées du CLUB, enveloppés dans notre manteau national, et nous nous avancions vers la 1.re des COLONADES, lorsque nous fumes tirés de nos meditations sur une Pièce-de-theatre que nous composions, par une exclamation : —Parbleu! disait un Homme à Un-autre, voila une singulière reünion! Ces quatre Officiers sont des Gentilshommes-populaires, qui sont ici avec toutes leurs Femmes! Mais je ne conçois pas comment cela se fait! S'épie-t-on! Le mistère est-il decouvert, et consent-on à laisser les choses telles qu'elles sont? Car je suis parfaitement instruit, et c'est par-hasard que je le suis... Voyons...

Nous examinames ce qui se passait. Nous vimes un des Gentilshommes

avec sa Femme, une charmante Personne, ét deux Bellesfœurs. Un Second avait 13 Femmes, qui toutes paraissaient bien avec lui ét bien ensemble. Le Troisième n'avait que son Epouse, mollement appuyée sur son bras. Le Quatrième avait cinq Dames avec lui; une charmante Blonde, qui nous parut son épouse; une Femme assés bien encore, qui sans-doute était sa bellemère, ét trois jolies Brunes, qui semblaient éprises de leur Beaufrère...

Un Bel-homme en habit violet, ét qui nous parut ecclesiastiq, accompagnait six Dames ét 12 Petites-filles presque du même âge. Celle qui lui donnait la main paraissait l'Épouse. Une Dame de 30 ans conduisait deux Enfans: Une grosse Bijoutière de 45 ans, ét sa Fille de 23, en conduisaient quatre: Une Cuisinière appetissante en avait deux; ét Quatre marchaient devant. L'Homme qui avait parlé, offrit d'expliquer tout-cela.

Au même instant, nous vimes huit autres Femmes passer sous la première des deux Colonades... L'Homme courut. Nous le suivimes. Il savait tout. Nous l'écoutames.

TABLE DES MATIÈRES.

Les EXSUNAMITES.

(*Les Converſeuses nommées dans la II Partie*).

FEMMES des GENTILSHOMMES-populaires.

1 *OUVRIÉRE*, Rosemarine,
2 Mlle Mars.
3 Mlle Avril.
4 Mlle Mai.
5 Mlle Juin.
6 Mlle Juillet.
7 Mlle Auguſte.
8 Mlle Septembre.
9 Mlle Octobre.
10 Mlle Novembre.
11 Mlle Decembre.
12 Mlle Janvier.
13 Mlle Fevrier.
14 Mlle Biſſextile.
15 Mlle Senſitive.
16 Mlle Victoire.
17 Mad. Dutort.
18 Mlle Adelaïde.
19 Mlle Adèle.
20 Mlle Adeline.

21 *Curé-patriote.* Mlle Margot.
22 Mlle Marianne.
23 Mad. Chevrier.
24 Mad. Ingenue,
25 Mad. Mamone l'Orfèvre.
26 Mlle Aigüise.
27 Madelon.
28 Mlle Durette.
29 Mlle Maigrette.
30 Mlle Mimi, &c.

Heroïnes du Divorce-neceſſaire.

31 Mad. Lichères,
32 ét Mlle Necard.
33 Mad. Julienne,
34 ét Mlle Aurore-Pariſin.
35 Mlle Roſe,
36 ét Mlle Eugenie, ſa ſœur.
37 Mlle Louiſe,
38 ét Mlle Terèse.
39 Mlle Victoire-Roſalie-Siram.
40 Mlle Victoire-Laraiſon.
41 Mad. Charlart.
42 Mad. Julie.
43 Mad. Sofie.

LE PALAIS-ROYAL.

Par un INDAGATEUR.

TROISIÈME PARTIE.

Les Exsunamites - Converseuses.

TROISIÈME ORDRE.

LES CONVERSEUSES:

Les Sunamites assés spirituelles pour amuser par la conversation, seront ornairement Celles qui nous ont raconté leur histoire, et l'origine de leurs Compagnes. Elles sont ici au nombre de Dixneuf: *Narcisse*, *Aurore*, et *Rose*; *Amande* et *Amarante*; *Piramidale* et *Basilique*; *Capucine* et *Lavande*; *Muguette* et *Belledejour*; *Belledenuit* et *Printanière*; *Bleuette* et *Pivoine*; *Orange* et *Fraisée*; *Framboisine* et la XLVI Sunamite *Rosemarine*.

2.de ét 3.me CONVERSEUSES.

ROSE & AURORE.

Nous avons fait l'hiſtoire de Narciſſe. En continuant de rendre visite à Mad. Janus, nous parvinmes à ſavoir le complement de l'hiſtoire de toutes ſes autres Elèves.

On connaît la ſingulière origine de la belle Rose : Jamais, peutêtre, il ne fut de Fille auſſi jolie, auſſi ſpirituelle. Son Père, en la ſesant, ſongeait à la belle Barone, qu'il croyait poſſeder, ét qu'il poſſedait avec une volupté inexprimable, pour la première-fois. Surpris de la perfection de ſes charmes, il ne pouvait ſe laſſer de les admirer. En-effet, c'étaient reellement ceux d'une Vierge de quinze à ſeize ans, ſur les appas de laquelle aucune main amoureuse ne s'était encore appesantie. Le

Vicomte était dans l'enchantement! Or on ſait combien le charme de la conception influe ſur le caractère de l'Enfant, qui provient d'un embraſſement complet! Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que Rose reſſemblait à la Barone, pûſqu'Œillette elle-même, ſa ſœur-de-père, qui était veritablement fille de cette Dame.

Quoi qu'il en ſoit, il resulte de tout ce que nous venons de dire, que Rose avait infiniment d'eſprit ét de beauté. Après avoir été Sunamite, ſans trop affaiblir ſa ſanté, par les precautions de Mad. Janus, qui n'était pas une avide matrullê, mais une mère tendre pour toutes ſes Filles, Rose fut choisie, avec Aurore, auſſi belle ét preſqu'auſſi ſpirituelle, pour amuser une grande Dame, par leur converſation. Cette grande Dame, après des malheurs égaux à ſa haute-naiſſance, était tombée dans

une melancolie profonde, dont rien ne pouvait la distraire. Rose particulièrement en vint à-bout, non-seulement par sa conversation, mais par son talent pour la peinture, dans lequel elle reüssit admirablement. Aurore la secondait.

Rose, un-jour, dit à cette aimable Compagne : —Nous avons épuisé tous les Contes de la Ville et des Provinces; nous avons recité à la Princesse toutes les *Contemporaines* de *N.-E.-Restif*, ses *Françaises*, ses *Parisiennes*, qui par leur naturel, lui paraissaient des faits réellement arrivés; aulieu-que les Contes de *Marmontel*, ne sont que de jolis Contes : J'ai repeté les *Nuits de Paris*, comme des faits nouveaux : J'étais *au bout de mes sciences*, lorsque j'ai decouvert un tresor! Nous en avons, pour un an. C'est 434 *Histoires Provinciales*, recueillies par *Restif*, sur des canevas envoyés de toutes les par-

ties du Royaume : Elles sont encore en manuscrit. Nous en apprendront chacun'une, toi ét moi, une par jour, ét nous les reciterons, comme à-l'envi, à la Princesse-! Aurore fut enchantée de la decouverte! Elle reçut de la main de Rose, son histoire à reciter, ét elle l'apprit. C'était la *II.de Provinciale* (*).

La Princesse, chaque jour, écoutait une de ces histoires à sa toilette, ét l'autre, après son dîner. On les lui donnait pour des faits recens, qui venaient d'arriver, ét elle était distraite, par-là, d'une manière efficace.

Le succès de la recette de Rose l'encouragea. Les *Provinciales* étaient toutes composées ; elle voulut s'essayer à devenir Auteur elle-même, ét c'est à ses efforts, pour desennuyer la Princesse, que nous devrons les *Mille-ét-une*

(*) Cet Ouvrage doit paraître, après celui-ci.

Metamorphoses. Mais Rose sentit, qu'un Ouvrage aussi vaste fatiguerait son imagination : Non-seulement elle s'associa sa belle Compagne ; mais, de-concert, elles mirent de l'entreprise les seize autres Conversseuses.

Il fut convenu, qu'après la composition de chaque *Metamorphose*, on la communiquerait aux dixsept Cooperatrices ; que Chacune d'elles ferait un essai de la *Metamorphose* suivante, et qu'on prefererait la meilleure, ou qu'en les fondant, on en ferait une, deux, trois bonnes, et même davantage. Ce plan fut agreé par Toutes. Ainsi, nous n'y reviendrons plus On voit qu'au-moyen de cette association, les 19-Conversseuses devaient être très-amusantes, parcequ'Une d'elles n'avait pas son esprit seul, mais l'imagination de toutes les Autres : Ce qui devait la faire paraître admirable, aux Persones qu'elle de-

vait amuser par la converſation. Auſſi ont-elles le plûs grand ſuccès ! Elles ſont devenues bien neceſſaires pour les Ennuyés qu'elles doivent diſſiper, ét ces Êtres auparavant blâsés, les regardent comme le ſel de leur vie... Puiſſions-nous étendre leur reputation ; ét rendre plûs connue cette reſſource admirable ! Puiſſions-nous faire connaître à l'Univers entier, combien Mad. Janus eſt une femme-de-genie !..... Peutêtre n'a-t-elle pas le merite de l'invention : Peut-être tout le plan eſt-il dû au Medecin celèbre, auquel cette Femme avait bien voulu donner le moûle d'un Fils: Mais qu'importe? Mad. Janus n'en a pas moins le merite de l'execution. Merite ſi rare, dans tous les temps, que ſouvent les meilleures lois reſtent ſans effet, parce-qu'on ne ſait pas les bien executer.... Mais revenons à Rose ét Aurore.

Tandis qu'elles bienmeritaient de la

Princeſſe, ét qu'elles jouiſſaient de ſa faveur, leur bonheur ſe preparait. Rose protegeait deja ſon Père, le Mari de ſa Mère (car Adelaïde ſ'était mariée), ét ſes Frères legitimes lui devaient leur avancement. Un jeune Seigneur a jeté les ieux ſur elle.

Pour Aurore, elle avait les mêmes avantages : Mais, en-outre, ſon Père le Batelier arriva des Iles, avec une fortune conſiderable. Dans un temps, où les Grands ne peuvent plus faire que du bien, il ſ'eſt avoué hardiment le père de Jaſmine ét d'Aurore, en annonçant qu'il pretendait en faire ſes heritières. Il a épouſé la Mère d'Aurore, demeurée fille juſqu'à ce moment, ét a legitimé cette belle Perſone, qui vient d'épouser un Abbé *decoletté*, enrichi prodigieuſement par l'agiotage. Nous ſommes ſûrs qu'Aurore, qui a l'âme belle, lui fera faire un bon usage de richeſſes mal-aquises.

4.me et 5.me CONVERSEUSES:

AMANTE, et AMARANTE.

On se rappelle qu'Amande est fille du petit Abbé maître-de-musique, et qu'Amarante se croit fille d'Orfèvre ou d'Orloger. Elle était effectivement la fille naturelle de cet infortuné Bijoutier, qui se brûla la cervelle, par anglomanie, après avoir écrit à M. *De-Sartine*, lieutenant-de-police, qu'on n'inquiétât Personne. Ce Bijoutier, avait pour maîtresse une Voisine, qui l'adorait: Elle avait eu la complaisance de lui donner une Fille, et pour cela, pendant une neuvaine de mois, elle s'était absolument refusée aux approches de son Mari, auquel cette singulière Femme ne cachait rien. Le Bijoutier était joli homme; elle avait avoué qu'elle l'aimait, qu'elle en était aimée: Elle avait demandé la

permiſſion de le rendre heureux, ét celle de lui faire un Enfant? Elle disait à ſon Amant: —Je vous aime plûſque ma vie; mais je ſuis à mon Mari: Je ne puis vous rien accorder, qu'il n'y conſente-. Tout fut arrangé entre ces trois Perſones. Amarante vint au monde; elle fut reconnue pour être à l'Amant. La Femme ne trompait point ſon Mari, qui était ami du Bijoutier. Tout-cela était ſans libertinage: L'Epouse était honnête: Elle n'aurait pas ſouffert la moindre indecence. Son Mari l'aimait, l'eſtimait: Il avait deux autres Enfans bien à lui. Le Bijoutier n'eut pas de jalouſie: Il fut au comble du bonheur, en ſe trouvant père, par la ſeule Femme qu'il aimât. En voyant Amarante jolie, ſon bonheur augmenta. Ce fut l'excès de bonheur, qui mit l'atonie dans ſon cœur; il ne ſentit plus; ét aulieu d'attendre du temps ou de quelque malheur, la guerison de cet état,

son anglomanie lui fit chercher la mort. Il se tua, le jour même qu'il avait donné tout ce qu'il possedait à la Mère de sa Fille.

Ce ne fut pas l'Epoux, encore moins sa Femme, qui fit perdre ou voler Amarante avec sa Compagne Violette, mais une Tante du Mari, qui avait penetré leur secret par surprise. Elle avait fait voler la Fille du Notaire, avec la Petite Amarante, pour écarter les soupçons. Comme tout se decouvre! On a su les details du crime, par la Complice, au moment suprême!... Mais la Dame-tante avait payé le tribut à la nature.

L'Orfèvre et sa Femme ont reconnu Amarante, avec le plûs grand plaisir. Mais cette Jeunepersone n'avait plus besoin de leur secours: Aucontraire.

Amande et Amarante furent aussi placées auprès d'une Princesse, moins grande que celle de Rose et d'Aurore,

mais très-illustre. Cette Femme respectable, universellement adorée, supportait de grands malheurs ! Elle avait un Mari volage, et une Precieuse-ridicule s'était emparée de l'éducation de ses Enfans, qu'elle rendait mesquins, tracassiers comme elle. C'est le comble de la petitesse et de la folie, que de faire élever des Hommes par une Femmelette ...

Les deux Jeunes-Sunamites amuserent la Princesse, par leurs recits interessans ; elle firent plus ; indignées de voir l'éducation qu'une Pedante donnait à des Hommes, ces Jeunespersones employèrent les MI Metamorfoses, à donner des avis à la Princesse, et même à son auguste Epoux. Oui, tôt ou tard ces moralités adroites auront leur effet, et l'on fera former des Hommes par des Hommes.

Aujourdhui, qu'Amarante connaît parfaitement son origine, qui n'a rien de honteux pour elle, cette Jeunepersone cherit

également sa Mère ét son Père-putatif, auquel elle doit indirectement l'existance. Elle protége son Frère, sa Sœur, ét elle vient de trouver pour elle-même un Parti. C'est un Homme-d'affaires ou dans les affaires. Elle a refusé un Gentilhomme. Amande, qui avait également à choisir, en a fait autant; ét cette sage moderation assure à ces deux Jeunespersones, un bonheur à-l'abri des orages.

NOTA. Nous declarons ici, qu'on ne fera que de fausses allusions: Nous avons changé, à l'original, pour les écarter. Cependant nous avons connu le Mari spartiate ét son Ami.

6.me et 7.me CONVERSEUSES:

PIRAMIDALE, et BASILIQUE.

Piramidale, la fille du Decroteur, n'en était pas moins une belle Brune: Quant à Basilique, on sait qu'elle était la nièce de M. Priape, qui n'avait pas plûs menagé sa Sœur que les autres Dames invitées à son bal.

Ce fut auprès d'un Homme que Mad. Janus plaça ces deux Converseuses. C'était un Vieillard, qui avait occupé une grande place, et qui n'avait pour heritier, qu'un Fils très-fat, et très-inrespectueux. Mad. Janus, qui voulait que ses deux Elèves fussent respectées, avait bien devoîlé l'origine de Basilique; aulieu qu'elle tenait secrète celle de Piramidale, qui n'avait rien d'extraordinaire. Mais on ne sait à l'occasion de quelle ressemblance, le Vieillard s'avisa d'avoir pour

Clle-ci le plûs grand reſpect. Il ſe perſuada qu'elle était fille-naturelle du premier Homme du Royaume. En-effet, elle reſſemblait à un écu-de-ſix-francs de 64.

On ne ſait encore par quel hasard cette idée du Père paſſa au Fils. Un-jour que Piramidale racontait naïvement une hiſtoire ſingulière, des amours auguſtes, il ſe figura que c'était celles de ſa Mère. Cette hiſtoriette, ou trait, était celui de la Jolie-Bouchère, qui avait un talent particulier, dont ſon Amant louait ordinairement l'effet avec des expreſſions très-énergiques. Piramidale racontait ce trait avec grâce et modeſtie, quoiqu'il fût très-difficile de le gazer. Sans-doute, elle le tenait ainſi de Mad. Janus, qui ſavait plûs de mille Contes, et qui ſe fesait un plaiſir de les raconter à ſes Elèves.

D'après cette idée, le jeune Fat devint très-amoureux de Piramidale! Il épia tout ce qu'elle fesait avec ſon Père, et

n'ayant rien trouvé qui pût blesser l'honnêteté, il se mit en tête de l'epouser. Il garda longtemps cette idée ! mais tout lui confirmant que Piramidale était d'une naissance distinguée, ét qu'elle était honnête, il osa proposer à son Père de faire le mariage. Le Vieillard fut très-surpris ! Mais comme Piramidale avait fait une forte impression sur son cœur, il ne resista que faiblement.

La conversation qu'il avait avec son Fils, fut entendue de la Jeunepersone. Elle comprit, par le dialogue entre le Père ét le Fils, qu'on la prenait pour une illustre Bâtarde. Elle savait l'histoire de sa camarade Pensée. Elle ne sut elle-même qu'imaginer. Mais comme Basilique était avec elle, Piramidale la consulta.

—J'entrevois une grande fortune, si tu sais te bien conduire (repondit Basilique). Ne fesons rien de nous-même; Maman-

Janus

Janus eſt la prudence perſonifiée : Conſulte-la. J'ai auſſi mon petit bonheur à-part ét ſi tu as le Fils, je pourrais bien avoir le Père.... Il t'aurait peutêtre preferée-. Il fut resolu, qu'on verrait. Maman-Janus le jour même.

Lorſque les deux Elèves furent devant cette Femme ſublime, ét que Piramidale lui eut exposé le cas, Mad. Janus ſe recueillit profondement. Puis prenant un air miſterieux, elle dit à Piramidale : —Madame, je ſuis depositaire de plûs d'un ſecret. Laiſſez agir le Fils de votre Vieillard : ſ'il vous épouse, il ſ'honorera lui-même-.

Basilique ayant enſuite parlé, Mad. Janus lui repondit : —Pour vous, Mademoiſelle, vous ſavez quelle eſt votre naiſſance : Vous êtes la nièce d'un Homme riche ét en-place ; votre Mère était honnête, ſage; elle fut trompée ; votre origine eſt pure, ét vous pouvez aler à tout.

Les deux Belles notèrent cette difference, de Madame à l'Une et Mademoiselle à l'Autre. Elles s'en retournèrent, sans avoir d'autres éclairciſſemens.

Mad. Janus avait une maxime; c'était de tout faire pour ſes Elèves. Elle fabriqua donc une hiſtoire à Piramidale; elle ſut l'adapter à celle de cette Jeuneſille. Deux ou trois Lettres anonymes furent composées; différentes mains les copièrent, ſans les entendre, et le tout fit une preuve, pour des Gens qui ne demandaient qu'à croire. Piramidale fut épousée, ſous les veritables noms, par le Fils du Vieillard; qui, lui-même, épousa Basilique.

Les Parens de la Première aſſiſtèrent au mariage. Il fallait voir, comme le Fat fesait les honneurs à la Mère, femme du Decroteur! Comme il parlait à l'oreille des Convives!.. comme on en riait.. Mais le merite et la beauté de Piramidale, fesaient convenir, dès qu'on l'avait vue, en-

rendue, qu'elle était digne de son Roman.

Sera-t-elle longtemps heureuse? Nous ne le croyons pas. Le Fat est si vicieux, que son cœur corrompu, doit être incapable d'une veritable tendresse. Mais s'il s'échappe, il rencontrera Mad. Janus, cent-fois trop fine pour lui.

Pour la jolie Basilique, elle n'a pris son Vieillard, que pour adoucir ses derniers jours, et avoir un nom. Elle sera bientôt veuve, et Mad. Janus ne lui sera pas inutile.

Tout cela vient d'arriver: Le Fat a rencontré la fine Janus, qui l'a matté: Basilique est devenue veuve, et Mad. Janus va la remarier glorieusement.

8.me et 9.me CONVERSEUSES:

CAPUCINE, et LAVANDE.

46.me SUNAMITE:

ROSEMAUVE.

Capucine est fille de la Layetiére à la marche voluptueuse, et sœur-nièce de Santorée: Celle-ci est fille de la Femme-de-chambre de la Marquise et du Cocher, comme Julienne était fille du Même et de la Marquise. Mad. Janus avait toujours les origines presentes à l'esprit, quand il s'agissait d'établir ses Elèves, qu'elle nommait ses Filles.

Un Medecin, dans les mêmes principes que celui de Mad. Janus, avait ordonné au vieux Prince de-***, la conversation de deux Belles, également sages et spirituelles, pour tout regime: car du-reste, il pouvait man-

ger, boire, &c. Ce Prince, qui avait un ſuperbe hôtel, ét une jolie maison ſur le Boulevard, choisit Capucine ét Lavande. Il eut lieu d'en être content. Elles l'amusaient par leurs entretiens, parſemés, comme on l'a vu, de jolies hiſtoriettes. Tout le mal, c'eſt que la provoquante Capucine mettait le feu dans tous les cœurs, par les grâces de ſa demarche, ét que Lavande, vive, fringante, n'était pas propre à l'éteindre.

Un Abbé, parent du Prince, devint ſi éperdument amoureux de Capucine, qu'il offrit de renoncer, pour elle, au petit-collet. La voluptueuse Blonde conſulta la Maman-Janus, qui lui repreſenta, que l'Abbé devait avoir de grands benefices, ét qu'il était trop grand ſeigneur pour l'épouser. Il fut decidé, entre ces deux Femmes, que le jeune ét joli Abbé garderait la calote, ét que Capucine prendrait des ar-

rangemens avec lui. On voit que Mad. Janus se fesait toute à tous. L'Abbé dit, en-particulier, à cette Dame: —Je veux bien avoir Capucine pour maîtresse: mais je veux qu'elle se croye ma femme, afin qu'elle en soit plûs honnête et plûs heureuse: Il faut cela pour mon propre bonheur. Arrangez les choses en-consequence-.

Mad. Janus n'avait pas donné à ses Elèves une grande connaissance des lois et de la discipline: Elle vint à-bout de persuader à Capucine, que son Amant la pouvait épouser secrettement, et continuer sa carrière ecclesiastique. Le mariage se fit dans une chapelle de l'hôtel, par le Chapelain, et Capucine fut mariée, à-l'insu de sa Compagne, et de tout le monde: car il n'y eut de Temoins que Mad. Janus, la petite Rosemauve, et deux Valets devoués.

La jolie Blonde fut dabord très-heureuse ét très-aimée. Mais l'Abbé, jeune libertin blâsé, s'avisa de se degoûter des Blondes, ét d'adorer les Brunes. Il fit secrettement sa cour à Lavande, qui consulta Mad. Janus.

Celle-ci n'ignorait pas jusqu'où devait aler le jeune Abbé. —Sa fortune suffit à mes deux Filles (pensa-t-elle): que risqué-je? elles ne peuvent que gâgner à l'avanture! Et elle assista au mariage clandestin de Lavande, comme elle avait protegé celui de Capucine. Ainsi l'Abbé, qui ne devait point avoir de Femme, en eut deux.

Par une suite du caractère seigneur du jeune Bigame, il n'eut pas possédé deux mois la Brune, qu'il redevint amoureux de la Blonde. Il se reconcilia donc avec elle, ét comme elle était infiniment provoquante, il l'adora trois mois. Puis il redevint amoureux de la Brune, ét s'en fit r'aimer.

Il alterna de-la-sorte, pendant quelque-temps: les deux Belles ne se doutaient pas qu'elles fussent toutes-deux épousées: elles étaient amies, mais discrettes, ét la confidence entière ne les tentait pas. Elles continuaient à remplir leurs fonctions auprès du vieux Prince, qui, par-fois voulait rire.

Un-jour, que Capucine était bien brouillée avec son Mari, le vieux Prince devint pressant. Capucine se defendit. Mais le Vieillard avait été General-d'armée; il ne voulait pas qu'on lui resistât. Son projet était formé ce jour-là. Il appela deux grands Drôles, ét une certaine Femme: On contint Capucine, ét le Prince *rit* comme il put.....

Capucine fut très-en-colère! Le Prince lui repondit: —Pourquoi, Mademoiselle, êtes-vous si provoquante-? Capucine se fâcha. Le vieux Prince

fit venir Mad. Janus, qui fut très surprise ! mais elle dit, que tout se payait avec de l'argent. Il en coûta cent-mille écus au vieux Prince, et tout fut raccommodé.

Il paraît que le Vieillard ressemblait un-peu à son Neveu. Est-ce qu'il n'eut pas aussi envie de la Brune ?... Nous sommes reellement fâchés d'avoir à conter de pareilles histoires... Il rit, avec elle, tout-de-même, et par les mêmes moyens : Il se raccommoda tout-de-même, à-l'aide de Mad. Janus. Et-puis il fut tranquile ; Car c'était tout ce qu'il desirait.

Quelque-temps après, un-soir que les deux Belles, qui n'entraient plus qu'ensemble dans son cabinet, lui fesaient des Contes, pour l'amuser, il crut s'apercevoir que leur tâille était moins suelte. Il les pria de se lever, sous un pretexte, et ne pouvant plus douter, il s'écria : —Serait-il possible-! Les Belles rou-

girent, ét se turent. Le vieux Prince, transporté de-joie, leur dit mille choses plaisantes, ét manda Mad. Janus. Il lui apprit son bonheur, ét la consulta sur les avantages à faire aux deux Belles. Le plan fut vaste; il n'alla-pas à-moins que toute la fortune du Prince, qui par-là fut couverte d'une creance qui l'absorbait. Mad. Janus ne menagea rien. Mais comme elle entrevit des avantages considerables, par le moyen de l'Abbé, qu'il falait conserver, elle donna Rosemauve au Vieillard, pour Sunamite.

Il fut enchanté de la petite Persone, ét laissa libres ses deux Conversеuses. D'un autre côté, Mad. Janus fit entendre à l'Abbé, qu'il les falait separer. Capucine, alors en faveur, fut mise dans une maison-de-campagne, ét Lavande resta. Elles accoucherent de deux Filles, ét l'Oncle ét le Neveu se crurent pères.

Pendant le temps du *partùre*, l'Abbé

devint amoureux de Rosemauve, ét ne pouvant l'épouser, à-cause de son indiscretion naturelle, il en fit sa maîtresse. La Petite se donna. Le vieux Prince fut encore ici la dupe. Il n'avait pas respecté sa Sunamite; qui le mit au tombeau. Il lui donna tout ce qu'il put, ét à sa mort il devait plûsqu'il n'avait Rosemauve fera peutêtre un grand rôle! mais son histoire n'est encore qu'ébaûchée.

Pour Capucine ét Lavande, après leurs couches, elles ont decouvert la verité. Mais, par le conseil de Mad. Janus, elles ont dissimulé longtemps! ét elles ont mis la fortune du Neveu aussi bas que celle de l'Oncle.

Nous n'approuvons pas tout-cela: Mais en historien veridique, nous publions les faits.

10, 11, ét 12.mes CONVERSEUSES :

MUGUETTE, BELLEDEJOUR, ét BELLEDENUIT.

Muguette a une origine, qui demandait un grand miſtère! Auſſi n'eſt-ce qu'indirectement que ſes Parens, l'ont avantagée, après qu'ils l'ont connue. Mad. Janus était maîtreſſe abſolue de cette Jeuneperſone, ét pouvait en faire ce qu'elle voudrait, en employant la perſuasion.

Belledejour ét Belledenuit étaient preſque dans le même cas, par le crime d'un Frère... Auſſi Mad. Janus garda-t-elle ces Filles à la maison, pour tenir la converſation avec les Pratiques, lorſqu'elle ſerait occupée, ét elle ſe chargea de leur faire un ſort, dans le cas où elle ne leur trouverait pas un avantage imprevu.

Il venait à la maison deux Medecins,

quelques Auteurs, un Intriguant, ét deux Hommes-en-place. Muguette ét ſes deux Compagnes, dont la Seconde (Belledenuit) était d'une timidité intereſſante), fesaient auſſi les honneurs de la table tour-à-tour: C'eſt un moyen de deployer les grâces. Dès que l'on était ſorti de table, ét que tout était remis en place, les trois Belles venaient former le centre du Cercle. Elles ſe comportaient avec une decence rare, ét elles repouſſaient de la converſation des Hommes, tout ce qu'il pouvait y avoir de libre ét de trop dur. Elles les rappelaient à la politeſſe, Muguette par un mot ſerieux; Belledejour par une fine ironie, ét Belledenuit par un regard accompagné de l'incarnat de la pudeur: On ne le bravait jamais. Mad. Janus ſemblait avoir élevé les Autres pour la Société, Muguette, Belledejour ét Belledenuit pour ſon propre avantage. Comme cette Femme étais

riche, elle aimait à voir du monde; mais avec tout son merite, elle aurait eu des Pratiques, des Escroqs, ét point de Compagnie, sans le charme des trois Belles. La Dame declara, qu'elle les voulait marier; elle specifia leur dot, qui devait être de 12-mille livres de rentes pour Chaqu'une, tout compris.

A cette nouvelle, les Persones de sa Société cherchèrent dans leurs Connaissances, des Jeunesgens sans fortune, mais qui promettaient. Mad. Janus, à laquelle ils communiquèrent leurs vues, en fut ravie: elle se regarda comme devant être la creatrice de Maisons nouvelles, par l'avance ét la protection qu'elle ferait à des Jeunesgens distingués par leur merite.

On trouva un Jeune-Machiniste, qui avait les plûs beaux plans, ét qui manquait de moyens. Un Jeune-commis de Negociant, avec des vues neuves pour le commerce: Un Jeune homme qui avait

formé le projet de tirer un parti efficace des boues ét de tous les immondices des rues, pour fertiliser à-peu de frais les environs incultes de la Capitale, ét leur faire produire un tièrs de la subsistance de Paris. Il devait aneantir tous les parcs, tous les Jardins-anglais, qu'il relegait dans les endroits sabloneux ét steriles; il mettait en culture tout ce qui était à la portée non-frayeuse des engrais; il detruisait l'inutile Jardin-des-plantes, ét il mettait tout en potagers, qui fournissaient des legumes à une moitié de Paris. Il en fesait autant du *Luxembourg*, sans l'ôter à la promenade, qui en devenait plûs agreable ét plûs variée: Autant des *Tuileries*: Les engrais immenses qu'il y fesait porter, rendaient ces potagers d'une étonnante fertilité. On objecta, que c'était detruire les beautés de la Capitale. Il repondait, qu'un Père-de-famille gêné diminuait ses bijous, ét toutes

les choses de luxe. Il était si parcimonieux de terrein, qu'il en épargnait un demi-piéd, aux environs de Paris, où il lui semblait infiniment precieux.

Pour remplacer les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin-des-plantes, le Jeunehomme fesait-mettre en terrasse, bien disposées en promenades, le dessus du Louvre ét des autres Palais, mais cela petit-à-petit, ét seulement pour occuper les saisons-mortes des Massons ét Manœuvres. Il les surveillait, les fesait-travailler, en leur prescrivant leur tâche, ét produisait ainsi plûs d'ouvrage en une demi-saison-morte, que ces Hommes ineptes n'en donent en une année entière: Car ils ne travaillent pas, sous pretexe de menager leur occupation. Beau moyen! pour rendre les bâtimens d'un prix excessif, ét ruiner les Edificateurs!

Mad. Janus goûta beaucoup les plans de ce Dernier, qui sans-doute reüssira, s'il est appuyé du Gouvernement.

Les trois mariages se firent. Muguette épousa le Machiniſte ; Belledejour le Jeune-Negociant en ſpeculation, qui le devint en-effet ; ét Belledenuit le Cultivateur.

Ces trois Jeunesgens n'avaient pas besoin de leurs Femmes, pour tenir leur maison : Ils les laiſſèrent à Mad. Janus, chés laquelle ils venaient manger. La meilleure Compagnie ſe reünit chés la Duègne, depuis les mariages : On y joue un jeu honnête, deux-fois la ſemaine : On y donne concert le dimanche, ét toutes les Cantatrices y viennent : On y parle de mathematiques, de litterature, de ſciences ét d'agriculture les quatre autres jours. La règle eſt invariable. Les jours de ſpectacle ne changent rien à l'ordre. On veille plûs tard, ét les mêmes matières ſont traitées de-ſuite.

Nous aſſiſtons à toutes ces ſeances, ét nous y menons notre aimable Cou-

sine. Mad. Janus nous intereſſe, et nous trouvons du plaisir à la voir heureuse par ſes Elèves, dont toutes ſe portent au bien.

NOTA. Si ces Hiſtoriettes étaient un Roman d'imagination, ce Roman ne vaudrait pas grand'chose : C'eſt leur verité, que nous a garantie M. Aquilin-des-Eſcopettes, qui donne un prix aux faits. L'hiſtoire ſerait un Roman très-mauſſade, ſi ce n'était pas l'hiſtoire. Mais, nous repetons ici, que les traits ſont voilés avec le plûs grand ſoin : *Narrare, non lædere.*

13.me ét 14.me CONVERSEUSES:

PRINTANIÈRE, ét BLEUETTE.

Il n'exiſte pas de plûs charmantes Perſones en Europe, que la blonde Printanière (cette genereuse Cousine qui abandonna ſa fortune, ét ſes Parens, pour ſubir le même ſort qu'Automnette), ét Bleuette la brune, dont l'air voluptueux ét provoquant ſurpaſſait la beauté de Venus; ou plutôt, il faut croire, qué c'eſt ainſi qu'était belle la Mère d'Amour ét des Desirs.

Deux Hommes, de 45 à 50 ans, qui avaient entendu parler de Mad. Janus, ſe reünirent pour avoir deux de ſes Filles, en-commun. Ils avaient des idées un-peu fauſſes; ils prenaient la Dame, non pour une Reſtauratrice, ou une Amuseuse, c'eſtàdire, reſtauratrice morale, mais pour une Matrullê diſtinguée. En con-

ſequence, ils penſèrent, qu'il falait faire une ſomme conſiderable, comme autrefois pour *Laïs* ét *Phryné*, dans Athènes, ou pour *Quartilla* ét *Lyciſca* dans Rome. L'Un était un riche Bibliopole; l'Autre un riche Theſmographe. Ils alèrent ſe faire inſcrire, ét retinrent, ſur le choix qu'ils en firent, Printanière ét Bleuette, moyennant centmille écus chacun. Ils demandèrent un an, pour realiser la ſomme. En attendant, les deux Belles reſtèrent à la maison-Janus, ét leurs Amateurs avaient le privilége de venir causer avec elles, tant qu'ils voulaient.

Ces deux Hommes étaient mariés. Mad. Janus ne gênait pas ſes Elèves: elle leur recomandait la ſageſſe; mais ſi elles y manquaient, elles les ſoutenait, ét ne leur en voulait pas. Bien que les deux Amateurs, ne fuſſent pas attrayans, on ne ſait comment il ſe fit, que les deux Bel-

es devinrent enceintes; Printanière du Bibliopole, ét Bleuette du Thesmographe.

Mad. Janus, dès qu'elle s'en aperçut, pressa les deux Hommes de realiser, ét leur fit faire un engagement, *sine quo non*. Ils le firent.

La Vieille ét avare Epouse du Bibliopole mourut, ét Mad. Janus le pressa d'épouser, avant le *parture*. Il y consentit, par excès d'amour. Mais quelle fut la surprise de cet Homme, lorsqu'il falut connaître les Parens, de trouver, dans sa Future, son égale aumoins, ét l'Heritière unique d'une Maison opulente! Il ne pouvait en revenir.... On l'accueillit, dans la Famille, parcequ'il était plus riche encore; il changea de quartier, prit un ttain, ét fut un gros Monsieur.

Pour Bleuette, son Amateur était toujours marié. Mais il realisa les cent-mille écus, que Mad. Janus paya. Elle permit ensuite au Thesmographe de loger sa

Maîtreſſe où il voudrait. Il choisit un appartement, rue *Pierre-ſarrasin*, où elle *partura*. Elle eut quelque-temps après un ſecond Fils.

Mad. Janus avait les ieux ſur cette Elève, dont le ſort ne la ſatiſfesait pas autant que celui des Autres : Elle voulait que l'opulent Theſmographe aſſurât aux deux Enfans, un ſort égal à celui de leur Mère : Car cette Femme philosophe ſavait qu'un Mari encore jeune, qui n'a pas de Fils, dont l'Epouse eſt hors d'état d'en avoir, peut être excusable, de chercher ailleurs ce qu'il n'a pas chés lui. Mais elle voulait qu'il aſſurât un ſort à Ceux qui devaient porter ſon nom. Le Theſmographe differait toujours. Alors Mad. Janus, qui conſervait l'empire ſur ſes Elèves, tant qu'elles n'étaient pas mariées, conſeilla les rigueurs. Elle fit plûs. : Elle procura des *converſations* à Bleuette.... Sans le vouloir, elle ala trop

loin. Le Thesmographe se crut abandonné : Au-desespoir, il écrivit ; on lui repondit un-peu durement. Il tomba malade, et mourut, sans avoir assuré le sort de ses Enfans....

C'est la première-fois que Mad. Janus n'ait pas reüssi. Elle en fut reduite à chercher un autre établissement à Bleuette. Heureusement qu'elle vient de le trouver, dans un Homme supposé impuissant. Cet Homme a reconnu le Fils-aîné de Bleuette, le seul qui vive, a fait rectifier l'acte-de-batéme, épousé la Mère qu'il adore, et puni d'infames Collateraux, qui par deux-fois ont attenté à sa vie... Mad. Janus blesse quelquefois un-peu la delicatesse ; mais la justice, jamais.

15 ét 16.mes CONVERSEUSES:

ORANGE, ét PIVOINE.

17 ét 18.mes CONVERSEUSES:

FRAMBOISINE, ét FRAISÉE.

L'hiſtoire de la Mère d'Orange eſt une des plûs étendues de notre Recueil. Cette Jeune perſone était vraiment belle, ét d'une majeſté qui l'aurait fait croire fille d'une Princeſſe, ſi nous n'avions pas connu ſon origine. La Mère était une Precieuse, ét ſon Père un Puriſte. On a plûs d'une fois obſervé que les Enfans de ces eſpèces de Gens, ét Ceux des Devots, ſon très-laids, ou très-jolis! Pivoine, ét ſes deux Sœurs, Muſcadine ét Grenade, eurent le bonheur d'être charmantes; ſans-doute parceque leurs Auteurs, dans leurs chaſtes embraſſemens,

mens, n'avaient eues que des idées agreables: Aulieu, que lorſque les Devots penſent, en ces doux momens, au Diable, au peché, ils ne procréent que de laids Enfans.... Mais laiſſons la phyſique, ét paſſons à l'hiſtoire.

Il ſe trouvait dans le voiſinage de Mad. Janus, deux Jeunes-garnemens, de bon-appetit, qui convoitaient ardemment deux de ſes Elèves: L'Un, Orange; l'Autre, Pivoine. Le Premier ſe nommait *Rosières*, le Second *Flipon*; Fripon aurait mieux convenu. Les deux Gaillards étaient de bonne-famille; ils devaient être riches un-jour, mais ils ne jouiſſaient de rien.

Un-ſoir, vers les cinq heures, à la fin d'octobre, on vit entrer dans le ſallon de Mad. Janus, deux petits Vieillards ratatinés, qui demandèrent à la Reſtauratrice, combien il en coûterait, pour avoir une Sunamite? La Dame repondit:

—Messieurs, toutes mes Elèves sont prises. Mais j'ai donné l'exemple: que d'Autres Femes-de-merite suivent cette marche; je n'ai pas de privilége exclusif. —Vous n'avez donc plus Persone, Madame? —Pardonnez-moi, j'ai encore à placer quatre de mes Elèves, non comme Sunamites, mais en-qualité de Conversseuses. Elles ont autant d'esprit que de beauté. Si, après que vous vous serez fait connaître, vous en voulez deux Chaqu'un, j'ai votre affaire... Vous n'ignorez pas, qu'on fait, entre mes mains, un depôt, qui repond des bonnes-manières qu'on doit avoir avec elles? —Oui, Madame, nous savons tout-cela, et nous l'effectuerons. Voyons vos Elèves-?

Madame Janus sonna; une Chambrière parut, et la Duègne demanda les quatre Elèves.

Orange accourut la première. Mais en voyant des Hommes, elle rougit, et

ralentit sa marche. Pivoine parut alors. Framboisine la suivait. On sait que cette Jeunefille a été perdue aux Tuileries, par sa Mère, nièce d'un Curé. Fraisée arriva la dernière. Celle-ci était fille d'une pauvre Fruitière, et cousine de Piédalouette. Les quatre Belles étaient appariées, deux Blondes, Orange et Fraisée, et deux Brunes. Les deux Vieillards parurent émerveillés! et ils se disaient entr'eux. —Comment avoir tout-cela-?

Ils firent leurs conventions, qui ayant été debatues par Mad-Janus, et enfin acceptées, amenèrent un quadruple depôt: Ce furent quatre terres, assignées en dedommagement à chaqu'une des quatre Jeunesfilles, si l'on venait à manquer aux conditions, 500 livres par mois, pendant trois ans, et la table: Respect pour la vertu des Demoiselles, égards, &c. Le tout bien cimenté, les informations faites, les Vieillards vinrent

chercher leurs Converſeuses, ét les emmenèrent.

Dès le jour ſuivant, les deux Gaillards, qui guettaient Orange ét Pivoine, ne les voyant plus paraître, marquèrent une grande inquiétude! Le ſurlendemain, ils ne purent y tenir, ét vinrent ſ'informer: Mad. Janus leur dit, qu'elle n'avait plus que les Elèves qui lui aidaient à tenir ſa maiſon, ét que les quatre Dernières étaient placées de la veille. Ils queſtionèrent! Mad. Janus ne crut pas devoir leur cacher le nom des Vieillards. Les deux Jeunesgens firent un cri-de-ſurprise. —Madame! (ajoutèrent-ils) avez-vous bien pris vos precautions?.. Vous êtes trompée!... Nous ne nous ſommes confiés qu'à nos Pères, auſquels nous avons écrit de vous, comme d'une Femme infiniment reſpectable, dont nous recherchions les Filles; ét encore à deux de nos Amis, le Comte *de*-

Millefleurs, et le Marquis *des-Rubans*: Ce sont, ou nos Pères, qui ont vos Elèves, et vous sentez ce qu'ils en feront; ou le Comte et le Marquis deguisés en vieillards, qui vous auront trompée-.....

Mad. Janus sourit, en leur repondant: —On ne me trompe jamais, Messieurs-! —Avez-vous des signatures? —Oui. —Pouvons-nous les voir? —Non. —Comment savoir la verité? —Comment vous pourrez-..... Mad. Janus ne voulut pas en dire davantage: Mais elle était inquiette.

Dès que les deux Jeunesgens furent partis, elle ala chés les Vieillards. On refusa de l'introduire sur-le-champ. On l'annonça, et elle attendit. Enfin, Un des Vieillards parut, et lui fit des excuses, en l'introduisant. Elle trouva ses quatre Elèves, avec quatre Hommes, en comptant l'Introducteur, deux Jeu-

nesgens et deux Vieillards. Orange, qui était la plus éloquente et la plus hardie, s'élança dans les bras de Mad. Janus, en lui disant :

—Maman! depuis que nous sommes avec ces Messieurs, nous n'avons pas voulu nous separer... Je vous ai écrit deux Lettres... —Je ne les ai pas reçues. —Ces Messieurs veulent absolument, que nous soyions leurs Complaisantes, sous l'offre de perdre leurs depôts. Une des quatre terres appartient à Chaqu'un d'eux. Mais quand nous serions sûres de les avoir, nous ne ferions pas ce qu'ils exigent, et nous voulons être mariées, comme nos Compagnes. Je vous previens encore, que les deux Fils deces deux là-... (montrant les Vieillards)... étaient amoureux de Pivoine et de moi, et que c'est pour cela, qu'ils ont été nous demander. Quant à ces deux Messieurs (montrant les deux Amis des Jeunes

gens), ils font leur cour très-vivement à Framboisine et à Fraisée. Le sentiment de mes Compagnes et le mien, est que nous ne pouvons rester ici; qu'il faut nous en retirer, et rendre les dépôts. Nous trouverons mieux une autre-fois.

Mad. Janus, qui ne marchait pas seule, dans ces occasions, frappa des mains. Et aussitôt, on annonça huit Hommes, qui demandaient à entrer. Il falut bien les introduire. Ils ne dirent mot. Les quatre Jeunes personnes vinrent se mettre au-milieu d'eux; et Mad. Janus, sans prononcer une parole, sortit avec ses quatre Elèves, entourées des huit Hommes.

Arrivée chés elle, cette Femme y attendit les Vieillards. Ils ne manquèrent pas d'y venir le surlendemain, avec les deux Jeunes gens, amis de leurs Fils.

Mais Ceux-ci ayant revu Orange et Pivoine à la croisée, ils s'étaient presentés chés Mad. Janus, qui avait refusé

de les laiſſer parler à leurs Maîtreſſes. Ce fut ce qu'elle dit aux Vieillards, qui l'en remercièrent. Elle leur remit enſuite leurs dépôts, et les pria froidement de ſe retirer.

La conduite ferme et desintereſſée de Mad. Janus les étonna !... Ils avaient vu de-près les quatre Belles, et l'impreſſion de leurs charmes et de leur merite avait été profonde. Les Vieillards offrirent de les épouser, pour garantir leurs Fils d'un mariage non-convenable. Mad. Janus accepta. Ce qui redoubla l'étonnement. On lui demanda, ſi ſes Filles y conſentiraient ? —Il ſuffira que je le conſeille. Je ſais parfaitement ce que c'eſt que le neant des Jeunesgens d'aujourdhui; et mes Elèves m'en croiront ſur ma parole. En-effet, ayant appelé Orange et Pivoine, elle leur repeta les propoſitions des Vieillards, qui furent acceptées ſans heſiter. Ils s'engagèrent, de leur côté,

en laissant la moitié du quadruple dépôt qui les regardait.

Le Comte et le Marquis parlèrent ensuite pour eux-mêmes. —Avez-vous des Pères? (leur dit Mad. Janus): Car je ne conseillerai jamais à mes Elèves d'épouser des Jeunesgens. —Oui (répondirent-ils), nous en avons. —Envoyez-les moi? —Nous vous les amènerons-. L'on sortit.

Dans la realité, les deux Vieillards (à ce qu'on rapporta chés Mad. Janus), avaient pris un goût très-vif pour Orange et Pivoine, et leur intention était de les épouser, pour sauver ce mariage à leurs Fils. Ils agirent en-conséquence.

Deux jours après, le Comte et le Marquis reparurent, mais tellement deguisés, qu'on ne les reconnut pas. Ils se dirent leurs Pères: Mad. Janus les prit pour ce qu'ils se disaient. Ils se passion-

nèrent pour Framboisne ét Fraisée... Mad. Janus prit alors son air fin, pour leur dire : —Mesieurs, j'ai des Elèves de tous états. Celles que vous me demandez ne sont pas... d'une naissance relevée; mais... elles n'en ont que plus de merite-. Et elle fit leur veritable histoire, d'un air qui la dementait. On fut si persuadé que la verité devait être tout le contraire, que les pretendus Vieillards assurèrent, qu'ils étaient fachés, que leurs Belles ne fussent pas d'un rang plus bas, afin de leur prouver mieux leur attachement desintereſſé.

Les deux autres Vieillards continuaient leur preparatifs: Les deux Jeunes-voisins se presentaient presque tous les jours sans être reçus. Enfin le moment arriva. On se rendit à l'autel à minuit. Les quatre mariages furent celebrés, ét de là, on se rendit chaqu'un à la chambre-nuptiale.

Les Nouvelles-mariées furent surprises de l'amour vigoureux de leurs Vieillards! Mais elles n'avaient pas assés d'experience, pour se douter de la verité.

Le lendemain, on revit des Vieillards: La nuit suivante, dans l'obscurité, c'étaient des Titons rajeunis. Les quatre Elèves consultèrent Maman-Janus, qui leur fit present à chaqu'une de plûsieurs bouteilles de phosphore, pour examiner leur *Amour* au-milieu de la nuit. Elles n'y manquèrent pas; la curiosité est une passion si naturelle!....

Orange, après que son Vieillard lui eut prouvé, pour la troisième-fois, une tendresse de Jeunehomme, s'étant aperçue qu'il venait de s'endormir, brisa une bouteille phosphorique, et à l'aide d'une bougie preparée, contempla son Vieillard. C'était Celui des deux Jeunes-voisins, qui paraissait épris d'elle, lorsqu'elle se montrait à la fenêtre!...

Elle ne ſut que penſer.... Faire du bruit n'était peutêtre pas ſûr... Elle remit au jour, pour conſulter Mad. Janus.

Celle-ci n'était pas moins curieuse de ſavoir la decouverte de ſes Elèves. Elle était à la porte d'Orange avant dix heures. —C'eſt un Jeunehomme qui couche avec moi! (lui dit la belle-Blonde). —Je m'enſuis doutée: mais le connaiſſez-vous? —Oui; c'eſt M. De-Rosières, notre voisin. —Hâ-Ciel!... Gardez le ſilence: Je ſaurai tout, la nuit prochaine-...

La Maman courut à l'appartement de Pivoine, qui demeurait dans la même maison. Elle apprit de Celle-ci, qu'elle couchait bien ſurement avec ce Flipon, l'ami de M. De-Rosières. Mad. Janus lui dit la même chose qu'à la blonde-Orange, ét courut chés Fraisée.

Celle-ci avait couché avec le Marquis

Mad. Janus vit ensuite Framboisine qui venait de reconnaître le Comte.

Dans la journée, on vit les Vieillards, qui paraissaient très-contens ! —Qu'est-ce que tout-ceci ? (pensait Mad. Janus). Des Pères, qui épousent des Femmes, pour les faire coucher avec leurs Enfans ! Par-exemple, voila quelque-temps que je suis au monde, mais je n'avais pas encore vu chose pareille ! Il fait bon vivre et ne rien savoir ; on apprend à ne rien valoir.

Ainsi pensait la bonne Dame Janus ; et nous avouons que nous pensons comme elle. Elle examina les quatre Maris, avec une attention scrupuleuse. Dans un moment, où ils étaient seuls, et libres, elle leur vit ôter leur perruque, et quoiqu'ils eussent encore les sourcils blancs, se redresser, et paraître ingambes : enfin, elle reconnut les quatre Fripons. Elle les fit voir à ses qua-

tre Elèves, et leur recommanda la discretion.

Dans la journée, elle vit les actes, qui ne la rassurèrent pas; les quatre Garnemens y avaient pris leurs vrais noms, leurs veritables qualités: c'étaient quatre Amis, deux Peintres, et deux Etudians-en-medecine, de Famille honnête, qui, étant devenus très-amoureux des quatre Elèves, en les voyant à la fenêtre, n'avaient imaginé que ce moyen pour les posseder. Leurs Parens jouissaient des quatre terres; mais les Garnemens n'avaient qu'une Petite pension.

Mad. Janus, après cette decouverte, dissimula. Elle envoya chés les Parens: Par sa Lettre, elle leur donnait l'alternative, de ratifier le mariage avec des Filles qui avaient quelque fortune, ou de s'exposer à un éclat scandaleux Les Parens accoururent chés elle, sans

rien dire à leurs Fils, et voulurent voir les Jeunes personnes, connaître leur fortune. Mad. Janus, montra ses Elèves, qui plurent beaucoup par leur figure, et d'avantage encore par leurs discours. Elle avaient chaqu'une près de sixmille francs de revenu. Cette consideration acheva de decider les Parens. Ils se firent presenter les actes, et les ratifièrent, sans riendire aux Fourbes. Cela fait, et Mad. Janus rassurée, ils dirent qu'ils voulaient laisser leurs Fils tranquiles, persuadés qu'ils étaient de la nature des Chats, qui mangent avec bien-plûs d'appetit les choses volées, que les morceaux donnés.

Ils ne se trompaient pas. Mad. Janus ayant gardé le silence, même avec ses Elèves, ausquelles, en bonne mère, elles payait exactement leur revenu, les Maris étaient toujours tremblans de perdre leur bonheur. Ils decouvrit

rent bien qu'ils étaient jeunes ; mais ils ne parlèrent ni de leurs Parens, ni des tours qu'ils avaient joués. Ils vécurent d'abord du revenu de leurs Femmes : puis les Peintres firent quelques tableaux ; les Medecins tuèrent quelques Malades, qui leur furent bien-payés, et ils presentèrent avec ostentation, quelqu'argent dans le menage ; ils eurent des Enfans, qu'ils aimèrent beaucoup ! Mais.... un évènement pouvait renverser tout leur bonheur !

Les Enfans avaient depuis trois jusqu'à six ans ; les Epouses étaient encore aimées, autant qu'aimables, quand les Parens, qui voyaient quelquefois ces jolies Familles, resolurent de se montrer, et d'avoir tout-cela chés eux. Pour cet effet, ils declarèrent, en-un-même-jour, à leurs Fils, qu'ils les voulaient établir. Ils leur representèrent leur vieillesse ; le desir qu'ils avaient de

se voir des Petitsenfans, pour perpetuer leur nom : Ils declamèrent contre le celibat, qu'ils representèrent comme un état infâme, la honte de Ceux qui s'y concentraient, et un crime de lèsenation. Ils finirent par proposer, Chacun de leur part, quatre Jeunespersones non-belles, mais riches. Lesquatre Jeunesgens secouèrent dabord la tête... Puis ils prêtèrent l'oreille... Puis ils demandèrent à voir leurs Pretendues. Les Parens furent très-mecontens! Mais ils dissimulèrent. On prit jour.

Il faut dire ici, qu'avant cette entrevue, les quatre Gaillards alèrent voir les Demoiselles, dont on leur avait parlé; ils eurent avec elles un entretien particulier.

Le jour arrivé, les Parens dirent, que par un arrangement convenu, les quatre Demoiselles devaient se trouver dans la même maison. C'était chés Une

des Elèves de Mad. Janus, appelée Mad. De-Quimperli.

Quand les Familles ét les Amans furent arrivés, les Parens demandèrent à leurs Fils, s'ils étaient bien-decidés à épouser les Demoiselles qu'ils avaient nommées? —Supposé qu'elles y consentent-! (repondit le Mari d'Orange.) Les Autres en dirent autant. Alors une porte s'ouvrit, ét l'on vit s'avancer, entourées de leurs Enfans, Orange, Pivoine, Framboisine ét Fraisée. —Voila Celles que nous voulons vous donner! (dirent les Parens). —Ce sont aussi les Epouses que nous avons choisies! Informez-vous aux Demoiselles que vous nous aviez proposées, ét elles vous diront toutes-quatre, que nous avons été les prier de nous refuser.

Ce mot les fit trouver innocens, ét ils reçurent leurs Epouses dans leurs bras.

De ce moment, le sort des quatre

Jeunes filles fut assuré. Les Familles parurent desirer, mais après le denoûment, de connaître les origines de leurs Brus... Mad. Janus, qui était l'Adresse personifiée, s'exprima tout-haut, d'une manière, qui laissa des idées avantageuses, mais obscures. On imagina savoir, et l'on ne sut reellement rien, qu'un amphigouri de naissance illustre, mais incertaine.

C'est ainsi que nous avons cru devoir exposer nos decouvertes, et nous distraire de maux trop reels, en nous occupant des Avantures d'Autrui. Nous terminerons l'Ouvrage par le recit d'une horreur, dont un Homme-de-lettres connu, et notre ami particulier, a failli d'être la victime. Pères, qui avez des Filles, lisez et tremblez (*)!

(*) Ce Trait sera dans les *Sept Nuits-de-Paris*, à la fin.

Avis.

Voici douze Hiſtoriettes, qu'on pourrait prendre pour une plaiſanterie, ou pour une ſatyre. Ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Suivant notre uſage, nous y expoſons des faits ſinguliers !... Nous ne ſommes qu'hiſtoriens, et quelquefois peintres, dans le genre des *Rhiparographes:* Mais nous n'en ſommes pas moins utiles, lorſque nous ne peignons que des ſujets ignobles... Car nous nous évitons de degrader la nature, en la rendant : Quand les formes pourraient bleſſer, nous les diſſimulons un-peu, ſans neanmoins les mentir..... Liſez, et croyez, Concitoyens, et les *IV Gentilshommes* qualifiés *populaires*, à-raiſon de leurs mariages avec des Roturières, et *le Curé* dit *patriote*, par les motifs même de ſon panchant naturel, et celles du *Divorce-neceſſaire*, qui prouvent par les faits.

LES GENTILSHOMMES-DEMORGUÉS.

SEIGNEUR-POPULAIRE.

Aussitôt après la Revolution, un Gentilhomme de la première-classe, que nous appelerons *Demophile*, encore garson, resolut de donner des marques non-équivoques, de popularité Il chercha, ét fit chercher, une jolie Persone, dans la Bourgeoisie, afin de l'épouser.

Un-jour qu'il montait à piéd la rue *de la-Harpe*, il entrevit une petite Persone, qui avait l'air d'une Elève-de-modes, par un carton qu'elle portait. C'était une Brune, ayant un air virginal, les plûs belles couleurs, la tâille la mieux-prise, la jambe la mieux-faite, ét le piéd le plûs joli. —Pardi! (pensa le Seigneur voila mon affaire! Il me semble que cette

Enfant éblouira tous les ieux ! Il faut parler à ſes Parens, la former, ét lui faire porter mon titre. Je dirai enſuite au Peuple : —C'eſt votre Sœur, votre Pareille : Il n'exiſte plus de ligue-de-demarcation entre les Grands ét vous-...

Demophile ſuivit la Jeuneperſone, qu'il aurait effarouchée, en lui parlant. Elle ala juſqu'à la rue du-Bac : Elle entra dans une boutique, ét Demophile comprit, qu'elle était chés ſes Parens. Il ſ'y presenta.

Avant qu'il eût commencé de parler, il entendit que la jolie *Rosemarine* alait retourner chés ſa Maitreſſe. Il était enchenille : Il la demanda en mariage. Le Père ét la Mère ſurpris qu'un Particulier inconnu leur demandât leur Fille, à-peine âgée de quatorze ans, lui repondirent, Qu'elle était trop-jeune. —Je ne pourrais l'épouser, ſi elle était plûs âgée : Il faudra, quand elle ſera ma femme, que

je la forme pour mon état, et je n'y parviendrais pas, si elle était formée.

Ce langage paraissait singulier! on pria Demophile de s'expliquer. Il le fit, en se nommant. Aussitôt, le Marchand et la Marchande prirent un air respectueux, et consentirent.

—Si je vous avais demandé votre Fille pour la former, avant le mariage, vous me l'auriez refusée, avec justice: Je vous la demande, pour ne la former qu'après, par decence. Elle ne sera mon Epouse que dans trois ans: Jusques-là, elle aura des Maîtresses, qui l'instruiront de ce qu'il faut qu'elle sache! Rien n'était plus juste; on applaudit.

Demophile se fit conduire chés la Marchande-de-modes, maîtresse de Rosemarine. On l'y trouva occupée à un ouvrage-de-goût. La Marchande en fit beaucoup d'éloges, et dit, qu'elle la faisait peu sortir, et seulement pour sa santé, parceque son temps était precieux.

Demophile fut charmé de ce qu'il apprenait : mais comme il était pressé, il pria les Parens de sa Future, de la mettre au Couvent, pendant le temps des preparatifs, que l'on commença sur-le-champ. Demophile dit à la Marchande le sort qu'il devait faire à Rosemarine, et lui demanda une Compagne, choisie parmi ses Filles. La Marchande donna sa Nièce *Laureole*, que la jeune et sensible Rosemarine aimait tendrement, et dont elle était tendrement aimée. La Mère de Rosemarine parut intriguée de ce chois: Demophile pensa, que la beauté de Laureole en était cause: Il rassurait la Mère, quand elle lui dit : —J'ai d'autres Filles, et ma Cadette aurait pu prendre Une de ses Aînées. —Ne vous en inquiétez pas (reprit Demophile); elles seront mes bellessœurs, et je serai bon frère-.... On conduisit Rosemarine, accompagnée de Laureole, au Couvent le plûs celèbre de Paris, à P***.

Ce

Ce fut-là, qu'on l'appliqua tout-d'un-coup à la former aux manières du monde, en la rendant familière avec des Demoiselles-de-qualité, en la mettant sous la conduite de quelques Dames-pensionnaires. Rosemarine avait le caractère si liant, si doux, si careſſant, qu'elle ſe fit aimer de tout le monde. Laureole, aucontraire, dont la figure était à plûs-grands traits, prenait de la dignité. Il ſemblait que ce fût elle qui dût épouser Demophile, et que Rosemarine dût être ſa complaisance.

Aubout du trois ſemaines, le jour du mariage arriva. Demophile épousa Rosemarine, dont les Parens avaient vingtdeux Enfans, garſons ét filles, depuis l'âge d'un an, juſqu'à celui de 25. La Nouvelle-mariée tenait à-peu-près le mlieu. Demophile fut enchanté de ſe voir ſi nombreusement apparenté ! Il en aima Rosemarine davantage. Comme elle

avait pris à-peu-près l'air convenable, pendant son sejour au Couvent, ét que Laureole l'avait encore mieux, Demophile n'eut autre chose à-faire, que de les environner, chés lui, de Femmes du grand-monde, qui mettraient son Epouse au-fait, avant de la presenter à la Cour.

Rosemarine ne se fut pas plutôt montrée aux Institutrices que lui donnait son Mari, qu'elle s'en fit cherir: Celles même, qui avaient temoigné du dedain, en furent éprises. C'était une jolie Enfant, qui ne marquait que de la douceur, de la deference: Et cependant, elle ne manquait pas d'esprit! Elle en mettait, ét du très delicat, dans les temoignages de sa reconnaissance ét de son amitié. Laureole aucontraire, hautaine, insubordonnée, aimait son Amie, ét elle lui fesait quelquefois entendre, qu'elle rampait. Laureole fut detestée des Dames, qui conseillèrent à Demophile de l'éloigner.

Mais elles étaient loin de compte ! L'Epoux de Rosemarine, depuis son mariage, ne trouvant dans sa Femme que douceur et devoûment, avait laissé endormir son amour. Il avait remarqué l'imperieuse beauté de Laureole, qui lui parut imposante: Il ressentit pour elle une passion très-vive, sans que neanmoins elle fût accompagnée du repentir d'avoir épousé Rosemarine. Celle-ci était une Fille soumise, quand elle était auprès de lui, et Laureole, une Epouse remplie de dignité: Demophile aimait à se trouver seul-à-seule avec ces deux Femmes: Il aurait volontiers fait asseoir Laureole avec lui dans le même fond, et placé Rosemarine sur le devant. Il prenait le parti de ne sortir qu'en grand carrosse, et de se mettre au-milieu.

Tout le monde voyait le goût du Mari pour Laureole, mais Persone n'en connaissait la vraie nature: Il aimait

Rosemarine plûsque Laureole, mais d'une manière differente. Les Dames-Institutrices avaient la bonté de plaindre Rosemarine, comme une Epouse abandonnée, avant même d'être possedée, car elle n'était encore femme que de nom : Elles avertirent la Mère.

Cette Femme fut effrayée du sort qui menaçait sa Fille cherie ! Elle demanda conseil. On voulut voir sa nombreuse Famille. Or il y avait, parmi ses Filles-aînées, deux Beautés formées, et les plûs attrayantes qu'il soit possible d'imaginer. Les Dames ne trouvèrent auqu'un inconvenient à les rendre rivales de Laureole. *Acaciette* était une Brune provoquante, de vingt ans, ayant le sourire delicieux ; *Brunone* en avait vingtdeux ; elle joignait la dignité de Laureole, à tous les charmes qui semblaient annexés au sang de sa Mère, qui elle-même avait été une

ſuperbe Femme. On habilla ces deux Jeunesperſones de la manière la plûs élegante, ét on les introduisit.

Demophile, qui les aimait, les reçut avec les marques du plûs grand empreſſement. Il les cherit; chercha tous les moyens de leur plaire; mais c'était en belles-ſœurs qu'il les aimait : Laureole garda ſon credit. On voulut faire agir Rosemarine, l'engager à ſe plaindre. Elle repondit, —Je ſuis heureuse; j'aime mon Epoux, mon Amie; je n'ai à me plaindre ni de l'Un ni de l'Autre: que leur demanderai-je-?... Heureusement Demophile entendit cette reponſe.

Il en fut ſurpris! Il voulut remonter à la ſource, ét il lui fut aisé de decouvrir, que la haîne qu'on avait pour Laureole était la cauſe de la conjuration qu'on formait, non contre lui, mais contre cette Fille. Demophile fut piqué. Mais comme il ne voulait pas ſe

brouiller avec les Dames, il dissimula. Sa jeune Epouse s'était formée rapidement : Il resolut de la presenter avec éclat.

Pour cet effet, il prepara, aidé de Laureole, ét de sa Femme elle-même, les Frères ét Sœurs de Celle-ci en état de paraître: Il les fit habiller, les Garsons en uniforme national; les Filles en jeunes Grecques: Laureole eut un costume, qui lui alait à-ravir. Pour Rosemarine, elle eut un habit-de-cour.

Tout étant disposé, Demophile declara aux Dames, qu'il était temps de presenter son Epouse à la Souveraine, ét qu'il falait en obtenir la permission, ainsi que l'indication du jour. Ces preliminaires remplis, au jour designé, l'on se rendit à la Cour. Les Dames étaient dans le grand carrosse, avec Rosemarine: Dans un second, Demophile avec Laureole, ét les deux

Sœurs aînées: Dans trois autres carroſſes étaient les Sœurs ét les Frères.

Dès qu'on fut deſcendu de voiture, les Nimphes, au nombre de huit, en comptant Laureole, ét les petits Gardes, au nombre de dix, entourèrent Rosemarine, qui marcha de la ſorte, precedée par les Dames. A la porte de la Souveraine, on fut un-peu ſurpris de ce cortége: Les Dames entrèrent, avec Rosemarine, ét ſon Epoux; qui, après la preſentation, demanda permiſſion de faire paraître les Frères ét les Sœurs de ſa Femme. Sa demande lui fut accordée, ét l'on vit ſ'avancer dixhuit Perſones. Le plûs-jeune des Garſons n'avait que quatre ans, ét ce fut lui qui commanda l'exercice à ſes Frères... Pour les Sœurs ét Laureole, c'étaient de belles Nimphes, qui paraiſſaient environner *Diane*, *Venus*, ou plutôt *Pſyché*. La Souveraine fut ſurprise de voir une Famille ſi nom-

breuse, et si jolie. Ce fut alors que Demophile raconta l'histoire de son mariage, dont il exposa les motifs, en ces termes :

—Nous sommes parvenus aux circonstances, annoncées par les Philosophes, et desirées par quelques Personnes, comme M. *Grimod-de-la-Reiniere-fils*, M. Yvet, &c. qui se faisaient plus d'honneur d'avoir dans leurs Familles des Hommes utiles, que des Hommes relevés : Aux circonstances, où le Peuple, indigné contre les Grands, les traite tous d'Aristocrates : Ils est fort-beau sans-doute à un Duc-et-pair d'embrasser, dans les Assemblées des Districts, tous les Citoyens comme ses frères : mais cela n'est pas toujours une demonstration bien reelle des sentimens philanthropiques : Qui fut plus demonstratif, à ces Assemblées, que M. De-Lalli-

Tolendal ? Et cependant, on l'a vu se retirer de l'Assemblée-Nationale. Je ne veux rien d'équivoque : Je suis philanthrope, je suis demophile, et je le prouve de la manière la plûs efficace : j'épouse une Roturière ; non une Roturière isolée, heritière unique, qui ne m'allie qu'à sa Persone ; mais une Roturière sœur de dix Sœurs, et de onze Frères ; une Roturière qui me rendra l'allié, mes Enfans parens d'un Procureur, d'un Notaire, d'un Avocat, d'un Conseiller au Châtelet, d'un Epicier, d'un Mercier, d'un Apotiquaire, d'un Chirurgien, d'un Chaircuitier, d'un Drapier, d'un Boutonier, d'un Traiteur, d'un Fourbisseur, d'un Maître-masson, et d'un Architecte : c'est dans cette conduite, qu'est la vraie philosophie, et non dans des embrassades protectrices. Auguste Souveraine ! il falait lier la No-

bleſſe à la Roture ; je l'ai fait : mes Cousins, mes Cousines, mes Beaufrères, mes Bellesſœurs d'alliance me ſoutiendront dans leur quartier : Flatés de l'honneur qu'aura obtenu ma Femme, leur parente, du tabouret chés la Souveraine, ils ne haïront plus ces Grands ét ces Grandes qu'ils jalousaient ! D'Autres cachaient une pretendue mesalliance ; moi, je me glorifierai de ma Femme : Je ferai mettre dans ma genealogie : *Rosemarine-Gazemont a honoré la nobleſſe, où elle eſt entrée, par la pureté de ſes mœurs, la douceur angelique de ſon caractère, la beauté de ſon ſang...* (ici Demofile, par un geſte, fit remarquer la Mère ét les Sœurs de ſa Jeune-épouse), *ét celle de ſon âme. Une Souveraine populaire, femme de Louis-XVI, père de la Patrie, mère de Louis-Dauphin-l'heureuse-eſperance, a rap-*

proché, par elle, tous les états du trône : Les Énfans qu'elle m'a donnés, ſont plûs nobles, que ſi j'avais épouſé la Fille d'un Souverain : ce qui doit être reconnu de tout le monde, même en Allemagne-.

Ainſi par la Demophile, ét un doux murmure d'approbation, remplaça les applaudiſſemens, contenus par le reſpect dû à la Reine.

Il ne fut pas trompé dans ſa prevision : Depuis cet heureux moment, tout le Peuple de la Capitale honora les Nobles, conſidera les Grands, adora la Reine : car pour le Roi, il eſt dans tous les cœurs (*), ét nous connaiſſons plûs de cent de nos Concitoyens, qui portent ſur leur poitrine ſon Portrait, comme une amulette.

(*) Qu'aurait dit le Narrateur, ſ'il avait connu l'admirable Diſcours tenu par le Roi, debout, au-milieu de l'Aſſemblée-nationale !

Quelques jours après, Demophile s'étant aperçu, qu'on le croyait amoureux de Laureole, il lui chercha un Parti. Son discours, et la presentation, où l'Amie de Rosemarine avait brillé, le rendit facile à trouver, et ce fut un second lien entre la Noblesse et la Roture.

Ce fut alors que tout le monde parut content, surtout la Mère de Rosemarine.

On s'attend, peutêtre, que cette Femme alait avoir l'ambition, de vouloir faire de toutes ses Filles, des Ducheſſes, ou tout-aumoins des Marquises? Point-du-tout! Elle consulta son Gendre, sur un Bourgeois, un Marchand, qui recherchaient les deux Aînées, et elle les donna, de la manière la plûs franche, à leurs Egaux. Une-seule de ses Filles, appelée *Fleurette*, est destinée à un Homme-de-qualité.

Quant à ses Frères, Un-seul a épousé une Demoiselle ; tous les Autres se sont mariés dans leur état. On a poussé leur Aîné dans le monde, sans qu'ils en fussent jaloux. Mais il faut dire aussi, que tous les ans, Demophile reünit quatre-fois toute la Famille, dont Laureole fait partie, ét que pendant ces jours-de-fête, tous sont égaux, tous se tutoient ; qu'il est decidé que tous les Enfans joueront ensemble, se tutoieront, ét se regarderont comme égaux.

Voila ce qu'on peut appeler de la philanthrophie reelle, ét non une vaine theorie.

II SEIGNEUR-POPULAIRE.

Un Gentilhomme de bonne maison, qui avait entendu parler de l'Avanture de Demophile, resolut d'encherir sur lui.

Demophoon avait été marié; mais il était veuf. Sa conduite avait toujours été regulière; parcequ'il avait tendrement aimé sa Femme, et qu'il n'avait jamais entretenu de Fille-de-theatre. Il avait un Fils, être faible et delicat, comme sa Mère. Demophoon pensa qu'au-fond, l'Homme n'était pas obligé, par la nature, mais seulement par les lois sociales, à s'en tenir à une seule Femme; qu'il pouvait se multiplier, et faire à lui-seul plusieurs unions de Seigneurs populaires. Il était duc de-Chêne, marquis de-Charme, comte de d'Erable, vicomte de-Tremble, baron de-Frêne, châtelain

de-Tilleul, ét ſeigneur d'Alisier, de-Châtaignier, de-l'Orme, de-Cormier, de-Troène, de-Sureau. Cela fesait douze noms.

Demophoon resolut de garder le ſien, dans ſon hôtel, ét d'employer chaqu'un des onze autres à ſe faire une alliance dans le Peuple de la Capitale.

Pour cela, il chercha douze Jeunes-filles, dans douze quartiers differens: Comme Duc de-Chêne, il trouva la Fille d'un riche Traiteur, à la chauſſée d'Antin.

C'était une belle Brune, d'environ dixhuit ans, nommée Mlle *Mars*; reüniſſant une ſanté ferme à tous ſes charmes. Le Duc de-Chêne la fit demander à ſon Père, en mariage, à deux conditions: La première, que cette union ſe ferait ſans éclat, ſans invitation de Grands, mais en donnant une jolie fête à tous les Parens de la Demoiselle,

ét à tout le Voisinage : Par la seconde, la Future était avertie, qu'elle n'aurait son Mari qu'un mois de l'année ; parceque, les onze autres, d'importantes affaires l'appelaient au-loin. On accepta les deux conditions, ét le Duc-de-Chêne épousa. Tout le Quartier fut de la noce, ét le Duc, par son affabilité, sa tendresse pour son Epouse, gâgna tous les cœurs.

Aubout de la quinzaine, non par libertinage, non par degoût de sa Femme, mais reellement par vertu, le marquis-de-Charme remplaça le Duc, pour rechercher en mariage, la Fille d'un Apotiquaire du Fauxbourg-Saint-honoré, appeleé M.lle *Avril*. C'était une grande Blonde, faite au-tour, ayant les plûs beaux ieux, les plûs belles couleurs, ét une voix argentine. Le Marquis-de-Charme l'épousa, en donnant une fête à tous les Voisins ;

mais une pellicule legère, colée sur son visage, deguisait assés ses traits, pour qu'il ne pût être reconnu : Il avait une maison differente, et peu nombreuse: Il se reduisit, comme Marquis, à vivre en Bourgeois.

Il fut très heureux, pendant quinze jours; aubout desquels, les trames d'un troisième mariage le troublèrent un-peu.

Il s'agissait d'épouser, dans le Fauxbourg-Saintgermain, M.lle *Mai*, fille d'un riche Sellier-Carrossier, jeune-personne, dont les beaux cheveux cendrés, la taille suelte, l'air distingué, semblaient appeler la qualité de comtesse, aumoins. Le Comte-d'Erable la demanda, l'obtint, et l'épousa, aux mêmes conditions que la Première, M.lle *Mars*, ducheſſe de-Chêne : Le Marquis de-Charme après ses quinze jours de bonheur, avec M.lle *Avril*, et quinze

jours de repos, épousa, comme Comte-d'Erable, la cendrée et belle Sellière-Carossière, qui devint comtesse.

Quinze jours de delai : Quinze jours de recherches, pour trouver, comme vicomte de Tremble, au-haut de la rue Saint-jaques, une jeune et belle Mercière, ayant les cheveux noirs comme l'ébène, ou comme la Melanie du Palais-royal, qui portait le nom de M.lle *Juin*. A chaque mariage, Demophoon prenait une pellicule differente, qu'il ôtait le soir, après les lumières éteintes, afin que la peau de son visage ne parût pas trop rude, comme on le lui avait reproché, pendant le jour. Il avait pour confident unique, un vieux Valet-de-chambre, dont il était sûr.

Demophoon fut quinze jours l'heureux Vicomte de-Tremble; après quoi il devint insensiblement le Baron de-Frêne, pour épouser au fauxbourg

Saintmarcel M.lle *Juillet*, fille d'un riche Brasseur.

C'était une superbe Creature! un peu colosse; mais ayant la jambe fine, et le pied bien-fait. Elle était brune; et cependant elle avait la peau d'une blancheur éblouissante. Le Baron-de-Frêne trouva très-courts, ses quinze jours de baronie: mais enfin, il falait bien se preparer, par l'abstinence, à un bonheur nouveau.

La Jeunepersone sur laquelle il jeta les ieux, appelée Mlle *Auguste*, vulgairement *Août*, était fille d'une Marchande-Lingère de la rue Sainvictor, près la Place-Maubert. C'était une Brune intereſſante, un-peu pâle, mais qu'on rendait si belle, en la fesant rougir, qu'on était tenté d'avoir toujours l'équivoque à la bouche, en lui parlant. Mlle Auguste fit oublier la Belle-Brasseuse: Mais il falut la quit-

ter elle-même, pour Mlle *Septembre*, charmante Brune de l'Ile Saint-louis, fille d'un Homme-de-plume.

Celle-ci n'avait qu'environ quinze ans. Elle avait de beaux ieux noirs, une forme de visage raviſſante, ét beaucoup de coquetterie. Ses Parens étaient riches, ét ils trouvèrent ſingulier qu'une ſimple Châtelain, devenu leur Gendre, ne donnât qu'un mois, ſur les douze, à leur Fille. Demophoon previt que ces Gens-là lui cauſeraient du chagrin ; ce fut pourquoi ſon regret fut moins vif, en ſ'éloignant d'une Epouse adorable, ét qui avait beoin d'être cultivée.

C'eſt dans la rue Saintantoine, que le Seigneur d'Alisier trouva ſa ſeptième Epouse, dans une jolie Epicière. Celle-ci était blonde, ét raviſſante : Il le falait, pour que Mlle *Octobre* fit oublier Mlle Septembre. La belle Oc-

tobre s'attacha beaucoup à son Mari, ét le 15.e jour arriva, qu'il n'avait pas encore songé à la remplacer. Heureusement pour ses projets, qu'une jolie Fripière de la grande-rue du Faubourg, étant venue à passer, elle frappa M. d'Alisier, qui la suivit, la vit rentrer ches elle, ét forma la resolution de la demander en mariage.

Dès le lendemain, sous le nom de M. du-Châtaigner, il ala chez M. *Novembre* le fripier, pour lui exposer le desir qu'il avait d'épouser M.lle sa Fille. M. Novembre trouva le Parti sortable; ét de ce moment, il ne cessa de reclamer, pour son Gendre, toutes les prerogatives de la Noblesse. Mais, aux repas des noces, M. Du-Chataigner fit publiquement entendre à son Beau-père, que tous les Hommes étaient égaux. Ce qui lui concilia la bienveuillance de toute la Compagnie, com-

posées de Chaudroniers, Fripiers, Tâilleurs, Papetiers, &c... C'était un friand morceau, que la jolie Blonde Mlle Novembre! Il falut pourtant la quitter, malgré l'agrement que M. Du-Châtrigner devait trouver dans la societé d'un Beaupère, plûs zèlé pour les Nobles, que la Nobleſſe elle-même: La raison en eſt, qu'il ſe trouvait, rue Saint-louis, au Marais, près celle de Saintonge, une grande êt ſuperbe Fille de Marchand-de-vin, qui parut à M. De-l'Orme, propre à lui concilier une Foule de Gens de tous les états,

En-conſequence, un dimanche-ſoir, au moment où le Cabaret était plein, M. de-l'Orme ſ'annonca comme un Gentilhomme aſſés riche, qui ſe trouverait très-honoré d'épouser la belle Tavernière, attendu que tous les états étant égaux, la Belle, par ſes charmes, ferait bien de l'honneur à celui

qu'elle voudrait choisir. Ce discours, prononcé hautement, attira les bruyans *bravo* de toutes les tablées, qui se reünirent, pour demander au Tavernier la main de sa Fille, pour le brave Gentilhomme M. De-l'Orme. Le Cabaretier ôta son bonnet de coton, mis sa perruque, ét dans cet état decent, repondit —Monsieur, ét vous mes honnêtes Pratiques; je vous dirai, que je n'ai pas grand goût pour la Noblesse: mais que, vu l'air honnête de M. De-l'Orme, dont son Valet-de-chambre m'a dit beaucoup de bien, ét à votre consideration, je consens à lui accorder Mlle *Decembre*, ma Fille: A-condition, que les Dames nobles lui cèderont le pas, en toute occasion; attendu l'honneur qu'elle a, d'être née dans le Tièrs, qui a devoré les deux autres pretendus Ordres, ét qu'il a tellement broyés dans son estomac,

qu'ils n'ont servi qu'à lui donner de l'embonpoint. Par-ainsi, je veux que ma Fille, devenue Dame de-l'Orme, soit audessus de la Noblesse, comme étant de l'Etat-general, source, et abîme des Autres. Ce langage du Tavernier excita des applaudissemens convulsifs, et lui fit vendre un demi-tonneau de plûs dans la soirée. M. De-l'Orme accepta toutes les conditions, et comme son digne Valet-de-chambre avait exposé les siennes, le mariage se fit. .... Mlle Decembre était aussi aimable, que son Père était fier ; elle fit oublier la belle Novembre.

Mais le plan de Demophoon le talonait, et l'empêchait de s'endormir dans la molleſſe: Le seizième jour, comme il prenait l'air avec sa Femme sur le Boulevard, il vit passer trois Personnes du-sexe; une grande Brune, superbe femme; une petite Grise, au visage rond,

aux

aux couleurs brillantes, ét une Enfant de neuf à dix ans, qui reſſemblait au bouton-de-rose. Un ſigne fait à ſon Valet-de-chambre lui fit ſuivre ces trois Perſones. Elles demeuraient dans la rue Saintmartin. Le fidèle Agent prepara les choses. Il ſut que la grande Brune était mère de la petite Rose; que la Grise était ſa ſœur, ét mariée. Le cas parait embarraſſant! Mlle Janvier était fille d'une Peintre pour bâtimens: Un Sculpteur lui avait fait le Boutonderose: M. Du-Cormier ſe determinerait-il à être cocu en herbe? C'était un point ſerieux, ét à bien examiner!... Il l'examina. Et d'après l'examen, il lui parut, qu'il était du patriotiſme le plûs devoué, de prendre ſur ſoi, homme noble, un cocuage roturier. Il fit demander Mlle Janvier: Elle lui declara ſon cas: M. Du-Cormier repondit, qu'il ſe trouverait trop heureux d'adop-

ter Boutonderos ét de la rendre demoiselle. Cette generosité rare determina la Mère à donner sa main à M. Du-Cormier.

Il fut douteux pour Demophoon, s'il avait jamais été aussi heureux. A-la-verité, la rose de la Mère était cueillie; mais une longue sagesse avait presqu'effacé la cicatrice; ce fut une jouissance delicieuse; la reconnaissance se joignait à l'amour. Un sentiment plûs doux encore se joignit à ce dernier: Il était causé par Boutonderose: Cette charmante Enfant, deja raisonnable, auparavant honteuse de manquer de Père, s'en trouvant tout-à-coup Un plûs riche, plûs aimable, plûs relevé que ceux de ses Compagnes, était dans une ivresse-de-joie, qu'elle montrait à son Bienfaiteur avec transport. Comme elle l'appelait tendrement son Papa! Comme elle s'abondonnait dans ses bras!

Comme elle le careſſait en fille! Jamais impreſſion ne fut ſi douce!... —Hâ! (ſ'écria un-jour M. Du-Cormier), charmante Enfant! vous ſerez ma fille!.. oui, oui; car je vous donnerai mon Fils-!... Il ala ainſi juſqu'au vingtième jour.

Son Valet-de-chambre lui dit alors: —Monſieur le Duc! ſongez-vous que vous avez encore à vous rendre populaire, dans le quartier le plûs bourgeois de Paris! Si vous manquez la rue Saint-denis, vous oubliez l'eſſenciel-! —Tu as raîson! (repondit Demophoon), ét je te remercie de m'en faire reſſouvenir-!... On ala bien vîte chercher une Femme, dans le terroir bourgeois par-excellence.

Ce fut à l'Apport-Paris, ét les Hâlles, qu'on trouva la Fille d'une riche Poiſſarde, aſſés bien élevée, pour être deſtinée à un Marchand-Drapier. Mais les propoſitions de M. Du-Sureau

parurent plûs avantageuses : Il fut preferé. Dailleurs, Demophoon avait je ne sais quel air distingué, qui le rendait toujours plûs agreable à ses Maîtresses, que ses Rivaux. Marie-Louise-*Fevrier* le prefera donc,

Jamais noces ne furent plûs solemnelles ni plûs brillantes, que celles de M. Du-Sureau, avec Mlle Fevrier la Poissarde : Toutes les Hâlles y furent invitées ; toutes les Marchandes de la rue Saintdenis y assistèrent par curiosité. M. Du-Sureau y vit de si belles Drapières, qu'il regretta, dit-on qu'il n'y eût pas treize mois dans l'année, pour avoir la satisfaction d'épouser une treizième Femme !

Il fut assés heureux, pendant quinze jours, avec la belle Poissarde : mais à cette époque, la belle Drapière *Bissextile* lui revint plûs fortement dans la tête que jamais. Il consulta son

Valet-de-chambre, qui lui conseilla d'épouser cette jolie Marchande, sous le nom de M. Du-Troène, et de lui donner vingthuit jours, dans l'année pris sur les mois des douze Autres.

Ce conseil fut suivi. M. Du-Troène se presenta chés le Marchand-Drapier comme un bon Gentilhomme, éperdûment amoureux de sa Fille. On l'accepta; le mariage se fit, et la Poissarde même y assista, sans reconnaître son Mari, au-moyen d'une treizième pellicule. On observera, qu'ici, le Valet-de-chambre ne se presenta pas: Il était suppleé par Un-autre.

Ce dernier mariage acheva de bien-mettre la Noblesse dans l'esprit de la Bourgeoisie.

Demophoon, sous pretexte de ses affaires, s'absenta, comme il était convenu: Il retourna chés Mlle *Mars*:

ſa premiere Femme, ſous le nom de M. le Duc *du-Chêne :* Puis chés Mlle *Avril*, ſous le nom du Marquis *de-Charme :* Puis chés Mlle *Mai*, ſous le nom du *Comte d'Erable :* Puis chés Mlle *Juin*, ſous le nom du Vicomte *de-Tremble :* Puis chés Mlle *Juillet*, ſans le nom du Baron *D-eFrêne :* Puis chés Mlle *Auguſte*, ſous celui du Châtelain *du-Tilleul :* Puis chés Mlle *Septembre*, ſous le nom du Seigneur *d'Aliſier* : Puis chés Mlle *Octobre*, ſous le nom de M. *Du-Châtaigner :* Puis chés Mlle *Novembre*, ſous le nom M. *De-l'Orme :* Puis chés Mlle *Decembre*, ſous le nom de M. *Du-Cormier :* Puis chés Mlle Janvier, ſous le nom de M. *Du-Troine :* Puis chés Mlle Fevrier, ſous le nom de M. *Du-Sureau :* Enfin, tous les mois, deux ou trois-fois, chés Mlle

Biſſextile, ſous le nom de M. *De-l'Eglantier.*

Il vit ainſi, depuis quelques années; mais nous ne pouvons ſavoir combien cela durera.

¶ Regardera-t-on cette Hiſtoriette comme une plaiſanterie, ou comme une realité? Comme plaiſanterie, elle ne ſerait pas faillante: Comme reelle, on la trouvera peutêtre invraiſemdlable.... En la liſant, j'ai penſé qu'il falait demander ce qui en était, à M. Aquilin-des-Eſcopettes? Il m'a repondu: —Cette Nouvelle eſt veritable: mais j'ai été obligé de la defigurer, en la redigeant, pour ne pas compromettre le Heros..... Quelques Perſones de la Cour raconnaîtront ce trait, qui n'en eſt pas moins exact, pour être bien-loin audelà de la vraiſemblance-.... Quant à moi, j'ai connu le Pendant de cette Hiſtoire, il y a 30 ans.

III. SEIGNEUR-POPULAIRE.

Democrate grand-seigneur, d'un caractère un-peu different de *Demophile*, & très-éloigné de celui de *Demophoon*, prit un parti different des deux Autres. Son histoire est connue de plusieurs Personnes.

Le Duc *des-Peupliers*, en voyant dans quel discredit la Noblesse était tombée, prit le parti de l'abjurer entièrement : Il n'éleva pas une Roturière jusq'à lui ; ce fut lui qui descendit à l'état de la Jeune-Couturière, dont il devint amoureux.

Elle était jolie. Tout ce qui l'habillait devenait d'un goût exquis ; sa chaussure surtout était d'un élegance ét d'une propreté, qui annonçaient combien elle soignait tout le reste. Elle était fille d'un Marchand-de-vin-traiteur. Elle était venue demeurer chés son

Beaufrère, parceque sa Sœur, jeune-personne très-aimable, native de la rue *Daufine*, avait pris l'ennui du pays » dans la rue Saintlouis-en-l'Ile, où demeurait son Mari. La Jeune-sœur était auparavant en apprentissage, et elle avait choisi la couture, par goût; on ne l'habillait jamais à sa fantaisie; elle avait voulu savoir faire elle-même.

Le Duc la vit un-jour, en traversant l'*Ile-Saintlouis*, d'Orient en Occident Il avait deja son dessein, de quitter la Noblesse, puisqu'il était en gros habit de-drap, en bas de-laine, et qu'il avait des souliers à double semelle. Il suivit la jolie *Sensitive*, la vit entrer chés son Beaufrère, et sut qu'elle était sœur de la Maîtresse de la maison. Il s'en-ala. Mais deux heures après, il reparut, et se presenta pour Garson-Marchand-de vin, sous le nom de Bourguignon. Il ne s'était presenté, que pour avoir une en-

trée, ét se faire-connaître, en revenant plusieurs-fois : Mais, contre son attente, il plut à la Sœur de Sensitive, ét fut accepté. On lui dit, qu'il n'avait qu'à faire apporter sa cassette.

Democrate fut au comble de la joie! Il retourna dans son hôtel, qui lui parut moins riant que la boutique du Marchand-de-vin-traiteur, fit quelques petits arrangemens avec son Intendant, son Maître-d'hôtel, son Valet de-chambre, prit une malle convenable à son nouvel état, ét se rendit rue Saintlouis.

Democrate fut bien reçu : On lui donna une petite chambre au grenier, un lit-de-sangle, un matelas, & un grand drap, qu'il devait mettre en-double. Il fit son lit. Le soir même, il fut à table à-côté de Sensitive. Il parla bien, ét deux ou trois-fois la jolie Couturière leva sur lui ses beaux ieux avec un regard surpris. Demo-

crate manqua cependant à ſon devoir, deux ou trois-fois, en ne ſe levant pas aſſez vîte de table, quand il entrait des Buveurs: Le Maître lui dit même, à la troisième fois : —*Bourguignon* , attendez que je me lève-.

Cet oubli était bien-pardonnable, dans un Homme, pourquî, juſqu'alors, les Autres ſ'étaient levés.

Mais le jour ſuivant, Bourguignon ſe mit au-fait, ét ne manqua plus à rien.

Son but était de gâgner l'affection du Beaufrère, ét de la Sœur, avec le cœur de ſa Belle. Le Duc ſavait un-peu de cuisine; il l'avait apprise dans les commencemens de ſa philosophie , pour ſe ſuffire à lui-même. Il montra ſa ſcience, en deux ou trois occasions. Ce qui lui attira des égards! Il vit, par experience, que la gloire eſt à tout prix, ét que c'eſt faute de la con-

naître, que les Heros ſont inſenſibles à celle de Marmiton... Nos Heros, il falait dire: Car du temps d'Achille ét de la guerre-de-Troie, un grand General ſe fesait gloire d'être bon cuisinier.... Quoi qu'il en ſoit, le merite de Bourguignon, comme aide-de-cuisine, lui donna un grand relief dans la maison de Senſitive, ét dans l'eſprit de cette Jeuneperſone elle-même. La Marchande ſurtout, était glorieuse de ſon Protegé, ét elle disait quelquefois à ſon Mari: —Vous voyez que je ſuis connaiſſeuse! J'ai deviné ce Garſon-là-! Le Marchand-de-vin-Traiteur ſecouait la tête.... Etait-il un-peu jalous?..

Un-jour, la bonne Traiteuse le prit en particulier: —Bourguignon (lui dit la Dame), vous êtes un joli-garſon: Je n'en ai pas encore vu de ſi honnête, depuis que je ſuis dans le commerce. De quel pays êtes-vous? Car on vous a nommé Bourguignon à tout hasard?

—Je ſuis Picard, Madame. —Hâ ! Picard !... Les Picards ſont bons-enfans... De quel pays ! —Mais des environs d'Amiens. —Vous paraiſſez ſi bien elevé, que je ne doute pas que vos Parens ne ſoient d'honnêtes-gens ? —Mon Père était ſoldat, Madame. —C'eſt un bel état ! plûs honorable qu'honoré !... Avez-vous quelque petite chose, dans votre pays ! —Mais, oui, Madame : Je ſuis propriétaire d'un petit bien... —Hâ-hâ !... De combien ? —Mais... Madame... cela rapporte quinzecents livres. —Quinzecents livres !... Mais ! c'eſt un fond de trentemille livres ! —Oui, Madame, aumoins. —Alons, Monſieur Bourguignon... ou plutôt... dites-moi votre vrai nom ? Il n'eſt pas decent qu'un Garſon comme vous, porte un nom de province. —Je me nomme *Democrate*, Madame. —Alons, Monſieur Democrate ! vous pouvez former un bon établiſſement !

—Je n'en desire qu'un, Madame. —Et c'eſt ? —D'avoir l'honneur et le bonheur d'être votre beaufrère. —Vous dites toujours des choses honnêtes ! le plûs honnêtement du monde !... Nous verrons ça... Mais, eſt-ce que vous avez deja parlé à Senſitive ? —Moi ! Madame !... jamais !... Je ſuis fils d'Honnêtes-gens, qui m'ont appris, qu'avant de chercher à gâgner le cœur d'une Jeuneperſone, il fâlait toujours ſavoir, ſi l'on ne contrariait pas les vues de ſes Père et Mère, de ſes Frères et Sœurs !... Une Fille eſt le bien de ſes Parens ; ils l'ont élevée, et juſqu'au moment où ils l'ont établie, elle eſt leur proprieté. —Hâ ! le bon Garſon ! le bon Garſon ! il me tourne la tête, tant il a de merite !... Hé-bien, mon Ami, tu me feras le plûs grand plaiſir de gâgner le cœur de ma ſœur Senſitive ! Tâche de lui plaire, comme tu me plais, et tu l'auras-. Democrate baisa la main,

très-appetiſſante, de Mad. *Fouteaux* la Marchande-de-vin-traiteuse. —Comme il eſt poli! (s'écria la jolie Marchande, en s'en-alant); c'eſt un Sujet unique!... Il aura ma Sœur; il m'aurait eue moi-même, s'il avait voulu-!...

Senſitive rentrait. Democrate ala audevant d'elle; il pleuvait. Il lui prit ſon parapluie, l'égouta, lui pouſſa un paillaſſon vert, pour eſſuyer ſa jolie chauſſure, et fut payé par un ſourire. Il ne dit pas un mot; car on l'appelait.

—Que dis-tu de ce Garſon-là, ma Sœur? (dit la Marchande-de-vin-traiteuse). —Mais, ma Sœur, ... on n'en ſaurait dire que du bien. —S'il te demandait? hem? —Mais, ma Sœur... eſt-ce qu'il me demande? —Oui, oui, ma petite Sœur! —Ha! ma Sœur!.. Et ſa Petitepersonne ſe jeta au coû de ſon Aînée. —Ouais! eſt-ce que vous l'aimeriez, Ma'm'selle? —Hâ! ma Sœur! il n'y a plus de mal? —Eſt-ce qu'il y

en avait? —Non, ma Sœur? —Savait-il que vous l'aimiez? —Hô-non, ma Sœur! —Bon! ma Sœur! ma jolie Sensitive! je vois que tu es sage, une bonne fille; tu as de la vertu.... Alons! nous alons voir ça... Mais!... de la sageſſe!... de la retenue! Il faut qu'une Fille ſoit toujours ſur ſes gardes, ét qu'elle cache ce qui lui fait le plûs de plaisir... comme je fais... car..... Il le faudra même encore un-peu, quand tu ſeras femme-.... Ici, la Sœur-aînée fut interrompue; on l'appelait au comptoir.

Democrate, qui avait été prevenu par ſon autre Garſon, auprès des Buveurs, avait tout entendu. Et ce moment delicieux le paya de toutes ſes mesaises, même de coucher ſur un mauvais ét unique matelas, enfoncé dans un lit-de-ſangle troué.

C'était à midi. On dîna. Vers les

deux heures, Senſitive retourna chés ſa Maîtreſſe-couturière. La Marchande-de-vin-traiteuse dit à Democrate: —Mon Ami, voila un rayon-de-ſoleil; Senſitive a peu mangé; elle eſt peutêtre indiſposée; fais lui faire un tour juſqu'à la pointe de l'Ile, avant qu'elle rentre chés Mlle *Raguidot*. Democrate rougit de plaisir. Il prit le paraſol, presenta le bras à Senſitive, ét ils ſortirent.

Obſervons ici que le Duc, depuis qu'il était Garſon-marchand-de-vin-traiteur, était d'une propreté coquette: toujours de belles veſtes de bazin, à brandebourgs, des culotes de lin, des bas fins, dont il changeait tous les jours; des eſcarpins de peau-de-chèvre, de belles boucles à-pierres, &c. Il était bien-coîfé, &c. On l'appelait dans le Quartier, le beau Garſon-traiteur. Senſitive, en lui donnant le

le bras, était la bien nommée: l'attouchement l'électrisait; mais il dilatait son petit cœur, aulieu de le contracter. Arrivés sur le quai *Daufin*, sans avoir ouvert la bouche, les deux Amans éprouvent ce mouvement-de-joie, qu'on éprouve toujours, en recevant les rayons du Soleil. Democrate dit enfin à Senfitive:

—Mademoiselle! voila un beau temp! —Oui, Monsieur Bourguignon. —C'est un beau moment! il faut en profiter? —Oui... car les nuages... vont peutêtre revenir. —Je ne crains pas ceux-là... Celle qui fait mes beaux jours, le soleil de ma felicité... peut seule écarter les nuages que je redoute. —Qui donc, Monsieur Bourguignon? —Vous. —Moi! —Vous-seule, belle Senfitive... Apprenez que c'est pour vous, que j'ai pris votre état, que je suis venu chés vos Parens. —Hâ!... ma Sœur m'a

dit, que vous aviez du bien... Mais cela ne m'a flatée, que par-rapport à vous... —Comment donc cela? —Ma Sœur ma dit... que vous m'aviez... demandée. —Oui, ma belle Senſitive!... ét je mets mon bonheur à vous obtenir pour épouse; toute ma vie, je le mettrai à faire le vôtre. —En ce cas, je ſuis fâché que vous ſoyiez riche. —Hé! pourquoi donc? —Hâ! je le ſais. —Je dois le ſavoir auſſi? —Tenez, Monſieur, j'avais aſſés, rangé, comme vous l'êtes, pour vous faire un établiſſement; ét j'aurais voulu... tout faire pour vous! —Hâ! Senſitive!... votre cœur eſt un treſor.... Cependant,... votre generoſité vous égare; c'eſt à l'Homme, de faire le ſort de ſa Femme? —Hô! en ce cas, fuſſiez-vous prince, comme vous meritez de l'être-!..

En achevant ces mots, Senſitive ſe trouvait à la porte de Mlle Raguidot;

rougiſſant de ce qu'elle venait de dire, elle quitta le bras de ſon Amant, s'élança dans la maison, ét en referma la porte. Le Duc s'en revint le plûs heureux des Hommes.

—J'ai voulu être philosophe (penſait-il), ét en cherchant la philosophie, j'ai trouvé le bonheur: Eſt-ce que la philosophie ét le bonheur ſeraient inſeparables? Il rentra.

Mad. Fouteaux lui dit, avec étonnement: —Votre promenade a été bien courte! —Oui, Madame. —Eſt-ce que Senſitive n'a pas voulu ſe promener? —Je vais tout vous dire, Madame. Et il dit tout. Ce qui rendit très-contente la belle Traiteuse.

A huit heures du ſoir, avec la permiſſion de la Sœur, Democrate ala ſe coler auprès de la porte de Mlle. Raguidot: Senſitive ſortit aubout d'un moment, ét le Duc lui presenta ſon bras;

—Nous avons permiſſion d'aler juſqu'à la pointe (lui dit-il). —Je le veux bien, Monſieur. —Vous m'avez quitté bien bruſquement tantôt! Votre Sœur m'a demandé, Pourquoi j'étais revenu ſi vîte, ét je l'ai dit-. Senſitive ne repondit pas. Elle ſ'appuya un-peu ſur le bras de Democrate; elle le regarda, ét ne prononça pas un mot. Son Amant lui prit une main, qu'il preſſa: Ils firent tout le tour de l'Ile, ſans dire une parole, ét ils rentrèrent, le cœur plein de bonheur.

La Sœur, après ſouper, leur demanda, Ce qu'ils avaient dit? —Rien (repondit Democrate): Puis il peignit ce qu'il avait éprouvé. —Et toi, ma Sœur? —Tout-de-même, ma Sœur, (repondit Senſitive, en ſ'approchant de ſon oreille, —En ce cas (reprit la Traiteuse), il faut vous marier? —C'eſt tout ce que je desire-! (ſ'écria le Duc). Pour Senſitive, elle rougit.

On fit les preparatifs. Toute la famille de Senſitive fut avertie: Le Duc fit venir ſes papiers, ét les montra aux Ecclesiaſtiques ſeulement. On fit un contrat, dont la lecture fut differée juſqu'au matin, encore paſſa-t-on le preambule. On ſe maria. La fête fut brillante.

Le ſurlendemain, Democrate ala s'établir Marchand-de-vin-traiteur au Marais. Sa jolie Compagne n'eut pas plutôt paru au comptoir, qu'elle achalanda la maison. Ile reçut les propositions les plûs brillantes: Mais elle aimait ſon Mari, plûs encore qu'elle n'en était adorée, ét elle refusa tout.

Elle eſt ſi belle, qu'elle a fait ſenſation. Un-jour, un Seigneur lui fit l'offre d'un carroſſe, d'une maison, ét de centmille livres de rentes. Senſitive ſourit avec dedain, ét elle

appela son Mari, auquel, tout-haut, devant le Seducteur, elle repeta les propositions. Tandis qu'elle parlait, le Seigneur proposant regardait le Mari, comme s'il eût voulu le reconnaître. Mais il n'y put reüssir, parceque Democrate n'ouvrit pas la bouche. Le Seigneur en conclut que ses propositions le tentaient: Il resolut de s'adresser à lui.

Mais, comment vivait M. Democrate le Marchand-de-vin-traiteur, avec son Epouse? Le voici.

Le jour, il fesait ét fesait-faire son ouvrage. Le soir, en veste blanche, il donnait le bras à sa Femme, pour aler sur le Boulevard-du-Temple. D'autresfois, il alait voir son Beaufrère à l'Ile-Saintlouis; c'etait toujours une entrevue delicieuse; parceque Sensitive ét lui étaient cheris de ces Honnêtes-gens. Voila quelle était la vie de

M. Democrate, marchand-de-vin-traiteur au Marais. Ajoutez qu'il menait assés souvent sa Femme aux differens Spectacles.... Revenons.

Le Seigneur seducteur n'avait pas trouvé facilement à parler à Democrate, qui l'évitait. Un-jour donc, il renouvela vivement ses propositions à la belle Sensitive, qui se fâcha. Democrate survint, et demanda, Dequoi il s'agissait? Le Seigneur le dit impudemment. Alors Democrate, repondit, avec un fin sourire: —Tout ce que vous proposez à ma Femme, je puis le tenir: Je lui donnerai un carrosse, un hôtel, des rentes; je ferai mieux; je la decorerai d'un titre: Je suis le Duc-de-***; il est tout naturel qu'elle soit duchesse...à-moins qu'elle ne prefère notre état present? —Hâ! (s'écria Sensitive, la larme à l'œil), je le prefère pour moi! j'y suis si heureuse!

heureuse. —Vous y resterez tant que vous le voudrez : mais, dites un mot, et vous êtes duchesse-... Sensitive ne l'a pas encore dit. Le Seigneur qui voulait seduire, est resté l'ami de la maison : Mais Sensitive se garde bien de se rendre plus libre avec lui, depuis qu'elle est son égale !

Un Seigneur, devenu depuis maréchal-de-France, et qui fit autrefois un pareil mariage avec une petite Couturière de l'Ile-Saintlouis, disait à tout le monde, qu'il ne comptait en sa vie que deux années de bonheur, celles passées avec son aimable Cecile. On ne se moquait pas de lui, parcequ'il était maréchal-de-France ; mais s'il fût resté major !

IV. GENTILHOMME-POPULAIRE.

Un Jeunehomme, d'une très-illuſtre Famille, ayant aſſiſté à la première repreſentation du *Paysan-Magiſtrat*, reſolut de decouvrir un ſecret, qu'il tenait caché depuis longtemps.... Mais avant d'en venir au denoûment, il ſerait à-propos de raconter l'iſtoire.

Il y avait à Paris, rue *Saint-André-des-Arcs*, une Maison, où ſe trouvaient quatre Filles également jolies. L'Aînée ſeule y était revenue; l'Education des trois Autres n'était pas achevée : La Seconde était chés une Marchande-de-modes; la Troisième chés une Lingère, et la Plus-jeune chés une Couturière. Les Parens, bons marchands, aſſés riches, voulaient, contre l'usage, donner une éducation ſolide à leurs Enfans. Ce fut l'Aînée, qui avait apris les corſets, que vit le Jeune—*De-B—s*.

Il faut se representer ici la plûs charmante des Blondes; un air naïf, de beaux ieux; une bouche un-peu boudeuse, mais vermeille comme la rose, un teint fleuri, une tâille parfaite, ét un pied comme l'eurent Catherine-II, la Ducheſſe de-Choiseul, ét Mad. Levéque de la rue Saintdenis vis-à-vis l'église des *Innocens*. Elle était en deuil de ſon Père, ét l'on ſait comme le deuil va aux Blondes! Le Jeune De-B—s fut épris, enchanté, ravi.

Le ſoir-même, il ſ'informa. Il apprit, que dans cette Maison, l'on avait besoin d'un Homme entendu ét au-fait, pour tenir les Livres. Il ſe fit presenter par ſon Intendant, robuſte Picard qui ſe dit ſon père (ét qui l'était), lequel, en ſe nommant, obtint une entière confiance. Le faux *Lagarenne* fut placé le lendemain,

En voyant de près la belle *Victoire*, il fut encore plûs épris. Elle était glorieuse sans hauteur, douce, sensible, active, et d'un si grand soin sur elle-même, que c'était toujours une perle. La Mère était une Femme encore agreable. Depuis sa viduité, l'air-de-maîtresse, la satisfaction de ses goûts, l'envie-de-plaire lui donnaient des charmes. C'était entre ces deux Femmes que se trouva un Jeune-homme charmant.

Mais l'amour qui inspirait Victoire devenait tous les jours plûs vif. Lagarenne le dissimulait. Son plan avait été, dès le premier moment, de faire un mariage inegal, mais secret. Il avait, comme certain Marquis de notre connaissance, pour maxime, qu'on ne peut être heureux avec une Creature seduite.... On ne peut donner sa confiance et son cœur qu'à une Epouse. Il se

reservait peutêtre de faire casser un-jour un mariage illegal : mais ceci n'est pas sûr, ét cette disposition était si cachée au fond de son cœur, qu'il ne se l'avouait pas à lui-même... Il étudiait donc Victoire. En six mois... tout autant!.. il ne decouvrit pas un defaut!... La Mère était aussi une très-aimable femme ! ét elle aurait balancé les attraits de sa Fille, malgré leur fraîcheur, dans un cœur indifferent. Mad. *Dutort*-le sentait : c'est pourquoi elle ne fesait point paraître ses autres Filles, qu'elle donnait pour des Enfans, dans la conversation. Elle ne voulait avoir qu'une Rivale. Ce qui l'encourageait, c'étaient les égards respectueux de Lagarenne, qu'elle croyait intereſſé, qu'elle pouvait avantager, ét qu'elle s'imaginait pouvoir tenter, par un établissement tout-formé. Surprise neanmoins, de ce qu'il ne s'expliquait

pas, malgré qu'on la lui donnât belle, (car la Mère accordait de frequens tête-à-tête, et laissait fort-souvent Lagarenne seul avec sa Fille), elle resolut d'employer les louanges et les agaceries. Le Jeunehomme était ardent: Mad. Dutort était une belle Brune, à tâille provoquante; il adorait sa Fille; il fut très-tendre... Mais il faut s'expliquer. Cela veut-dire, que le Jeunehomme croyant parler à sa Mère, lui fesait des caresses de Fils? Que Mad. Dutort les croyant des caresses d'Amant, pressait dans ses bras et contre son sein, un beau Jeunehomme, et lui baisait le front... Après cette petite scène, la Dame se crut sûre, à-peu-près, de de son plan, et elle se proposa d'éloigner sa Fille.

Au premier mot qu'elle en dit, Victoire devint pâle, puis rougit comme une cerise. Lagarenne, qui l'enten-

dait, pensa, qu'il ne s'était pas expliqué, ce qui donnait à la Mère des inquiétudes. C'était un dimanche : La Maman devait sortir pour preparer la place de sa Fille : Lagarenne, qui voulait avoir un entretien decisif ét non troublé avec Victoire, feignit d'avoir une affaire importante, ala se mettre en embuscade, vit sortir la Mère, & dès qu'elle se fut éloignée, s'élança dans la maison.

Il trouva la belle Victoire seule, un-peu-triste. Mais elle rougit dès-qu'elle l'aperçut : —Vous restez seule, Mademoiselle ? —Oui Monsieur, Lagarenne ; je garde la maison. —Me sera-t-il permis de la garder avec vous ? —Comme il vous plaîra, Monsieur. —Vous lisiez ? —Oui : une Comedie. —De Molière ? —Hô-non ! —Peut-on voir? —ZEFIRE ! une Comedie intitulée *Zefire*, doit-être bien legère ! —

—Non; elle eſt... touchante. —Hà! que je voudrais vous la lire? —Pourquoi? —Une lecture touchante... doit aider... à exprimer... ce qu'on ſent. —Hâ-oui! ... Vous aimez Maman. —Je l'adore. —Vous avez raiſon. —Elle eſt votre mère... Elle ſera... la mienne... —La vôtre! —Belle Victoire! vous m'êtes plûs chère que mon exiſtance... —Moi! —Vous. Apprenez que c'eſt pour vous-ſeule, que j'ai pris une état, audeſſous, ce que je pouvais pretendre... Je vous ai adorée dès la première-vue; mais desirant de faire votre bonheur en feſant le mien, j'ai voulu vous connaître parfaitement... Je ne pouvais dailleurs ſupporter votre abſence; elle me feſait trop ſouffrir... —Hâ! Lagarenne-! L'aimable Victoire ſe laiſſa preſſer dans les bras amoureux de Jeune-homme. Elle était ravie, comblée!...

—Vous m'aimez... uniquement? (lui

dit-elle enfin). —Uniquement, ét au-delà de toute expreſſion. Vous ſerez mon épouse : je vois que nous pourrons être heureux enſemble ; rien ne m'arrête plus... Vous ſaurez un-jour, Mademoiſelle, combien j'ai dû vous aimer !

Or il faut ſavoir, que Mad. Dutors avait eu la même penſée que le faux Lagarenne, c'eſt-à-dire, qu'elle avait feint de ſortir pour rentrer par un jardin-terraſſe, dans la Cour-du-Commerce, ſe gliſſer juſques auprès des deux Amans, ét les écouter. Elle fut un-peu contrariée, par ce qu'elle entendait ; mais point ſurprise : elle trouva très-naturel, que la jeune ét belle Victoire l'emportât ſur elle. Cependant, comme on n'aime jamais ſa Rivale, elle fut-un-peu piquée, ét elle reſolut, à ſon tour de contrarier Victoire.

Pour y parvenir, elle ſortit-à-l'inſtant même, donna ordre à une Fille-de-

boutique de ne pas quitter sa Fille-aînée, ét s'en-ala chercher la Seconde.

Adelaïde Dutort érait une belle brune, telle qu'était sa Mère à quinze ans; Elle avait l'air noble; sa blancheur était éblouissante; elle était en-un-mot plûs belle que Victoire; mais Victoire était plûs jolie: c'est ce que nous sentons nous-autres Hommes; mais ce que la plûpart des Femmes ne sentent pas; elle jugent toujours mal leur sexe.

Tandis que les deux Amans achevaient de s'expliquer; que Victoire, au comble du bonheur écoutait avec ravissement les projets de son Amant, Mad. Dutort retirait Adelaïde, ét la ramenait à la maison, suivie d'une Homme qui portait sa cassette. Elles arrivèrent au moment où Lagarenne sortait, pour aler parler à son pretendu Père.

En-apercevant Mad. Dutort, il courut à elle, ét lui baisa la main. Il leva

enſuite les ieux ſur Adelaïde, ét il fut ébloui de l'éclat de ſa beauté.... Mais un coup d'œil ſur Victoire, plûs douce, plûs touchante, affaiblit l'impreſſion... Il courut chés ſon Intendant, ét lui declara, qu'il voulait épouser Victoire dans huit-jours. Il n'écouta pas les representations. —Tous les Hommes ſont égaux (repondit-il); ét vous ſavez que c'était le ſentiment de ma Mère: Ainſi, je veux braver tous les prejugés: Etes-vous fâché que j'aie les inclinations de votre Fils-! Les Pères comme l'Intendant, quelque reels qu'ils ſoient, n'ont auqu'une autorité ſur leurs Enfans; il falut ceder, par reſpect pour ne pas occasioner pis. Le ſoir-même, Lagarenne père vint demander Victoire en mariage, pour ſon Fils.

Mad. Dutort trouva cela très-conſequent, après ce qu'elle avait entendu; mais elle fut ſurprise de tant de celerité!

Elle le temoigna. —Que voulez-vous ? (repondit Lagarenne-père): les Grands-seigneurs sont comme ça! Que voulez-vous dire, Monsieur Lagarenne, les Grands-seigneurs ? —Il faut vous decouvrir la verité (mais, chut ! motus) !... Mon pretendu Fils est M. le Duc de-** , fils du Marechal de-* * * : Il est devenu éperdûment amoureux de votre Fille-aînée, ét c'est pour cela, qu'il s'est fait passer pour mon Fils, afin d'entrer chés vous. —Bon ! —C'est la verité. —Je ne m'étonne plus ! —Il vous aime beaucoup aussi ! son caractère est excellent! ét je suis sûr qu'il fera le bonheur de votre Fille, le vôtre, ét celui de toute votre Famille !... Mais il tient de son Père : c'est-un Homme... qui en vaut quatre, ét votre Fille est bien delicate ! —Bon ! bon ! Monsieur Lagarenne, les plûs delicates supportent à-merveilles ces choses-là. —Soit! Vous

voila instruite. Il veut être votre gendre dans huit-jours : Il ne veut pas être contrarié ! —Il ne le sera pas. Nous alons agir-...

Tel fut l'arrangement qui fut pris par l'Intendant-père, et Mad. Dutort. La Marchande n'eut plus de jalousie ; elle n'eut plus de colère entre sa Fille ; elle n'eut plus de desseins pour troubler son bonheur : Elle vit les choses comme elle devaient être vues.

Le soir, l'Amant parla clairement de mariage. Mad. Dutort trouva un Amant-duc bien plus aimable encore ! Elle lui fit mille caresses, comme Bellemère: Elle ala même jusqu'à faire metre Victoire sur les genous de son Futur. Adelaïde était presente. Elle eut sa part des caresses du faux Lagarenne... Mais Victoire était ... adorée... Elle se trouva heureuse...

Les jours suivans, Mad. Dutort s'aper-

çut que Lagarenne, jusqu'alors très-reservé, cherchait à ravir des faveurs, et à cueiller la rose... —Ma Fille! (dit-elle à Victoire) j'ai été ta rivale; mais je croyais ton Pretendu notre égal, et j'imaginais que mon établissement tout-formé, lui conviendrait. Je sais le contraire; je sais que c'est pour toi qu'il est venu ici: De rivale que j'étais, je ne suis plus qu'une bonne mère.... Ton Amant est ardent !... Prens-garde !... Si tu veux être heureuse .. si même tu veux être épousée, point de faveurs essencielles, avant le mariage... Qu'il ne cueille la rose, que le soir des noces... Et s'il pouvait ne la cueillir qu'un année après, ce serait une année de bonheur, de-plûs. N'oublie pas ce que je te dis! c'est l'interêt de ton Futur, autant que le tient.. Et tu verras, ma Fille, ce que c'est que d'avoir une Mère éclairée, tendre, comme je le suis... TonGalant est ce

que tu sauras un-jour... Il est important que son amour ne l'affaiblisse pas... Suis mes conseils, et laisse-toi conduire-... Victoire remercia tendrement sa Mère, et lui promit une deference aveugle.

Le jour suivant, le Duc-Lagarenne trouva Victoire seule en-apparence. Brûlant d'amour, il lui fit les plus vives caresses. Il demandait et ravissait des faveurs, avec une ardeur si obligeante!... Mais il était surveillé... D'un reduit obscur, où il conduisit Victoire, la Mère voyait tout... Mad. Dutort écarta sa Fille adroitement.....

Après une longue seance, le Duc-Lagarenne sortit. Il parut pensif, rêveur, morne. Victoire passa. Il la regarda tristement. Il fut seulement surpris de voir la fraicheur de sa parure, tirée à quatre épingles. Mad. Dutort, qui l'observait, se montra... et lui prenant la main, elle lui dit. —Je surveillais ma Fille...

J'aime mieux une infidelité materielle de votre part, qu'une diminution d'eſtime: N'y tentez plus : vous ne l'aurez qu'après le mariage-. Lagarenne baisa la main de ſa Bellemère future, en lui disant : —Vous êtes une Femme unique ! ét le titre de votre Fille eſt un des charmes de Victoire-.

Il arriva encore deux incidens pareils, avant le mariage, qui ſe fit au jour indiqué : L'Intendant fit mettre les vrais noms, par ordre de ſon Fils-maître, ét l'on donna toute la validité poſſible à cette union. Mais la Mère parut ignorer lacondition de ſon Gendre, ét Victoire l'ignorait veritablement

Dans la journée cependant, ſa Mère crut devoir l'inſtruire. Elle lui donna des leçons, pour augmenter le bonheur de ſon Mari ; elle lui recomanda la naïvetté, qui lui était naturelle, ét l'art, qui ne l'était pas... Elle lui decouvrit enſuite

qu'elle était ſecretement ducheſſe : mais elle ajouta, qu'il falait qu'elle l'ignorât, juſqu'à ce qu'il plût à ſon Mari de le lui reveler. Victoire n'en fut pas plûs heureuse d'être ducheſſe ; aucontraire, elle trembla : Elle aimait ; elle aurait preferé un ſort tranquile, avec ſon Egal : Sa frayeur la rendit plûs ſoumise à ſa Mère. Quand elle revit ſon Epoux, elle fut plus raviſſante, plûs timide ; il l'en trouva plûs adorable, et ſa paſſion fut-à ſon comble !...

Le ſoir arrivé, il fut queſtion de coucher la Mariée. Ce fut ſa Mère qui la mit au lit, modeſtement, entre les rideaux tirés.... Il était convenu, que les Nouveaux-époux demeureraient à la maison de la Mère : Le-Duc-Lagarenne l'avait desiré, pour jouir plûs longtemps avec ſa Femme, d'une douce égalité, dans une condition commune : Il ne ſavait pas que ſon Intendant-père l'avait trahi.

Mad. Dutort, qui avait ſes vues, ét qui voulait que l'excès du bonheur fît declarer ſa Fille hautement ducheſſe, prit des moyens bien-ſinguliers, pour y parvenir : On a entrevu comme elle avait retardé la cueillette de la rose juſqu'après le mari-ge : On va conjecturer, comment elle ſaura conſerver à ſa Fille, le charme de la fleur-virginale, après le mariage, après... une triple maternité... Il eſt des choses vraies, qui ne ſont pas vraiſemblables.

Victoire venait d'entrer, à-demi-deshabillée, dans l'alcove de la couche-nuptiale. Le Nouvel-époux brûlait de l'y joindre... Mais... le reſpect allegué pour la pudeur de ſa delicate Epouse, le retenait... Enfin les lumières ſ'éloignent, ét il peut franchir les barrières... Il trouve des appas d'une perfection presumée... Il cherche le bonheur... Il triomphe d'obſtacles charmans... ét les douloureux

soupirs de sa jeune Compagne, paraissent donner un nouveau prix à sa victoire.... Il la fatigua... Morfée versa ensuite ses pavots sur les trofées de l'Amour....

Le lendemain, Victoire parut fraîche comme les lis... Son éclat, effet d'un sommeil paisible, frappa d'admiration tous les ieux, ét surtout ceux de son Mari. Auprès d'elle, en lui parlant, il respirait le parfum de l'innocence ét de la pudicité... Victoire conservait les manières ét les charmes des Filles; elle était moins voluptueuse qu'une Nouvelle-mariée, émoustillée par le plaisir, mais elle était plus attachante.

Adelaïde n'avait point paru. On la dit malade... Le soir du second jour, tout se passa comme la veille... Bref, il falut que Victoire donnât les signes de la grosseſſe. Mais son air brillant contrastait avec son état: Et le Duc-Lagarenne disait: —Jai fait un beau choix!

ce qui ternit l'éclat des autres Femmes, embellit la mienne-.... On accoucha d'une Fille, que sa Mère nourrit... Victoire garda le lit quelques jours, la chambre six semaines, ét reparut au grand-jour, plûs belle que jamais... Mais cette charmante Femme n'était pas de la tricherie ; sa Mère seule conduisait tout.

Adelaïde ne paraissait pas depuis longtemps. On la disait retournée avec ses Sœurs, ét l'on ne voulait pas que Lagarenne les alât voir. Lorsque Victoire parut retablie, son Mari vint pour coucher avec elle. Mad. Dutort conduisit encore les choses. Le Mari fut enchanté de trouver aux appas de sa Femme, devenue mère, la même perfection, que le jour de ses noces. —Elle est unique ! (disait-il à Mad. Dutort): ma Femme est le chefdœuvre de la Nature-!.. Il vécut ainsi pendant quel-

ques mois, aubout desquels on fit feindre à Victoire une nouvelle grosseſſe. On accoucha encore d'une Fille, qui fut nourrie par ſa Mère....

Victoire bientôt retablie, fut desirée plûs vivement que jamais par ſon Mari. Son étonnement redoubla, quand il la retrouva plûs vierge encore... Ce n'était pas tout: pendant le jour, auprès de ſon Epouse, qu'il avait, ou croyait avoir poſſedée la nuit, il éprouvait cette fleur-de-desir, qu'on ne reſſent qu'auprès des Jeunesfilles: C'eſt que Victoire en avait toute la fraîcheur... Une troisième groſſeſſe, terminée par la naiſſance d'une Fille, ſe paſſa comme les deux autres.

Il y avait trois ans-et-demi, que le Duc-Lagarenne était marié. La Revolution arriva. Lorſqu'elle fut conſommée, loin de rougir d'avoir épouſé une Roturière, le Duc ſentit qu'il pouvait

s'en faire honneur, et obtenir par-là une grande faveur populaire. Il resolut de declarer son mariage à sa Famille. Il decouvrit à Mad. Dutort, ce qu'elle savait deja, mais il voulait surprendre agreablement une Femme qu'il adorait; il se tut avec elle.

Observons ici, que Mad. Dutort, femme audessus de toute espèce de prejugés, connaissait parfaitement le cœur humain, soit par instinct, soit par une étude particulière: Elle avait senti, ou deviné, qu'on aime une Jeunefille, parcequ'elle a la fraîcheur de Fille; et qu'on cesse d'aimer une Femme, parcequ'elle perd cette même fraîcheur; parceque les incomodités de la grosseſſe sont repoussantes; et elle avait conservé la première à sa Fille, en la preservant des autres. Mais à quel prix?... Il s'agissait faire une Ducheſſe, et Mad. Dutort ne crut pas que ce fût trop

acheter ce grand titre, que de sacrifier ses trois Cadettes, pour illustrer son Aînée... Ce trait est unique dans l'histoire: mais comme il est reel, à quelque deguisement près, absolument necessaires, nous avons cru devoir le rapporter; non-seulement pour faire connaître le cœur-humain, mais pour faire benir la Revolution, qui diminuera parmi les Hommes, des funestes distinctions, absolument destructives des bonnes-mœurs, par l'orgueil des Uns, et l'avilissement des Autres....

Mad. Dutort a reüssi. Le Duc vient de presenter Victoire, plûs belle que jamais, comme mère de trois Filles, à tous ses Parens assemblés. La beauté de la Jeuneperſone, qu'on a supposée plûs grande encore, a fait regarder comme insurmontable la passion du Jeune-Duc: Ses Filles sont-charmantes... Il vient enfin de posseder sa Femme, et le com-

ble du bonheur l'attendait dans les bras de Victoire... Quand elle a été grosse, sa pâleur touchante a paru l'étonner! Alors l'adroite Mad. Dutort lui a fait entendre, qu'il alait avoir un Fils. Cette Dame, instruite des principe de *Buffon*, connaissant tout l'amour de sa Fille pour le Duc, en a sagement auguré, que lorsque la Femme aime plûs son Mari qu'elle-même, au moment de la copulation, elle a un Fils; ét une Fille, si c'est elle-même qu'elle aime davantage.

(*Au moment d'aler à la presse*). Ç'a été un Fils. Le Duc est au plûs haut degré de bonheur: mais ce frêle édifice est autant l'ouvrage de Mad. Dutort, que celui de l'amour de l'Epoux, ét des charmes de l'Epouse. Comme Victoire est très-delicate, sa Mère, qui en a fait son idole, depuis le glorieux mariage, emploie tous les moyens de la conserver. A-l'aide du secret, exactement gardé, de

de l'innocente ét naïve soumission de Victoire, de l'empire que la persuasion a donnée à Mad. Dutort sur Adelaïde, *Adèle* ét *Adeline* ses trois autres Filles, elle a garanti la Duchesse des inconvenients de l'herculisme ou de l'achillisme de son Gendre, ét elle n'a pas la douleur de lui voir éprouver le sort de l'infortunée Fille de M. *Tintintin*, dont un Mari trop vigoureux moissonna les appas ét la vie, en moins de trois ans, Helas ! cet Homme était bien trompeur ! Il indiquait le vent du nord, ét il soufflait toujours du midi!

Ici finissent les quatre Gentilshommes-populaires, dont M. Aquilin-des-Escopettes vit les Epouses, au Palais-royal.

LE CURÉ-PATRIOTE.

On publie ce Conte, sans craindre d'être accusé d'immoralité. On se connaît en morale tout-comme Un-autre, et peutêtre mieux : Vous laissez des Prêtres celibataires ; vous paraissez fremir, à la vue d'un Curé, qui veut prendre femme ! Et vous ne fremissez pas d'envoyer vos Filles à confesse à un Celibataire... fougueux .. ou corrompu !... O Insensés ! ô Fous ! on va dire ce qu'a fait un Curé... On ne le nommera pas... Cependant on le connaît... Un-autre, très-honnête-homme, ne desirait, ni la jouissance, ni même l'attachement d'une Femme : Mais il était devoré du desir d'avoir un Enfant, sur lequel reposeraient ses affections paternelles : Il prit une Fille, une Infortunée ; il en eut un Fils..... La Fille, mal-conseillée, lui donna des chagrins... Elle empoison-

na ſa vie... L'Enfant eſt mort; il va quitter cette ingrate Creature, ét ſe marier.

Tout le monde ſait à quels excès un certain Abbé, très-vigoureux, a osé ſe porter! La Capitale a retenti du bruit d'une attentat vraiment criminel contre la Femme de ſon Ami. On pourrait citer une foule d'autres traits qui le concernent; ét qui tous, prouvent combien le riche Beneficier contrarie la nature, en demeurant Celibataire.... Et cependant, qui le croirait! cet Abbé ſe montre, en toute occasion, un des plûs ardens prôneurs du celibat ſacerdotal!....

Un autre Abbé, qu'un Diſtrict a tellement épouvanté, qu'il a fui audelà des Monts, avait ſi besoin d'une Epouse, qu'il paraiſſait quelquefois enragé, dans les rues: Il ſe jetait ſur les Femmes ét les Filles, avec une indecence,

qui le fesait dire atteint de la maladie des.... Chiens.... On raconte le trait de la petite Loûche, très-attrayante, qui fut si effrayée d'une des attaques de M. l'Abbé, qu'elle épousa, un Homme qui l'adorait, ét qu'elle n'aimait pas, à-condition, qu'elle ne coucherait jamais seule.... La pauvre Enfant s'était mariée à-propos! elle accoucha la première nuit de son mariage.... ét n'en fut pas moins-aimée de son Mari, qui alait disant partout! —Moi! me plaindre! j'ai obligation à M. l'Abbé **! sans lui, je n'aurais jamais obtenu mon aimable *Rosalie*....

On a vu, rue *des-Carmes*, un Abbé destiné à l'épiscopat, attaquer une grande ét jolie Fille, qui le repoussa. Le lendemain, il lui mit dans le coqueluchon, de son mantelet un billet, par lequel il la menaçait d'un ordre du Lieutenant-de-police pour l'Hôpital, si elle ne l'é-

coutait pas.... Hé ! Monſieur l'Abbé ! mariez-vous ! vos érotiques vapeurs calmées, vous ſerez peutêtre un bon Evêque !

Dans les Hiſtoires des *Gentilshommes-populairs*, ſera-t-on immoral ? Non, non.... L'on a peint les mœurs, on les a revelées : On établit, par-là, l'inſuffiſance de lois non-aimées, publiées par des Maîtres. Nous posons en fait, qu'il ne ſerait pas inconvenable de laiſſer à la diſcretion des Hommes d'épouser plusieurs Femmes : Ceux qui s'y determineraient, euſſent fait pis, étant gênés.

Voila une longue Preface, pour un petit Conte ! Mais on ne ſaurait trop reclamer contre l'immoralité, dans un temps où les Ariſtocrates font crier (4 et 5 mars), les titres les plus ſcandaleux !

Il faut, quand on prend un état, savoir si l'on y est propre. C'est ce que ne fit pas un bon Curé de Picardie : La nature l'avait constitué pour être patriarche, ét il s'était voué au celibat. C'est que son temperament se developa tard ; mais ce fut pour être plûs terrible !

Il était deja Curé : Il avait pour Gouvernante (car un Curé, serviteur des Serviteurs de Dieu ne doit pas avoir une Servante) il avait (disions-nous) une Gouvernante canonique, de quarante ans tout-juste, qu'on appelait, dans le pays, Mlle *Margot*. C'était autrefois une Coquette, une fringante, ét elle avait encore de la figure, des grâces, ét surtout de la propreté... Un-jour, que le bon Curé causait avec elle, le pied de Mlle Margot, par-hasard, se posa sur le sien Or Mlle Margot était toujours bien chau-

ſſée : le bon Curé n'avait pas encore ſenti l'aiguillon de la chair ; il fut tout émerveillé de ce qu'il éprouvait ! il appela Mlle Margot, *Ma chère Sœur*, ét il l'embraſſa... La-Gourvernante ſe troubla un-peu, par reminiſcence ; le bon Curé la rembraſſa, Margot le lui rendit .. ét il n'en falut pas davantage, pour mettre le feu aux étoupes.

La chose faite, M. le Curé ſe trouva tout penaut ! Il jeta ſur Margot un œil d'indifference, ét ſe retira dans ſa chambre ſans rien dire. Il ſoupa, ſe coucha, dormit, ét en ſ'éveillant, il ſongea au plaisir que lui avait donné Mlle Margot. Il la desira. Il ſe leva, fit ſes affaires, dîna, embraſſa Margot, ſoupa. Au moment de ſe mettre au lit, que baſſinait Margot, il penſa, qu'il avait desiré ſa Gourvernante. Il craignit de la desirer encore, ét il lui proposa de ſe mettre au lit avec elle ?... Margot rougit,

Il la preſſa; elle éteignit toutes les lumières par modeſtie, ſe deshabilla, ét ſe coucha.

C'était l'hiver. —Il n'eſt tel que de coucher deux en hiver, pour avoir chaud! (dit le bon Curé): C'eſt une belle invention que le mariage! Autrefois les Prêtres étaient mariés—... Tout en parlant ainſi, le Paſteur ét la Gouvernante ſ'entrelaçaient. Puis ils.... ſ'endormirent.

Le lendemain-matin, le Curé ſe trouva dans la même ſituation que la veille, à-pareille heure. Il fut enchanté d'avoir-là ſa Gouvernante.... Bref, on ſe leva, ét Margot, la propreté même, paſſa dans ſa chambre, où elle prit un demi-bain.

Ce fut Margot, qui devclopa le temperament du Paſteur. Elle lui donna une Fille. On penſe bien qu'elle cacha ſa groſſeſſe, ét qu'elle vint accoucher à Paris.

Pour soigner le Curé, pendant son absence, elle avait mis au presbitère une grande Fille, un-peu sa parente, ét sa filleule, appelée *Mariane.* Elle dit à M. le Curé. —Hà ça! prenez-garde! c'est-une Fille de seize ans: elle a ses Parens ici; n'alez-pas vous aviser!.. Prenez-garde!... vous seriez perdu-!... Le Curé fit les plûs grandes promesses de se contraindre... Margot partit.

Le premier jour, le jeune Curé se disait à lui-même: —Margot a bien raison!... C'est une enfant, que sa Filleule! Cela jaserait-!... Or il y avait dans le Bourg, une Jeunefemme d'une très-jolie figure, appélée la *Chevrier.* Elle était sterile, depuis trois ans de mariage; elle se tenait bien, ét on l'aurait prise pour une fille, par sa fraîcheur. Le Pasteur ala s'imaginer que le Mari de cette Belle était impuissant, ét que c'était une œuvre meritoire, de le remplacer auprès

du sa Brebis mal-soignée. Il fut trouver la Jeunefemme, qui l'accueillit. On envoya le Mari à Soissons, pour affaire; il devait passer à Laon, puis gâgner Amiens : Le voyage devait être de dix jours.

Dès le premier du depart, la jolie Chevrier vint doucement, à nuit close, chés le Curé, qui lui ouvrit une porte-de-derrière. Elle entra dans sa chambre, ét ils se mirent au lit. Le bon Curé trouva Celle-ci plûs agreable encore que Margot : mais le matin, avant l'aurore, la Belle le quittait, ét se retirait lestement chés elle.

Tout ala bien, pendant neuf nuits. Mais à la dixième, comme c'était la dernière, dame ! on s'en donna, ét l'on ne s'éveilla qu'au grand jour. On parla. La petite Marianne, qui était venue à la porte du Pasteur, pour faire sa chambre, entendit causer, ét reconnut la voix de

la Chevrier. Elle cola ſon œil à un petit trou, negligé par le Curé, qui avait tout boûché ; elle vit la Chevrier ſortir du lit.... Elle ſe tut, le cœur ſerré... La Chevrier ſ'en-ala en plein-jour, comme ſi elle était venue le matin chés le Paſteur, Son Mari arriva dans la journée, et elle ne vint pas le ſoir.

Au-moment de ſe mettre au lit, le Paſteur entendit ſangloter Marianne, qui baſſinait, cachée derrière le rideau. —Hé! qu'avez-vous, ma chère Fille- (lui dit le Paſteur). Rien. —Mais qu'avez-vous-? Mot. —Parlez-mo-? Et il ala près d'elle. Marianne était en pleurs. —Vous me regardez comme une Enfant! (dit-elle enfin): Cependant, je ſuis aſſés grande, et ma Mère, il y a quelque temps, m'a dit, que j'étais grand'fille!... Eſt-ce que vous croyez que je ne coucherai pas auſſi bien avec vous, que ma Couſine-mareine Mar-

got, ét notre voisine Chevrier ? Essayez, ét vous verrez-? Tout effrayé que fut le Curé de la decouverte de son intrigue avec la sterile Chevrier, il ne put s'empêcher de sourire de l'excès de naïveté de Marianne. Il la considera : Elle était faite-au-tour, assés jolie, ét surtout elle avait cet air de seize à dixsept ans, qui seul égale tous les attraits. Il lui dit bonnement : —Hé bien, ma Fille, j'y consentirai ! Mais, si vous voulez me prouver que vous n'êtes plus une Enfant, de la discretion ! tant pour votre compte, que pour votre Cousine, ét pour Mad. Chevrier! C'est par-là que je vous estimerai, ét que je saurai que vous êtes bonne pour les grandes affaires-.

Ils se couchèrent. M. le Curé se rappela pour-lors vivement ce que lui avait dit Margot. Il resolut d'être chaste avec Marianne. Ils dormirent. Ils s'éveillèrent, ét se levèrent comme ils s'étaient couchés.

Marianne, dans la journée, était rayonnante : La gloire est ce que notre imagination la fait : Cette jolie Enfant avait mis la sienne à coucher avec M. le Curé ; elle en était toute fière, et son unique peine, était de ne pouvoir le dire ! Mais elle l'avait promis, et l'idée de redevenir une Enfant, par son indiscretion, la retenait suffisamment.

La jolie Chevrier devint enceinte. Mlle Margot mourut en couches, parceque l'Enfant était trop fort. Celle-ci vêcut. Mad. Chevrier eut un Fils et une Fille; ce qui combla de joie son Mari, et le Pasteur.

Un soir, Marianne dit au Curé : —Est-ce que vous croyez que je ne sais pas, que ma Cousine a fait un Enfant ? C'est une Fille. Margot est morte en coûches... Mad. Chevrier n'est pas morte, elle, quoiqu'elle en ait fait deux, mais elle a bien manqué !... O ! comme vous faites de

gros Enfans !... ét jolis!... Eſt-ce que vous ne m'en ferez pas un ou deux?... —Si, ſi. —Je ſerai donc Madame la Curée-? Le Paſteur alors inſtruisit Marianne : Il lui dit, qu'il ne lui ferait pas d'Enfant, parceque les Curés ne ſe mariaient pas; qu'elle était fille, ét qu'une avanture l'obligerait-à ſe cacher, ou la perdrait d honneur. Marianne l'écouta, reflechit un-moment, ét lui repondit :

—Je ne ſaurais vous dire, combien je desire d'avoir une avanture, de me cacher, d'être importante, comme une Perſonne raisonnable ! Faites-moi une avanture ! je vous en prie ! prie !... Je me cacherai. On dira, dans le Bourg : Où eſt-elle ? Qu'eſt-elle devenue-?... On ſoupçonnera. Et c'eſt un ſi grand plaiſir d'etre ſoupçonnée! On parle de vous... Tout le Pays ſ'en entretient... Vous reparaiſſez. Tout le monde vous regarde : On vous montre : On dit, La voila ! la voila!... On court... On ſ'empreſſe...

On vous entoure. Ceux qui sont derrière se haussent sur la pointe-du-pied... Ho ! quel plaisir ! quel plaisir— ! M. le Curé ne put s'empêcher de rire, de ce caractère singulier. Margot n'était plus ; il couchait avec Marianne... Il lui fit une avanture...

Tout ala comme la Jeunefille l'avait prevu. Mais le Curé manqua de perdre sa cure. Il en dut la conservation à la discretion de Marianne, qui ne se dementit pas. Elle resta dans le Bourg ; cacha sa grosseſſe par sa grandeur, parut tous les jours, accoucha d'une Fille assés delicate, ne s'arrêta pas, ét couvrit ainsi le Pasteur.

Cependant les bruits couraient. La Renommée qui voit tout, par le tuyau des cheminées, ét qui le raconte aux Vents, qui le murmurent comme les Joncs du Barbier du Roi Midas, la Renommée publiait que la jolie Marianne était ac-

couchée d'une Fille. Mais on ne voyait pas l'Enfant ; on avait toujours vu Marianne, et la Raison dementait la Verité. Marianne était au comble de la joie, de se voir le sujet des conversations, des gajûres ! d'apprendre qu'un Temeraire, qui avait gajé pour sa grosseſſe, venait d'être obligé de payer. Ce fut pour elle un moment delicieux, que celui où elle apprit ces details.

M. le Curé, lui, était penſif. Lorſque Marianne fut retablie, il ne la preſſait pas de recoucher avec lui. Un-ſoir, qu'elle était dans sa chambre, après ſouper, elle lui dit : —Eſt-ce que vous ne me ferez pas encore une avanture ? —Je crains ! —Hô ! moi, j'en veux une... Je ne ſerai pas contente que je n'aye deux Enfans à-la-fois, comme la Chevrier... J'ai eu trop de contentement, à la premiére avanture, pour n'en pas desirer une ſeconde !... Concevez-vous, conce-

vez-vous le plaisir que j'avais, à cacher ma grosseſſe ! a tromper tout le monde !... à me moquer d'eux, en voyant leur curiosité en-deſſous ?... Comme j'affectais d'être agile, ſurtout dans les derniers temps !.. — C'était donc là tout votre plaisir ? — Non ... mais ... c'eſt celui qui.... durait toujours-... Le bon Curé ne put reſiſter à tant de gaité, de grâces, de charmes ét de naïveté. Il lui fit une ſeconde avanture.

Cependant, il n'avait pas encore ces principes philosophiques, ſi-bien exprimés dans le Diſcours de M. Cournan, ét qui depuis l'ont guidé ; ſi ce n'eſt une ombre, qu'on a entrevue, avec la belle Chevrier. Ce ne ſera que dans quelque-temps, qu'on le verra rechercher toutes les Femmes delaiſſées, toutes les Epouses ſteriles, toutes les Filles determinées au celibat, pour les tirer de l'inutilité, de la ſterilité, ét les mettre, comme il disait,

dans l'état-de-nature, qui veut que toute plante porte fleur ét fruit, que tout Animal se reproduise, &c.

Marianne enceinte de-nouveau, se cacha encore plûs heureusement que la première-fois. Elle eut deux Enfans, mâle ét femelle, comme elle l'avait desiré. Le Curé, qui avait fait à Paris, pendant la grosseſſe, un petit cours secret, l'accoucha lui-même; ét dans la suite, il a été constament le sagehomme de toutes Celles qu'il a rendues mère. Marianne a eu dix Enfans, sans auqu'une malencontre.

Il y avait à Paris une Jeunefemme, très-jolie, qui avait quitté son Mari. Nous avons oublié de dire que la seconde année de son Curiat, le Pasteur avait herité de dixmille livres de rente, par la mort de trois Neveux ét de leur Père, causée par des champignons. Sa cure, avant la reduction, valait sixmille livres,

qu'on lui conserva. On ne pouvait mieux faire : ce digne Imitateur de l'Abbé de *Saintpierre*, a soixantesix Enfans, ét il n'est pas aubout.... Revenons à la jolie Dame de Paris.... Le Mari était un monstre, un fou, qu'auqu'une loi ne pouvait retenir. Depuis trois à quatre ans, cette jolie Terre était inculte. On voulait faire quitter Paris à la Jeune-dame. Un Ami commun en parla au bon Curé. Marianne était alors regardée comme une Servante-maîtresse ; on reprocchait publiquement au Curé ses deferences pour cette Jeunefille. Il se consultèrent, ét le Curé parla de la Jeune-dame de Paris. —Faites-la venir (dit Marianne) ; vous me la donnerez pour maîtresse ; je lui paraîtrai soumise ; je lui obeïrai ; elle me gourmandera, ét tous les bruits cesseront. Je suis capable de souffrir jusqu'à des mepris reels, pour vous prouver mon attachement :

Vous êtes mon mari, ét je dois tout faire pour vous. Ce discours acheva de decider le Curé, si propre à remplir le rôle de Patriarche Turq, qu'une seule Femme ne lui suffisait jamais. On manda la Dame, qui se nommait *Ingenue*

A l'arrivée de la Parisienne, l'âme du Curé fut bouleversée. Une passion comme il n'en avait jamais éprouvée, s'empara de son cœur, ét dirigea les élans vigoureux de son temperament.

.....

(*Nous supprimons une partie de l'Histoire du Curé-Patriote*).

Le Curé-patriote employa divers moyens pour rendre à la population differens Monastères de Femmes. Quant à ceux d'Hommes, il observa, qu'ils y nuisent beaucoup plûs qu'ils n'y servent, parcequ'ils ne font que de steriles Catins. Il disait à cette occasion : —Qu'on me donne deux Pays à peupler, le *Thibet* par-exemple, où il y a cinq Hommes,

contre une Femme : j'aurai beaucoup de peine ; il me faudra employer toute mes lumières, tous les secours de l'économie politique : empêcher qu'auqu'une Femme ne soit perdue, tant par la debaûche, le libertinage, que par d'autres causes : Une Femme sera un bijou precieux, qu'il faudra enchâsser, pour la livrer à l'Homme à-propos : Je serai forcé, pour doubler la Femme, d'avoir recours au lait des Animaux, afin de nourrir les Enfans, ét de faire porter annuellement la Femelle : Ce seront des soins à ne pas finir. Mais aucontraire, qu'on me donne à peupler un Pays, comme *Abbeville* ét ses environs, où il se trouve trois Filles contre un Garson, j'aurai toutes les facilités possibles : Jamais mes Femelles ne manqueront de Mâles ; Un suffirait pour en feconder vingt ou trente ; je dis feconder, ét non satisfaire le temperament.

Mon Pays sera peuplé en moins d'un siècle, sans autre soins que d'y faire abonder les subsistances. Aussi, je voudrais qu'en France, on fit une pepinière de cette partie de la Picardie: Cela serait très-utile, pour recruter Paris! On obligerait les Jeunes-paysanes des Provinces moins *feminipares*, à rester dans leur pays, ét on extrairait tout le *Servitiat* de la Capitale, de l'*Abbe-villepage*-.

On voit que le Curé-patriote ne se bornait pas à la pratique; il y joignait une theorie éclairée: mais la pratique était son fort.

Il est encore vigoureux, en 1789: Il voit l'aneantissement des Couvents, ét il en tressaille d'allegresse. On nous a communiqué un plan, qu'il se proprose de presenter à l'Assemblée-nationale. Nous l'avons trouvé si beau, que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter:

» Lorsqu'on aneantira les Monastères, il n'est pas juste de renvoyer les Français ét les Françaises qui les habitent, surcharger leurs Familles, ou augmenter le nombre des Rentiers. Il faudra tout-d'un coup en former des Familles nouvelles, sous le nom des differentes portions de terres qu'on leur departira: On mariera chaque jeune Moine, avec une jeune Religieuse; on obligera le Moine à s'exercer au labourage, deux mois avant le mariage, ét comme il se pourrait qu'il n'y reüssît pas, on fera de ces nouveaux Paysans, les Fâtres-publiqs, où il y en a; les Maîtres-d'école, où il en manque; les Sonneurs, &c. ét la Paroisse cultivera pour eux, tel jour Un-tel, tel jour tel Autre: mais cela ne durera qu'une generation; les Enfans du Moine seront élevés au travail, comme les autres Paysans.

» Quant aux Moinesses, on sent que

Chaqu'une d'elles ſera propre à tous les details de l'économie-rurale : La ſimplicité des Couvens lui tiendra lieu d'uſage, et elle ſera la ſouche d'une bonne Famille de Paysans ſains.

A-l'égard des Moines, qui ſeront au ſurplûs des Religieuses, comme ce ſeront les plûs-âgés et les plûs-faibles, on pourra les employer comme Eccleſiaſtiques, et fermer pour quelques années les Seminaires, abîmes où ſ'abſorbe une floriſſante Jeuneſſe, qui ſ'y deprave par la maſturbation, l'égoïſme, et tous les autres vices infâmes, que contractent les Hommes ſeparés des Femmes. On établira même pour règle, que les jeunes Moines, mariés aux Religieuses, deviendront Curés, à leur tour, de-preference à de jeunes Seminariſtes, qui pourraient faire autre choſe.

Par ce moyen, l'on ne vendrait pas les biens des Monaſtères, mais on les

mettrait

mettrait dans la Commune; et quoique l'avantage n'en fût pas dabord sensible, il serait immense par la suite, à-raison de la culture et de la population.

» Restent les bois: Il faudrait bien se garder de les detruire! On les administrerait sevèrement pour l'Etat, avec les precautions convenables, pour en empêcher la degradation: Et lorsque les finances de l'Etat ne seraient plus dans la gêne actuelle, on donnerait les bois aux Communautés, à-la-charge de les conserver soigneusement, et d'y avoir un canton de reserve.

» Quant aux Chanoines, il faut les aneantir: C'est un luxe de Ministres.

» A-l'égard des Curés, je sais par mon experience, qu'il faut absolument les marier; à-condition, que chaque Curé aura pour ses Garsons, sur les biens du Clergé, une quantité d'arpens de terres égale à celle d'un Laboureur-

paysan, qui peut vivre de son bien: Ces Enfans retomberont ainsi dans la Condition-cultivatrice. Si un Fils de Curé devint curé, rien; ses études feront sa dot: Si Chirurgien, Medecin, Homme-de-plume, Peintre, &c. rien; son éducation sera sa dot. Aux Filles de Curé, rien; mais on les mariera à un Homme qui aura suffisamment, si elles ne trouvent pas d'elles-mêmes: On fera aussi de ces Filles, en-general bonnes *porteuses*, des Sujets de Colonie, et elles seront alors traitées avec la plus grande consideration. Les Superieures des Communautés, si elles sont encore jeunes, seront données de-preference aux Evêques, et aux Curés.

» Il faut bien se mettre dans l'esprit, que le seul état à encourager, c'est l'agriculture: il faut laisser tous les autres à eux-mêmes; mais celui de Cultivateur doit être encouragé. Voici

les moyens que je propose, en bon patriote, d'après les lumières que m'ont données l'experience.

» Quand un Paysan viendra, pour ſes affaires, à la Ville, tous les Citadins ſeront obligés de lui parler honorablement : Les Plûs-aisés l'inviteront à dîner l'un, à coucher l'autre, ſuivant ſes affaires. Les Gens-de-juſtice, ou les autres Perſones qui auront affaire à lui, l'expedieront ſur-le-champ, en le fesant paſſer avant les Citadins. Mais, d'un autre côté, le Paysan ne pourra venir à la Ville, pour ſes affaires particulières, que les fêtes, le dimanche, ou les fêtes-publiques : Ces jours-là lui ſeront devolus, chés les Magiſtrats ét autres. Il ſera obligé d'être poli, reconnaiſſant envers les Gens des Villes, qui ne pourront jamais aler chés lui, l'induire en depenſe, que le Paysan n'en ait obtenu la permiſſion du Juge ét du Curé

de son Village, qui connaissent ses facultés, et qui ne le permettront, qu'autant que la reception des Citadins n'incommodera pas le Paysan: Ce ne sera jamais dans le temps des travaux, mais uniquement dans le mois qui est entre la moisson et les vendanges, c'est-à-dire au mois de septembre. En tout autre temps, les Citadins ne pourront venir se divertir chés leurs Amis de Village, excepté pourtant la semaine de Noel, si l'envie leur en prenait, ou les fêtes-de-Pâque, pendant trois jours, y compris le samedi.

» Tout Paysan, en qualité de Paysan, sera reputé de condition honnête, et comme tel, susceptible, dans sa Persone, ou dans celle de ses Enfans, suivant leur capacité, de toutes les places, emplois, charges, deputations, ambassades: Il n'aura pour titre, *Tel, Laboureur, fils de Laboureur*; et ce titre sera l'é-

gal de tout-autre, plûs relevé en apparence, ét ſuperieur à l'exercice de tout art ét metier.

» Tout Paysan faineant ou debaûché, ou incapable, par ſa faute, ſera degradé du titre de Paysan, ét obligé de prendre un metier; mais ſes Enfans pourront demeurer laboureurs.

» Quiconque aura outragé un honnête Laboureur, dans ſa perſone, celle de ſa Femme, de ſon Père, de ſa Mère, de ſes Enfans, de ſes Alliés, &c. ſera puni comme ayant inſulté une Perſone ſacrée.

» Si le Paysan-Cultivateur inſulte, on examinera ſoigneusement, ſ'il a tort. Et alors, malheur à lui! car il ſera puni plûs ſevèrement qu'un Artisan, ou qu'un Homme de toute autre condition. La raison en eſt, qu'ayant le privilége de faire-punir ſevèrement ſes inſultes; celui d'être partout confi-

deré, relativement à son utilité, il ne faut pas qu'il puisse en abuser. S'il manque essenciellement à un Concitoyen, quel qu'il soit, il sera puni comme profanateur de sa dignité de Cultivateur, qui sera la première des conditions, après la legislature, la ministeriat, ét la magistrature-citoyenne: C'est-à-dire, que reellement la Cultivature sera le premier des états, parceque ceux qu'on vient de nommer, ne sont pas proprement des états, mais la crême des autres.

» Qu'il soit libre à tout Homme qui aura des Enfans, de demander pour eux un établissement au-loin, dans des pays deserts, qu'il aura decouverts: A-condition neanmoins, qu'il ne fera pas de lacune dans sa Patrie, ét que la Colonie nouvelle y tiendra par les liens politiques: Si neanmoins un Particulier, qui aurait obtenu la permission de

ſ'établir, dans une Ile, par-exemple, ſ'y établiſſait ſans auqu'une charge pour le Gouvernement, qu'il cultivât, proſperât, &c. ce Particulier pourrait former un Etat ſouverain, independant, qui ne tiendrait à la Mère-Patrie que pendant cent ans.

» Si, aucontraire, on formait une Colonie de Mauvais-ſujets, ou de Mandians, ausquels on avancerait tout, cette Colonie reſterait dans la dependance abſolue de la Mère-patrie, par contrat, pendant cent ans.

» Tout Homme qui, en ſe presentant à l'Aſſemblée de ſon Departement, dira: —Je ne veux point de vos lois, elles me deplaisent; je veux vous quitter, ét aler au-loin dans des deserts, y vivre à ma guise-: Tout Homme de cette eſpèce ſera écouté: On ſ'occupera de ſon bien-être, en lui proposant un endroit libre, ſ'il n'en con-

naît pas; ét s'il en connaît, on l'y fera conduire, avec sa Femme, ou telle Femme qui voudra l'accompagner, ou avec une Condamnée, ét la Société qu'il abandonne, sera sa bienfaitrice: Mais elle ne retiendra Persone par force, dans son regime. Bien-mieux; si plusieurs Persones de ce genre se reüniſſaient, on leur donnerait, en attendant leur exportation, une maison où ils seraient libres entr'eux, avec la seule prohibition d'être nuisibles aux Citoyens du dehors, ét on les transporterait tous ensemble, en nombre, l'endroit desert où ils voudraient aler; avec la faculté de se repentir ét de revenir... Le but de cette loi, qui paraît d'abord singulière, serait de rendre plûs chères aux Individus, ét la Patrie, ét les lois, par une augmentation indefinie de liberté: Ce n'est pas en faveur des *Sansjoug*, qu'on leur ferait tout le bien possible, mais en

consideration des bons Citoyen, qui en seraient plûs-heureux.

» Je proposerais encore aux Etats-generaux, de permettre le divorce à-volonté, sans en detailler les causes, pourvu que les deux Epoux s'accordassent à le demander: Et en detaillant les causes, si l'Un des deux s'y opposait. On ne pourrait trop étendre cette loi du divorce, qui, jusqu'à-present, a paru l'épouvantail de la Société: Elle-seule peut rappeler les mœurs, le bonheur et l'union dans les Menages.

» Je sais combien il est essenciel de marier les Curés, les Evêques même mais leur permettra-t-on le divorce ?.. Oui, dans le cas où l'Epouse serait scandaleuse, et alors elle serait punie. Dans tout autre cas, le divorce leur serait interdit : Les Epouses sacerdotales seraient averties, qu'elles doivent être des modèles-de-vertu : La chasteté des

Curés consisterait à s'en tenir à leur Femme; ét ils seraient encore suffisamment mortifiés. *Henri-de-Gueldres*, évêque de Liége, avait fait quatorze Enfans en 22 mois; c'était un Homme comme moi; je suis un Homme comme lui: Si tous les Curés nous ressemblaient, il faudrait nous donner autant de Femmes que nous en pourrions nourrir, ét nous distinguer par-là des Laïqs: Mais on ne fait pas une loi sur une exception. Une Femme belle ét vertueuse aux Pasteurs, sans divorce, à-moins de scandale, d'adultère ou de mechanceté; voila ce que je demande ».

Et nous, voila tout ce que nous avons pu recueillir des dits ét gestes du Curé-Patriote, qui a, ce premier janvier 1790, 72 Enfans.

Puissions-nous, par ces faits, fixer un moment l'attention, ét faire sourire ces Français, qui ont remplacé le grelot de la Folie par des bayonnette

LE DIVORCE NECESSAIRE,

Prouvé par les Faits.

Dans les Hiſtoires qui vont ſuivre, le but ſecondaire, après celui de peindre ét d'amuser, a été de raſſembler des faits qui tendiſſent à prouver, que le Divorce previendrait beaucoup de crimes ét d'avantures dangereuses, ſoit aux mœurs, ſoit à la vie des Citoyens. Nous voudrions perſuader le bien, en rapportant ce qui eſt mal : Ç'a toujours été notre plan, dans tous nos Ouvrages Ceux qui ne l'ont pas vu, un D'H**, un S.-L**, un Fl*, nos Calomniateurs, ſont des Gens aujourdhui generalement decriés.

Loin de nous l'odieuse licence, favorisée, imprimée par des *Bl—on*, des *C—er*, des *M—ac*, dans les premiers jours de mars !

Ier TRAIT:

La Femme qui donne une Inclination à son Mari.

Un Jeunehomme de Province avait épousé une Femme, dont il était assés amoureux, pour n'en pas desirer d'Autres, quand il fut à Paris. *Lichères* ét son Epouse vivaient tranquiles: Ils couchaient ensemble, fesaient ensemble leurs promenades, ét ne s'ennuyaient pas.

Mais le Mari avait des occupations, qui laissaient son Epouse longtemps seule: c'était une triste necessité! Il recevait dans son cabinet differentes Persones, qu'il falait voir seul-à-seul. Mad. Lichères n'avait alors d'autres amusement, que de se mettre dans un reduit, d'où elle voyait ét entendait tout.

Parmi les Gens qui venaient à la maison, il y eut un M. *Beignet*, qui lui

plut singulièrement ! Elle fut dabord tentée de se montrer, quand il venait : mais une sorte de pressentiment la retint. Elle observa, que son Mari fesait beaucoup d'affaires avec cet Homme, ét que leur liaison devenait intime, par le besoin qu'ils avaient l'un & l'autre. Elle ne savait à quoi se determiner. Mais comme l'esprit des Femmes est inventif, elle eut bientôt trouvé ce qui lui convenait.

Elle avait une Sœur de son Mari, qu'elle voyait souvent : Cette Femme, maîtresse-ouvrière, avait, en pension, une Demoiselle *Necard*, jeune persone très-jolie, très-bien mise, quoique pauvre : Mais c'est qu'elle était entretenue par un President. Mad. *Biseau* fit imprudemment cette confidence à sa Belle-sœur ; ajoutant : —Je la meprise : mais comme elle ne cause aucun scandale, qu'elle travaille assidûment, qu'elle

eſt modeſte, ſoumise, ét qu'elle paye bien, je la garde-.

Mad. Lichères reflechit à tout-cela. Elle ſe lia ſecrettement avec Mlle Necard; elle l'invitait tous les dimanches, ét quand la Sœur venait, on fesait cacher l'Elève. Le Mari, qui trouvait Necard charmante ét réservée, l'eſtimait beaucoup! (Il n'était pas inſtruit)! la Sœur ſe gardait bien de lui faire la même confidence qu'à ſa Femme! elle craignait que les confitures entâmées, ne tentaſſent le Friand....

Pendant tout-cela, Mad. Lichères devint tous les jours plûs éprise de M. Beignet: Elle resolut enfin de ſe lier avec lui, ét voici comment.

Elle connaiſſait la ſituation de la jolie Necard: Elle lui en fit l'aveu, mais en lui donnant mille temoignages d'eſtime: —Ce n'eſt pas votre faute! (lui dit-elle); vos Parens, que je ſais avoir

été de bons marchands, ont mal fait leurs affaires : votre Mère vous a donnée àun Homme puiſſant. .. Vous y êtes: ſ'il y a du mal, il ne vient pas de vous-. Et elle la careſſait. Elle lui fit enſuite l'aveu de ſon panchant pour Beignet.

Ici la jolie Necard marqua de l'étonnement, en louant le Mari. —Jeſuis enchantée que tu le trouves à ton goût, (lui dit Mad. Lichères). J'ai un projet.... c'eſt un badinage.... mais qui nous amusera longtemps... J'ai envie de le faire inviter par mon Mari. Comme il ne m'a jamais vue ; que j'aurai ſoin qu'il ne me trouve pas ici, quand il y viendra, je voudrais que tu paſſaſſes! dimanche prochain, pour Mad. Lichères, ét moi, pour Mlle Necard ? Nous nous amuserons bien !... Tu ne t'ennuieras pas : car mon Mari t'aime baucoup !.... Tu vois que ce n'eſt qu'une risée ?

L'aimable Necard consentit à faire le rôle qu'on lui proposait. Elle y prevoyait du plaisir, parcequ'en-effet Lichères ne lui était pas indifferent.

Mad. Lichères, dans la semaine, fit la proposition à son Mari. M. Lichères la goûta: et il se promis beaucoup d'amusement! Il invita M. Beignet à dîner.

Le dimanche arrivé, comme il n'y avait pas de Domestique dans cette maison, la jolie Necard, venue de-bonne-heure, mit un tablier blanc devant-elle, et prit le rôle de Maitresse de la maison. M. Lichères trouvait du plaisir à nommer sa Femme une Fille charmante, bien-mise, et à laquelle le tablier-blanc donnait l'air le plûs provoquant. Mad. Lichères, parée à son avantage, fesait la dame, ou si elle aidait, c'était avec des graces nonchalantes. On la nommait Mlle Adelaïde, ou Mlle Necard.

Beignet seconda parfaitement les vues

de Mad. Lichères. Il s'éprit pour elle, et l'on s'en aperçut dès le premier moment. Ce qui redoubla le plaisir, car la familiarité de Lichères avec la jolie Necard était delicieuse ! Ils se tutoyaient; il se parlaient en confidence, d'une air froid affecté : l'indifference des Epoux, était un regal pour eux, parcequ'elle n'était pas dans leurs dispositions.

Le dîner fut gai : La promenade le suivit. Pour avoir la fausse Necard, Beignet fit entendre qu'il songeait au mariage. —Alons ! (dit Lichères), il faut donc m'en tenir à ma Femme-! Et il prit Adelaïde. La journée s'écoula comme un instant. On se quitta très-à-regret. Lichères fit entendre qu'il falait qu'il reconduisît Mlle Necard. Il mena sa Femme : Adelaïde feignit d'avoir affaire, pour renvoyer le Convive : elle vint joindre les deux Epoux au coin d'une rue, où ils l'attendaient. Mad. Lichères

rentra chés elle, ét ſon Mari remena reellement Necard.

On ſe doutait que le lendemain à midi. Beignet rendrait une visite. On avait prié Adelaïde de profiter d'une ſortie, pour venir. Ce fut-elle que trouva Beignet. Elle le reçut froidement, ét il reſta peu.. - Il ne revint pas de la ſemaine: mais il invita chés lui, pour le dimanche ſuivant. On porta la ruse, juſqu'à envoyer Mad. Lichères dans l'égliſe Saintjacques-Flamel, où Beignet eut l'inexprimable plaiſir d'aler la chercher. Adelaïde était à la maiſon.

Le double projet de Mad. Lichères ne reüſſit que trop! Mlle Necard était une petitemaîtreſſe delicieuse; elle n'était pas Lucrèce, quoique fidelle juſqu'alors à ſon Preſident, elle aima Lichères; elle en fut aimée, ét l'Epouſe, enamourée de ſon côté, encouragait une paſſion qui la mettait à ſon aiſe.

Cette seconde entrevue fut encore plûs agreable que la première. On s'amusa, comme des Amans, avec beaucoup de particulier.

Beignet declara serieusement qu'il voulait épouser, sous quinze jours. On applaudit. Il demanda le nom? L'on donna ceux d'Adelaïde : Les Parens? On les indiqua. Dans la semaine, il fit les demarches. Il falut encore ruser, pour faire trouver Mad. Lichères chés sa Belleſœur, aulieu d'Adelaïde... Il était prevenu qu'on se cachait de la Maîtreſſe..... Il fut diſcret.

On dîna le dimanche ſuivant chés Lichères. Il y avait deux fêtes : On en profita, pour augmenter l'illusion : On gardait la jolie Necard : On feignit de la faire coucher dans le lit de M. Lichères : Elle s'y mit en-effet; mais elle en ſortit auſſitôt,

au grand regret des deux Epoux : Car Mad. Lichères était si ardemment éprise, qu'elle ne pouvait plus souffrir les caresses de son Mari.

Le lendemain, on dîna chés Beignet. On passa la journée ensemble... Le consentement des Parens était donné... Après le souper,... le tendre Amant..... osa proposer à sa Pretendue... de tromper M. et Mad. Lichères, et de... rester avec lui... La fausse Adelaïde eut de bonnes raisons à donner... Elle était obligée de retourner chés sa Maîtresse, &c.

On ralentit les preparatifs pendant six semaines. Beignet était furieux : Il se desolait : Enfin, il declara, que si on differait encor, il retiendrait Adelaïde (Mad. Lichères), et ne la laisserait pas retourner... Mais le President à menager, qu'on lui avoua enfin, modera sa vivacité : Ce

fut un coup-de-fourdre !... un seau-d'eau jeté dans le feu. On crut même qu'il se retirerait... Il était trop épris. La generosité s'en-mêla, quand il fut tout, ét mieux encore (car Mad. Lichères savait embellir ses expositions) : Son cœur s'attendrit. Il jura de regarder sa Femme, comme une Pupile cherie, qu'il arrachait au crime !...

Rien n'arrêtait plus. On alait,.. on alait. L'on se trouvait à la veille. Quel cruel embarras, pour Mad. Lichères ! Il lui passait par la tête de tout reveler, de faire épouser Adelaïde, ét de proposer l'échange materiel à son Mari.

Le jour du mariage vient de poindre : Beignet se lève ivre d'amour ét d'espoir... La veritable Adelaïde-Necard, les bans publiés, le consentement des Parens ét celui du President donnés, les habits faits, était non-pre

parée ; c'était pour Mad. Lichères, differente de taille, qu'était la depenſe... Le Pretendu arrive. M. Lichères riait. Mais ſa Femme ... enſorcelée d'amour... aurait voulu aler à l'égliſe... ſi elle l'avait osé. Elle expose alors ſon embarras à ſon Mari, qui ne ſavait pas auſſi clairement qu'elle où les choses en étaient. Il fremit, et malgré ſon attachement, il penſa qu'il falait faire épouser Adelaïde. Mad. Lichères, ſous le nom de Mlle Necard, feignit uue fièvre violente, qui l'avait prise chés ſon Amie... Beignet vint au chevet de ſon lit :.... les careſſes furent vives... Ce fut alors, qu'enivrée d'amour, Mad. Lichères avoua la verité... Elle ſ'excusa ſur ſon panchant: Elle dit, que ſa fièvre était l'effet du deſeſpoir...

Beignet demeurait immobile. Puis tout-à-coup prenant ſon parti, en ſe voyant ſeul, il voulut poſſeder...

Il posseda... Ivre de plaisir, il quitte Mad. Lichères, prend la main d'Adelaïde, ét la mène à l'autel.

Le mariage se fait. Adelaïde croyait que c'était le sentiment de ses Amis.

L'absence ne fut pas longue. Beignet revient marié. M. Lichères arrivait pour dîner. Beignet, l'air alteré, lui dit, devant les deux Dames: —Tu tiens dans tes mains mon bonheur ét ma vie: J'ai possédé ta Femme tout-à-l'heure: Si elle n'avait pas cedé, je l'aurais poignardée... Mais, je suis juste: J'ai senti, qu'en fesant une injure à mon Ami, je devais lui prêter le flanc. Je vient d'épouser Mademoiselle: Elle est ma femme: Je te la cède. Donne-moi Celle que j'adore-?

Les trois Persones demeurèrent interdites, à ce discours... Enfin, après un long silence, Lichères repondit:

—Que me proposes-tu, mon Ami ? J'aime Adelaïde, j'en conviens, mais un crime pareil à celui que tu medites, empoisonnera notre vie ! —Ma vie en depend. —Et la mienne ! (s'écrit Mad. Lichères.) —Serez-vous heureuse avec moi ? (demanda Lichères à la jeune Adelaïde) : —Hô - oui ! —Me voila decidé... Changeons de demeure, de quartier, de noms : Craignons les lois, puisque nous fesons mal ! —Il ne faut pas changer de noms ! (dit Mad. Lichères) : Il faut nous loger ensemble, pour prevenir le hasard des rencontres de nos Connaissances : Il ne faut confier notre secret qu'à nous-mêmes, et avoir une échappée, en cas de malheur.

C'est ce conseil qu'on a suivi. Les deux Menages n'en font qu'un : Et comme si le violement de loi était un assaisonnement au plaisir, les deux

Epoux

Epouses et les deux Maris sont également constans dans leurs liens insolites.

Mais sont-ils heureux ? Nous ne le croyons pas. Il nous semble, que si le divorce était établi, que ces Gens eussent pu changer, ils auraient eu moins d'attrait pour l'irregularité. Nous pensons que la faculté de pouvoir s'unir, aurait contribué à ralentir une passion, que d'insurmontables obstacles ont irritée.

Voila le premier Trait de ce genre, qui soit à notre connaissance : Nous alons passer au second, qui se rapproche du genre de celui-ci.

Nitimur in vetitum.....

II TRAIT:

L'Amant qui donne une Inclination au Mari.

Deux Jeunesgens, du même état, et compatriotes, *Saci* et *Lavarenne*, vivaient ensémble dans une parfaite union. L'Un (Saci) avait épousé une jolie Persone, qu'il aimait.

Mad. Saci, qui, fille, n'aimait pas son Mari, avait changé depuis, et comme, toutes les Honnêtes-femmes, elle remplit son devoir : Elle était aussi naïve que jolie; sa beauté avait seduit Lavarenne; la naïveté, l'ancien éloignement pour le Mari, donnaient des esperances. La conduite de la belle *Julienne* était pleine de candeur; elle était douce et familière avec Lavarenne, comme avec l'ami sûr d'un Epoux aimé. Cependant le Jeune

homme était devenu éperdûment amoureux de la Jeune-dame, ét il osa même l'avouer. Mad. Saci ne se fâcha pas; ne se plaignit point à son Mari: Elle se contenta de se surveillée elle-même avec tant d'attention que le peril physique n'exiſtât jamais.

Lavarenne n'était pas maltraité: Il prenait patience, quoique sa paſſion augmentât tous les jours. Enfin il feignit de vouloir se marier,

—Madame (dit-il un-jour à l'Epouse), je croyais vous aimer, parceque vous êtes belle femme, tâillée par les grâces, que vous avez une demarche voluptueuse, des ieux superbes!... Point-du-tout! Je viens de m'apercevoir, que j'adore tout-cela, ſimplement parceque vous êtes la femme d'un Ami, cher audelà de toute expreſſion. —J'en ſuis ravie! (lui repondit la Jeune-épouse.) Il ne vous manquait que d'être

raisonable de ce côté-la. —Je veux me marier. —Hà ! vous me donnerez une Amie. —C'eſt ſur Mlle *Aurore-Parisin* que j'ai jeté les ieux. —C'eſt une Demoiselle charmante ! —Je crois que je l'aimerai, pourvu que... —Pourvu que ? —Mon Ami lui faſſe l'amour pour moi.... Dès qu'il l'aimera, qu'il en ſera aimé, je l'adorerai... —Cela eſt ſingulier ! (repondit en riant la naïve ét belle Mad. Saci). —Mais vrai ! (ajouta Lavarenne).

Saci, vieux marié, aimait ſa Femme, aſſés negligemment, comme tous les Maris tendrement aimés: Il était dans l'apathie ſous l'indiſſolubilité : Lavarenne aurait peutêtre été comme lui, malgré ſon ardent caractere, ſans la paſſion contraint qu'il reſſentait : mais tous les jours en preſence d'une grande ét jolie Femme, qui était admirée de tout le monde il éprouvait des accès

terribles!... Il aimait cependant son Ami. C'est pourquoi il arrangea dans sa tête, un projet, qui s'accordât avec l'amitié.

Lavarenne était connu de Mlle Aurore singulièrement! Elle l'avait vu deux-fois, ét l'avait toujours pris pour Saci, ét Saci pour lui. Lavarenne le savait. Il en instruisit son Ami, en lui fesant la même proposition qu'à sa Femme.

Saci accepta tout-d'un-coup. Vivement pressé ensuite par Lavarenne, il vit un grand service à rendre à son Ami, en se fesant aimer. Enfin Lavarenne lui avoua, qu'il aimait Mad. Saci, ét que l'honnêteté l'engajait à prendre ce moyen. Saci mit du zèle ét du personnel, dans sa recherche. Il se presenta chés les Parens d'Aurore, bien rassuré par ses motifs, sous le nom de Lavarenne.

Il fut accueilli de la manière la

plûs obligeante. Il plut. C'était un parti convenable : Tout, jusqu'à l'association de commerce avec Saci et la belle Julienne flatait, et les Parens, et leur Fille. Ce fut ainsi qu'ils s'en expliquèrent. Mad. Saci vit Aurore; les deux Belles se plurent audelà de toute expression, et à son retour, Julienne dit au vrai Lavarenne : —Vous serez le plûs heureux des Hommes, avec cette charmante Personne, Monsieur. —Mais, si je ne pouvais l'aimer ! Si, vous adorant, malgré moi.. je vous restais attaché-?..

—Cela serait malheureux-! —Pourquoi malheureux!... Suis-je donc si haïssable à vos ieux. —Non : mais vous n'êtes pas mon Mari. —Hâ ! si vous le vouliez !... Mais attendons encore...

Saci, sous le nom de Lavarenne, voyait tous les jours Aurore... On

ne ſait peutêtre pas comme était Aurore. Une figure charmante, une tâille parfaite, des ieux moins grands que Julienne, mais plûs rians; une jolie bouche, la plûs belle gorge; une éblouiſſante blancheur; le bras, la main, la jambe, le pied, le goût dans la mise, tout était parfait; mais le charme divin de ſon ſourire ſurpaſſait tout. Elle était brune, comme Julienne, ét leurs cheveux étaient du plûs beau noir... Saci fut ſeduit par tant de charmes. Il trouva plûs d'eſprit à Aurore.. (L'Inſenſé, qui ne connaiſſait pas le prix de la naïve bonté dans une Femme!). Et comme il en avait peu, il fut ſeduit par cet eſprit agreable, indiqué par les ieux les plûs ſpirituels... Dès qu'il adora Mlle Parisin; le faux Lavarenne dit au Veritable: —Tu peux te marier; car m'en voila fou. —T'aime-t-elle? —Je le

crois. —Es-tu un homme, ou un vil esclave des préjugés? —Je ferai tout ce que tu voudras, s'il y a moyen de me donner Aurore, sans risques pour mon honneur et le sien. —Oui, et un moyen sûr; puisqu'il ne dépend que de nous-quatre. —Je m'abandonne à toi : Fais tout ce que tu voudras. —J'aurai ta Femme! tu auras la mienne....

Au premier membre, Saci avait tressailli : mais le second l'avait calmé. Il se jeta dans les bras du vrai Lavarenne, en lui disant : —Tu as plus d'esprit que moi; fais tout ce que tu voudras. —C'est ta Femme, qui m'embarrasse.... Pour Aurore, si elle t'aime ... elle a de l'esprit et j'en viendrai-à-bout. —Il est vrai que ma Femme est si niaise!..... —Laisse-moi donc faire.

D'après cet entretien, le vrai La-

varenne ala voir Aurore : les preparatifs du mariage avançaient. —Mademoiselle (lui dit-il) je vous épouse auſſi, moi, puiſque nous devons demeurer enſemble : .... Vous me convenez fort ! mais il faut ſavoir, ſi je vous conviens-? Aurore ſourit, ét l'on causa. Le vrai Lavarenne ſonda les diſpositions de la Belle : il l'aperçut que la bonhommie de Saci, ou du faux Lavarenne, était une qualité, aux ieux de ſa Pretendue, comme la naïveté de Julienne, en était une aux ſiens. Il demanda permiſſion de rendre une ſeconde visite. Il montra beaucoup d'eſprit ! ét n'en fut pas plûs ſeduisant pour Aurore, qui prefera le faux Lavarenne.

A la ſeconde visite, trois jours avant celui marqué pour le mariage, le vrai Lavarenne ſentit qu'il falait parler. Il fit des confidences ſur les affaires. Auro-

re se familiarisa bonnement. Elle goûta fort tous les projets d'amelioration à faire avec sa dot. Quand l'on se fut bien concerté ; qu'on fut bien d'accotd ; que le vrai Lavarenne eut bien saisi la trempe-d'esprit d'Aurore, il lui dit : —Je vous ai parlé confidemment : tout roûlera sur nous : mon Ami, ét sa Femme sont excellens pour l'execution, pour l'économie ; ét nous serons l'âme de de l'association... Mais.... il est un point... important... decisif, instant, que je ne puis differer de vous déclarer.... —Quel est-il ?.. Est-ce une mauvaise-affaire ?... Mon attachement pour M. Lavarenne est à toute épreuve. —Hâ ! Mademoiselle ! ce mot me rassure ! —De quoi s'agit il ? —Le voici.

Ce n'est pas mon Ami que vous épouserez ; c'est moi. —Vous ! —Il est marié ; je suis amoureux de sa Fem-

me, à-la-fureur ; elle eſt vertueuse, mais naïve : nous ſommes parvenus à lui perſuader, qu'en vertu d'un échange bien ſecret, nous pouvions, ſans crime, elle ſe donner à moi, vous à ſon Mari... Nous en ſommes-là ! Je vous épouserai : Tout eſt fait en mon nom, puiſque je ſuis Lavarenne ; mais vous paſſerez tout-de-ſuite dans les bras de votre Amant... Cela ſera entre nous. Le ſecret de notre bonheur, en augmentera le charme, et la force de notre Aſſociation, qui eſt plus fortunée que je ne vous l'ai dit.

Aurore demeura interdite : Mais comme elle avait beaucoup d'eſprit, qu'elle était philosophe ; qu'elle avait lu *Voltaire*, *Freret*, *Diderot*, *Boullanger*, &c. elle tendit enfin la main à Lavarenne : —Toute à la chère Societé ! (s'écria-t-elle). Mais avant le mariage, je veux parler à-cœur-

ouvert à Mad. Lavarenne ; (car je lui donnerai toujours ce nom, sous prétexte de badinage, comme elle me donnera l'autre), et je veux lui parler clairement-? Le vrai Lavarenne y consentit.

Julienne vint voir Aurore. Celle-ci lui temoigna la plûs vive amitié. La naïve Julienne y repondit. Aurore lui parla de l'échange. Julienne n'en était pas clairement prevenue ; elle crut que c'était un badinage. Aurore la capta, la gâgna par ses caresses, ses raisons, l'image de leur bonheur futur; et ce qu'un Homme n'aurait pu faire, elle le completa.

Le soir même, elle fit parvenir cette nouvelle au vrai Lavarenne : Saci en fut comblé de joie. Il fortifia ce qu'il nommait, les bonnes dispositions de sa Femme.

Le jour arrivé, le mariage se fit.

Le vrai Lavarenne épousa. Le Père, la Mère d'Aurore, tous le Parens se frottaient les ieux, ét regardaient ébahis. A la signature des actes, le vrai Lavarenne leur dit ce qu'il falait dire, ét Aurore avoua qu'elle était instruite... Pouvait-on presumer la vérité ?

La noce fut gaie, charmante. Mais on observa que les deux nouvelles *Sœurs*, (comme elles s'appelaient), ne pouvoient être un instant separées: Elles causaient toujours ensemble, très-bas... Aurore seduisait Julienne, en faveur de Lavarenne.

Le soir arrivé, après la jarretière, tout le monde se retira.... Couvrons du voîle de la decence, un échange criminel, que la liberté du divorce, mais absolu, motivé par la volonté seule, aurait sans-doute prevenu....

Les deux Epoux ont eu des Enfans: Ceux d'un Mari sont à l'Autre... à

moins, que de ſecrets échanges ne leur donnent le vrai nom de leur Père. Dirons-nous, pour la morale, que ces deux unions ſont malheureuses! Ce ſerait mentir! elles furent aucontraire très-heureuses! Il faut être vrai... Mad. Lavarenne, conſtamment adorée de Celui qui n'eſt pas ſon mari de jour, le cherit également: Julienne touchée du long ét vif attachement de ſon Aſſocié, lui prodigue les marques de ſa tendreſſe, ſans le laſſer: Les deux Maris ſont les meilleurs amis de leurs Femmes, ét les heureux amans de Celles qui ne le ſont pas.

III TRAIT:

Le Mari qui épouse sa Maîtresse, sous le nom d'un Frère.

Un Jeunehomme de Province, s'était marié en sot, avec une Personne qu'il croyait aimer. Il vint à Paris, une année après. Il fut trompé par sa Femme, et s'en detacha.

En 1764, passant par la rue *Saint-honoré*, près *Saint-roch*, il aperçut, dans une boutique de soieries, une Jeunepersone, si raviffante par sa beauté, qu'il ne pouvait se lasser de la considerer.

Dulis revint voir la belle *Rose-Bougeois*. Il s'enflâma par la vue: Après une vingtaine de visites en soliloque, il écrivit, sans se montrer. Ce petit commerce non-reciproque, fut de douze Lettres. Enfin, Dulis fut

remarqué : On le prit, ét on le conduisit devant la Famille de la belle Rose, qui avait une Sœur plûs jeune, appelée *Eugenie.*

Rose étajt couverte de rougeur. Les Garſons ét la Mère interrogeaient Dulis: La Populace de la porte le prenait pour un voleur. Le Maître était encore abſent. Dulis venait d'avouer, ſans hesiter, qu'il était l'auteur des Lettres. Il avoit osé ſ'excuser ſur la beauté de Rose, qui ſe retira. Eugenie reſta, comme une Enfant.

Le Père parut. Il desapprouva l'éclat qu'on avait fait. Il interrogea Dulis. Alors, cette Infortuné ſongeant qu'il était marié, fut effrayé du peril, ét de l'immoralité de ſon action. Il ſe donna le nom de ſon Frère *Charles*, ét repondit en conſequence. L'honnête Bourgeois lui montra de la raison, de la fermeté, de

M. Bourgeois parla de cette circonſ- l'indulgence ; il ſentit le merite de ce Jeunehomme. Il le renvoya, lorſque la Foule fut diſſipée, mais avec la permiſſion de ſe presenter, un-jour, ſ'il ſ'en trouvait digne.

Dulis venait de voir Rose de plûs-près, ét il l'avait trouvée plûs belle. Une fermentation terrible troubla ſa tête. Son Frère Charles était Clerc-de Notaire. Une infidelité de la Nièce, qu'il devait épouser, fit qu'il ſ'engaja.

Dulis avait une Femme galante : Il l'effraya : Elle ſ'enfuit avec ſon Amant. Dulis alors, debarraſſé de ſa Femme, ét de ſon Frère, donna ſon hiſtoire à Celui-ci, avec ſon nom, ét prit l'hiſtoire de Charles, avec tout le reſte.

Il reparut alors devant M. Bourgeois : Il raconta ſon avanture. Le Negociant ſ'informa. On lui dit mille biens de Charles ; on marqua mille regrets. On dit, qu'il ſ'était engajé

tance à Dulis. — Je l'ai feint, Monsieur (repondit le Jeunehomme), pour menager la reputation de la Demoiselle.

Ce motif lui fit honneur. On n'ala pas plûs loin. Dulis avait un grand merite, ét un violent amour, qu'il montra également : Il plut au Père, à la Demoiselle, à la Mère, à la Jeune-sœur ; il ne fut jalousé que des Garsons, qui l'avaient arrêté. On offrit de lui donner la main de la belle Rose. Dulis n'était pas à l'épreuve d'une offre pareille : Il accepta, penetré de reconnaissance.... Il écrivit à ses Parens, sous le nom de son Frère, ét en imitant son écriture. On envoya tous les papiers necessaires. Son Père était alors malade : Dulis le savait, ét que le Vieillard n'assisterait pas au mariage de son Fils.

Le mariage se fit... Ce ne fut que le lendemain, que l'idée vint à Dulis, que

Charles pouvait écrire. Il falait que la passion l'eût bien aveuglé !... Il se hâta d'écrire à son Frère. On lui repondit, que Charles était mort ... A cette nouvelle, Dulis respira : Il se hâta d'écrire à ses Parens, comme en confidence, que si Charles avait fait exprés courrir le bruit de samort, à-cause de la Nièce du Notaire. Une Lettre de la veritable écriture de Charles, conservée par Dulis, confirma cette assertion, et le bonheur du pretendu Charles.

Une anné s'écoula: le Père Dulis se porta mieux. Il voulut voir son heureux Fils : desesperé du sort de l'Ainé, les avantages dont jouissait le Cadet le touchaient plûs vivement. Il partit, sans écrire. Heureusement qu'une Sœur, qui avait toujours cheri Charles, jugea convenable de le prevenir par un mot. Ce fut ce qui sauva du malheur le coupable Dulis, et deux Familles. Il ne montra pas la Lettre de sa

Sœur, ét aulieu d'attendre son Père, il partit, sous un pretexte plausible, ét pour des affaire intereſſantes. Il alait en Hollande.

Le Père arriva. Il fut reçu comme le Père d'un Mari adoré. On le rendit le plus heureux des Beaupères. Tel fut l'effet d'un petit billet de dix lignes, venu ſecrettement de 50 lieues. Le Bonhomme anchanté de la beauté de ſa Bru, de ſa fortune, du merite ét de la conſideration dont jouiſſait le Père, paſſa quinze jours dans l'ivreſſe, ét repartit, après avoir reçu deux Lettres, de la main du veritable Charles...

Il faut expliquer ceci...

Dulis, en alant en Hollande, trouva ſon Frère Charles convaleſcent, après une maladie de dixhuit mois, avec perte de la memoire, pendant deux ans. Son étonnement avait égalé ſa frayeur. Mais heureusement que ſon Frère était reta-

bli, ét que les bons ſoins de Dulis completèrent ſa guerison. Leur amitié ſe fortifia. Dulis avoua tout à ſon Cadet: Celui-ci écrivit les deux Lettres ſous ſa dictée. Ils convinrent enſuite, que Charles viendrait à Paris ; qu'il prendrait le nom d'un Camarade, tué dans un combat nocturne, mais ſans reclamer ſa fortune, dont il laiſſerait ſeulement le droit obſcur à ſes Enfans. On conſtata, comme on voulut, que Charles-Dulis étoit *Alexandre-Diranci*. Le mari de Rose ſe proposa de faire épouser Eugenie à ſon Frère, ét d'operer un moyen de-plûs de tromper leurs Parens.

En arrivant à Paris, Dulis presenta Charles ſous le nom de Diranci, ét le logea dans la maison de ſon Ami plûs intime. Eugenie était charmante, ét mariable : ſans inſpirer une forte paſſion, elle plut à Diranci, dont l'âme n'était pas bien remise de ſon premier amour.

Mais il croyait la Nièce du Notaire mariée, avec Celui qui l'avait rendue materiellement infidelle. Il tâchait de l'oublier.

Aubout d'un mois de ſejour à Paris, ét lorſque le veritable Charles, fut remis de ſes fatigues, il paru beau-garſon : Il avait du merite ; Eugenie l'aima ; M. Bourgeois le goûta, ét il fut charmé de donner ſa ſeconde Fille à l'Ami de ſon Gendre. Le mariage fut arrêté.

Quelques-jours après, Charles étant alé ſeul aux *Italiens*, avec un billet d'Auteur, trouva dans l'amphiteatre la Nièce du Notaire. Elle était avec ſon Oncle ét ſa Tante. Comme Charles n'avait dit le motif de ſon engajement qu'à la Jeuneperſone, l'Oncle ét la Tante ignoraient les motifs de ſa conduite. *Isabelle-Dauteuil* rougit, en voyant ſon Amant. Charles était derrière elle, ét n'avait pas encore été remarqué du No-

taire. —Tâchons de nous parler (lui dit la Nièce), avant de nous separer : J'ai des choses importantes à vous dire-... Charles repondit par un signe-de-tête. Mais il était prodigieusement ému.

Isabelle profita de tous les momens qu'elle put derober à l'attention de ses Parens, pour écrire au crayon sur des cartes : Elle les passait-à Charles, qui les serrait. Il les ala pourtant lire, pendant le ballet-.

» Je suis innocente : Ce n'est pas moi » que vous avez vue, avec M. H** l'a- » vocat ; c'est une Amie, que je vous » nommerai, qui vous le confirmera, » et qui fut mariée avec H**, six mois » après, quand la grossesse parut. Je n'ai » pu rien-dire aux Autres : C'est à vous » seul que je puis decouvrir la verité... » Je vous aime toujours autant... Vous » pouvez regâgner l'amitié de mon On- » cle, et avoir l'étude. Dites-moi un

» mot, en sortant, ou presentez-vous » chés mon Oncle et ma Tante, si vous » avez des raisons à leur do-ner ».

La lecture de ces cartes fit une prodigieuse impression sur Charles ! Il ne voulut cependant rien faire, sans en prévenir son Frère, à-cause du danger. Il pressa la main d'Isabelle, qui lui prêta son crayon, et comme elle ne connaissait pas son Frère, il lui donna un rendezvous dans la maison Bourgeois. C'était un imprudence. Isabelle accepta.

Au retour, Charles, ou le faux Diranci, conta son avanture à son Frère. Dulis fut desolé que Charles eût été reconnu, surtout, que l'ancienne Maîtresse se fût justifiée, et qu'elle fût où trouver son Amant. Il aurait voulu pouvoir éloigner cette Jeunepersonne. Mais Charles l'avait revue, et l'amour parlait. Dulis ne savait à quoi se decider.

Charles sentit son embarras, et il prevînt

vint la visite d'Isabelle. Les explications furent claires : l'Oncle offrit son étude pour dot. Il la tenait du Père d'Isabelle, ét n'avait pas d'Enfans. Dulis fut obligé de faire une demi-confidence à la Famille de son Epouse. Eugenie fut consolée, par la beauté des motifs de M. Diranci...

—Que vas-tu faire ? (dit alors Dulis à Charles). Comment épouser ta Maîtresse, sans me perdre, ét deshonorer notre Famille-?... Charles foudroyé, ne fut que repondre : mais comme il avait l'âme belle ét genereuse, il vint chés M. Bourgeois, ét proposa d'épouser Eugenie, en huit jouts.

Le mariage se fit, sous le nom Diranci Charles ne revit plus la Nièce qu'il adorait. Isabelle s'informa. Elle apprit qu'un M. Diranci avait épousé Eugenie.

Pendant ce temps-là, Charles était alé chés ses Parens, avec sa Femme.

Son Père avait perdu la vue : Il ne put voir la difference, ét les anachroniſmes furent couverts par la complaisance d'Eugenie, qui ne pouvait ſoupçonner la verité.

Eugenie avait toujours aimé Dulis : elle n'avait preferé Diranci à tous les Partis, que par attachement pour ſon Beaufrère. Mais Celui-ci adorait la belle Rose, dont il avait deux Enfans, garſon ét fille. Pendant le voyage de ſa Sœur, Rose tomba malade, ét mourut. Dulis fut au-deseſpoir !... Rien ne l'attachait plus à la maison où il était. L'interêt même de ſes Enfans, demandait qu'il rendît ſa reconnaiſſance impoſſible à ſa première Femme. Il diſparut, ét fit enterrer ſous ſon nom un Malade de l'Hôtel-dieu, frappé-à-mort, ét qui ne put dire ſon nom.

Ce coup fait, il ſ'éloigna, ſans attendre le retour de ſon Frère. Char-

les, qui s'était fait appeler M. Diranci, dans son pays-même, comme d'un nom de terre, en avait imposé facilement à la Jeune-Eugenie : Elle ne voyait pas ce qui était visible. De-retour à Paris, il garda le silence, Il ignorait cependant le sort de son Frère, qu'il croyait mort. Mais Dulis le guettait.

Un-soir, après avoir suivi Charles, Dulis l'aborda, dans un endroit solitaire, et lui revela ses nouveaux secrets. Mad. Dulis première venait de faire courir le bruit de sa mort, pour épouser un Anglois, nommée *Johnson-Cahuac*. Dulis crut à ce trepas, qui l'arrangeait. Il avait vu Isabelle : C'était, après Rose, la plûs jolie des Femmes ; c'était un parti avantageux : Il ne l'aimait pas de passion ; il aurait preferé Eugenie, mais il était inpossible d'épouser Celle-ci, sa belle-sœur, et mariée. Il savait qu'il en était aimé. Un crime

en facilite un autre, en familiarisant avec les idées du desordre : Dulis rêvait à mille choses étranges, lorsque M. ét Mad. Bourgeois payèrent en huit jours le tribut à la nature.

Ce decès favorisait les desseins malconçus de Dulis. Il s'ouvrit à son Frère, qui aimait encore Isabelle : Il fut decidé, que Dulis se presenterait pour la demander ; qu'il ferait valoir sa fraternité avec Charles, &c.

Tout-cela s'executa. Dulis encore aimable, plein de capacité, plut au Notaire, qui precipita le mariage.

Le soir des noces, Dulis seul avec Isabelle, lui dit. —Ma chère Femme : êtes-vous capable de recevoir ét de garder les plûs étranges confidences-? Isabelle l'assura, qu'elle ne fesait plus qu'un cœur avec lui. —Vous n'aimez donc plus Charles-? Isabelle soupira. —Je ne vous ai pas touchée... Charles est là ; il

vous adore ; il nous voit. Je suis son frère, son ami... Voulez-vous être à lui, sous le voile du mistère ?... Il s'est marié malgré lui, par nécessité, pour me sauver la vie et l'honneur : Je vous ai recherchée, épousée, pour lui rendre bienfait pour bienfait, en vous remettant dans ses bras... Consentez-y ? Jamais je n'userai de mes droits, que je lui cède... Bien-plus il ; est mari d'une Femme que j'aime, et dont je suis aimé... Cedez à l'attrait de l'amour.... Votre Amant n'est point inconstant ; il ne fut pas même infidèle : Il n'a pas encore fait sa femme de son Epouse. (ceci était vrai, par des circonstances personnelles à Eugenie, point assés formée, quoiqu'elle dût l'être).

Isabelle fut étourdie par ce discours ! —Est-ce un piége. (s'écria-t-elle) ! —Non ! non-! (lui repondit Charles, en se precipitant dans l'appartement). On

s'expliqua. On fit à Isabelle, en presence d'Eugenie, toutes les confidences, sans exception, dès qu'elle eut consenti à être la femme effective de Charles. Eugenie s'était laissé gâgner plûs facilement encore, à-cause de sa passion insurmontable pour Dulis. Les quatre Epous alèrent chacun chercher le bonheur.

Le lendemain, on acheva les explications. Et ce fut alors, qu'Isabelle, sur ce qu'on lui dit, apprit à Dulis que sa Femme, sous le nom d'Henriette Kircher, avait épousé Johnson-Cahuac: Elle la reconnut, aux demeures et aux aventures. On s'assura de la verité: les precautions les plûs exactes furent prises ensuite, pour ne pas être decouverts.

Les quatre Epoux sont heureux, autant qu'on peut l'être, dans les craintes que le desordre nourrit dans l'ame. Dulis cherit Eugenie; il re-

trouve en elle l'Amie ét la Sœur de Rose, Rose elle-même. Charles poſſède l'unique Objet de ſon amour. La ſingularité de la poſition ſouffle ces deux paſſions, ét ne permet pas qu'elles éprouvent le moindre affaibliſſement.

Ces jours-ci, un troiſième Menage ſ'eſt joint aux deux autres : c'eſt celui de Mylady Johnſon. Isabelle, après avoir ſondé cette Femme, a operé la réünion. Sir Johnſon n'eſt cependant pas du ſecret. La ſecurité règne dans cette Société, que le divorce permis aurait pu rendre innocente ét heureuse.

¶ Cette Hiſtoriette eſt à-peine vraiſemblable..... O Paris! inextricable Caos!....

IV TRAIT:

Le Mari qui épouse deux autres Femmes.

Un Homme, marié en Province, étdont la Femme avait merité de perdre l'estime, vivait à Paris, dans la langueur de la mort-de-l'âme, alant aux Spectacles, composant quelques Romans, ét voyant quelquefois des Filles-publiques. Mais cette trompeuse volupté l'attristait encore davantage : Il aimait les Femmes, ét il lui semblait qu'une Prostituée était un Etre plûs éloigné des Femmes, que les Hommes.

Il était dans ces dispositions, quand un-soir se promenant à la Nouvelle-hâlle, il aperçut une Jeunepersone charmante, qui fuyait deux Etourdis. *Noyèrs* vola au secours de la Belle, qui se jeta presque dans ses bras,

comme une Perdrix que poursuit l'Autour, se jète dans le sein du Chasseur. Il conduisit *Louise* chés elle.

La Jeunepersone occupait-seule un petit appartement au coin de la rue Babille ét de celle des Deux-écus. Elle avait une Cuisinière, ét une Voisine mariée, dont l'Epoux, était un gros pedant! La Cuisinière fut très-émue de l'accident de sa Jeunemaîtresse ; Voisine la plaignit, ét remercia Noyèrs; le gros Voisin declama sur la perversité du siècle, ét termina par conseiller à Louise de ne jamais sortir. La Dame, elle, proposa de la marier. Louise, qui connaissait le Pretendu, repondit vivement, qu'elle ne voulait pas se marier. Noyèrs resta peu, depeur d'être indiscret. Il entendit, en sortant, qu'on fesait beaucoup de questions sur son compte. Louise dit, que c'était un Inconnu. —Il ne vaut pas mieux que les Autres! s'écria le gros Voisin); ét je suis sûr qu'il vous desire-

—Quel mal, quand il me desirerait un-peu! (repondit naïvement Louise): Nous employons une partie de la matinée à nous rendre desirables; nous depensons pour cela: n'eſt-il pas ridicule de ſe fâcher enſuite, quand ces pauvres Hommes nous temoignent qûe nous avons reüſſi? —Hâ! Ma'm'selle Louise! (ſ'écria le gros Voisin) ce que vous dites-là-. Et comme il ne finiſſait pas, ſa Femme ajouta. —N'eſt pas bien! C'eſt coquet! très-coquet! plûſque-coquet-! Pour Noyèrs, il trouva que Louise avait de l'eſprit ét un bon cœur. Il resolut de la revoir.

Quelqu'un montait: Il fut obligé de quitter ſon poſte. C'était le ſoir; il ne fut pas vu.

—Ha! c'eſt *Terèse-!* (ſ'écria Louise). Et elle lui raconta ſon aventure. Noyèrs, qui était remonté ſur les pas de Terèse, écoutait encore. —On ſe marie quelquefois par ces

rencontres-là! (dit-elle): Si cet Homme t'a bien remarquée, il reviendra: car on ne t'oublie pas facilement. —Il faut savoir si c'est un parti convenable (dit le gros Voisin). —Sans doute! (ajouta la Voisine). —Il ne reviendra pas! (dit Louise); on ne l'a pas seulement remercié! —C'est mal! (dit Terèse). —C'est bien! (s'écria la Voisine): Un Inconnu! —Mais qui l'a servie, garantie! (reprit Terèse): Pour moi, je l'aurais embrassé dix-fois, pour avoir garanti mon Amie-... Et elle baisa Louise.

Louise et Terèse sortirent alors de chés le gros Voisin, et Noyèrs fut obligé de se retirer, à-cause de la lumière qui les precedait. D'autres Persones qui rentraient éclairées, le forcèrent à sortir de la maison, dont on ferma la porte-d'entrée.

Ce que Noyèrs venait de voir et d'entendre, lui donnait fort à penser!

Deux Perſones charmantes, qui paraiſſaient honnêtes ét libres! Quelle avanture! Il en preſſentait tout le prix... Auſſi, dès le lendemain-matin, il vint chés Louise, ſous-prétexte de ſ'informer de ſa ſanté, après ſa frayeur. Il la trouva ſeule: Terèse, qui avait partagé ſon lit, était ſortie avec la Cuisinière. Louis le fit paſſer dans la pièce du fond, ét lui dit: —Je ſuis charmée de vous revoir, ét je veux que ma Bonne-amie vous retrouve ici. Ce n'eſt pas cette Dame d'hier: C'eſt une honnête-perſone; mais nos âges ne permettent pas une amitié reciproque: Je la reſpecte beaucoup; mais j'aime Terèse, ét j'en ſuis aimée.... Je ſuis orfeline; elle auſſi. J'ai mon Frère pour tuteur. Il eſt abſent, ét demeure à l'étage audeſſous; c'eſt un Chirurgien connu. Terèse a ſon Oncle, abſent auſſi, avec mon Frère, pour une affaire

commune : Ils nous ont rendues amies, et nous sommes sous la garde l'une de l'autre. Voila notre situation.

Noyers comprit que Louise lui demandait la sienne. Il était sous le charme : L'Objet provoquant qu'il avait sous les ieux, étalait les fleurs de la jeuneſſe, la perfection de la beauté, le goût dans la parure, et cette propreté vierge, le charme le plûs puiſſant des Jeunesfilles. Il mentit. Il ſe donna pour un de ſes Amis, du même nom, qui était en ce moment aux portes du tombeau. Louise, en apprenant qu'il était libre, rayonna de joie : Il ſemblait qu'elle était ſure de ſa Conquête, même avant la declaration.

Terèse arriva. Elle venait de faire un tour chés elle, et les emplettes de la cuisine : Elle était ſuivie de deux Femmes, la Cuisinière de Louise et la ſienne. —Le voila (dit

Louise vivement)... Voila Monsieur. —Hâ! c'est vous, qui avez debarrassé mon Amie! (s'ecria la jolie Terèse, en regardant Noyèrs avec une avide curiosité); je suis charmée que ce soit vous! —Comment donc cela! (demanda Louise). —C'est que... Monsieur a l'air... d'une honnêteté... J'ai promis hier-soir de vous embrasser-... Noyèrs se leva, ét ala audevant du baiser de Terèse, qui lui presenta dix-fois la joue. Elle voulut ensuite que Louise donnât, ou reçut un baiser.... Louise le donna ét le reçut; ét ce fut le dernier trait de l'amour.

On dejeûna. Le café à-la-crême fut fait par Terèse, ét servi par Louise. Noyèrs, pendant ce delicieux dejeûner, dit ce qu'était son Ami mourant, à la place duquel il se mettait. Cet éclaircissement parut enchanter les deux Amies; car Terèse aimait Louise,

comme un Amant aime sa Maîtresse, une Mère sa Fille, une Fille sa Mère, une Sœur la Sœur la plûs cherie : Elle avait pour elle tous les sentimens qui font aimer.

Après ces details, Noyèrs dit un mot d'admiration aux deux Amies, et demanda la permission de revenir. —Restez ! (dit Terèse), ou revenez dîner ; à votre choix? —Je vais vous laisser libres, terminer quelques affaires ; puis, je reviendrai sûrement ! (dit Noyèrs) : Car je sens... que je ne pourrai plus vous quitter. Je n'ai jamais vu de Persones comme vous ! vous venez de m'enchaîner avec des fleurs, plus solides que des chaînes d'or ou de fer-. Terèse embrassa Louise, et dit à Noyèrs : —A lez;... et revenez-.

Noyèrs était pressé de quitter les deux Belles, pour courir auprès de son Ami malade.

Il le trouva expirant. Noyèrs ne vit que l'occasion d'être heureux. Il donna ſes noms-de-batême, pour ceux de ſon Parent, ét ce fut lui qui paſſa pour le Mort. Il fit mettre les ſcellés ſur ſes propres effets, qu'il ſubſtitua, ét que ſes pretendus Heritiers emportèrent, tandis qu'il avait, lui, ceux du Defunt. Il fit plûs: Il reçut ſes revenus, ſur des quittances, qu'il fit calquer par un Polytype. Tout eſt poſſible aujourdhui. Perſone n'avait le moindre ſoupçon. La Femme de Noyèrs vivant ſe remaria avec ſon Adultère; le Mort était garſon: On envoya ſes Papiers à Celui qui le remplaçait, &c.... Revenons à Louise ét Terèse.

Noyèrs ne put retourner dîner, à-cause de la mort de ſon Ami, ét des operations qu'elle neceſſitait. Mais il parut le ſoir. Il aperçut les deux Amies, avant d'entrer, la porte de Louise étant

ouverte, et celle du gros Voisin fermée. Terèse était plûs triste que Louise. —Il ne reviendra plus !.. (disait-elle). —Je l'aimais deja! (repondait Louise): C'est le seul Homme qui m'ait plu.

Terese. Il sait peutêtre que nous sommes entretenues?.. Tes Voisins sont jalous de toi ... comme des Amans, ils auront parlé...

Louise. Mais... s'il savait... que jamais... nous n'avons rien accordé... qu'on n'a même exigé de nous aucune complaisance avilissante ?... Ton Oncle pretendu... est le meilleur des Hommes! Il a tous les sentimens que ce nom indique.

Terèse. Et ton Frère ! Quelle delicatesse! Il voit en toi une Orfeline à conserver... Ce qui montre la droiture de leurs sentimens, c'est que, sans avoir jamais rien exigé de nous, ils temoignent la plûs grande envie de nous marier.

Louise. Oui : mon Frère (qui me-

rite ce nom), m'a inſpiré le goût du mariage, de tout ſon pouvoir... Hâ ! que ce M. Noyèrs m'aurait convenu !

Terèse. Et à moi.... Je ſerais heureuse de ton bonheur, ma chère Louise !... Il aurait été mon ami, comme tu es mon amie-...

A ces mots, Noyèrs, ſuffisament inſtruit, ſe presenta. Un cri-de-joie fut ſa reception. Il expliqua les causes de ſon retard, ét les fit trouver excellentes. On mit le couvert. Les deux Amies n'avaient preſque pas dîné : On eut le meilleur appetit. Noyèrs, qui venait de prendre ſon parti, montra toute la gaîté d'un Amant heureux ; il fut charmant ! Les deux Amies en devinrent également admiratrices, également épriſes, l'Une d'amour, l'Autre d'amitié.

On causa Terèse dit : —Moi-j'aime la lecture. —Moi la converſation (interrompit Louise) ; Monſieur eſt un livre vivant.

Terèse. Jaime auſſi la converſation : mais on n'a pas toujours ſon Amie (*elle l'embraſſa*), ou un aimable Homme pour amuser. Jai lu hier un Livre, qui m'a fait beaucoup de plaisir ! —Qu'était-ce ? (demanda Noyèrs).

Terèse. Le *Nouvel-Epimenide, ou la Sage-Journée*, avec quatre autres Pièces, le *Père-valet*, l'*Epouse-Comedienne*, ét l'*An-2000*... Noyèrs ſe mordit les lèvres, ét ne dit mot : les quatre pièces étaient de lui. Un M. Flins, qui a composé le *Reveil-d'Epimenide*, lui avait volé ſon ſujet ; car il avait composé deux *Epimenides*, le *premier* qui paraiſſait depuis 18 mois, ét le *Nouvel-Epimenide, ou la Sage-Journée*, depuis quelques jours. Terèse analisa les pièces, tandiſ-que Louise abandonnait une main à Noyèrs : le dîner manqué l'avait rendue beaucoup plûs tendre.

Les deux Amies avaient, tant de leur

patrimoine, que des presens de leurs Futurs, environ 2400 livres de revenu. Le fonds était en terres, aux environs de Paris : Desorte qu'en habitant une des maisons, ét fesant valoir, on pouvait doubler ce revenu. On en parla.

A onze-heures, Terèse voulut s'en retourner, ét Noyèrs la reconduisit. Il était enchanté. Jamais, il n'y eut d'être plûs charmant, que Terèse ; jolie grande, suelte, de beaux cheveux cendrés ; un air delicieux ; un rire seduisant. Et neanmoins cette Joliefille n'inspirait pas de desirs ; on n'éprouvait auprès d'elle, que le doux sentiment de l'amitié. C'est qu'il aurait falu lavoir seule, pour l'aimer d'amour. Louise plûs petite, mignone ét mignarde, jolie comme un joli pastel, ayant plûs de gorge, un tour plûs voluptueux, s'emparait de toute la faculté amoureuse, quand on voyait ensemble les deux

Amies. Voila quelle eſt la clef de tout ce qu'on va lire.

L'attachement que Terèse inſpira par la bonté de ſon cœur, ét la beauté de ſes ſentimens pour ſon Amie, dans le tête-à-tête de la *Nouvelle-halle, aux Petits-Carreaux*, éprit autant Noyèrs des charmes de Louise, que Louise elle-même. Il revint le lendemain, bien decidé à remplir ſon ſort.

Il trouva Louise raviſſante : Elle l'attendait. Il ſe mirent enſemble à un petit balcon, tandiſ-qu'on preparait à dejeuner. Louise dit à ſon Amant, Qu'elle ne ſ'informerait pas de lui ; que n'eût-il rien, elle le preferait à tous les Partis: Que Terèse venait de l'envoyer avertir, qu'on alât paſſer la journée chés elle, dès qu'il ſerait arrivé ; qu'elle voulait unir les deux revenus, tout mettre en commun, ét n'avoir d'autre Mari que celui de ſon Amie ; que c'était un pro-

jet arrêté... L'on partit pour aler chés Terèse, ſuivis des deux Servantes, ét l'on ferma la porte de Louise.

Arrivés *aux Petit-Careaux*, on trouva Terèse dans l'ivreſſe de la joie. Elle courut audevant de ſes Amis ; elle embraſſa Louise, Noyèrs lui-même, ét dit à la Première : —Je ne ſais ? mais il me ſemble, que cet Homme n'eſt pas un Homme ordinaire !... Je n'ai jamais été attachée à Perſone, comme à lui... Je ne parle pas de toi, ma Fille ; je ſuis une-autre toi-même-.... On dejeûna. Noyèrs entre ces deux Femmes, éprouva une ſituation nouvelle, unique peut-être ; il fut heureux par l'amour ét l'amitié, avec deux Êtres du ſexe-des-grâces... Il avait le cœur ſi rempli, qu'il ne put ſoutenir l'excès de ſon bonheur. Il pretexta une affaire pour ſortir.

Il paſſa devant la porte de Louise. En levant les ieux ſur ſa fenêtre, il y vit le

Voisin et la Voisine, avec un Inconnu. Surpris, il dissimula, et parut ne rien voir. Mais comme il n'était pas reconnu, il se couvrit d'un avance-de-boutique, et au bout d'un moment, ayant avancé la tête, et ne voyant plus Persone, il monta legèrement. La porte de Louise était ouverte. Trois Persones se promenaient dans l'appartement.

Le Voisin. Elle en est folie... Un Inconnu !

La Voisine. Un Chevalier-d'industrie !

L'Inconnu. Si elle l'aime, je le lui donnerai : Je ne veux que son bonheur.

Le Voisin. Hâ ! Monsieur Alan ! prenez-garde !... Il vendra son bien, et s'en-ira... Je l'ai suivi... c'est un Poète... et il n'y a rien de pis que les Poètes.

M. Alan. Qu'a-t-il fait ?

Le *Voisin.* Je n'en fais rien: mais je lui soutiendrai cela.

M. Alan. Tout ce que vous me dites, ne prouve rien... Ils sont chés Terèse: J'y vais: Je fais un cabinet, ignoré, le même d'où mon Oncle épie Terèse: Je vais m'y placer. J'en apprendrai plûs, par ce moyen, que de toute autre manière.

Le Voisin. Si vous le vouliez... nous irions avec vous!

M. Alan. Cela ne se peut pas! En toute rigueur, je puis vouloir penetrer les secrets de ma Sœur; mais je ne puis les decouvrir à d'Autres-.

On ferma les portes, dont M. Alan avait double clef, et Noyèrs courut avertir les deux Amies.

Il les étonna dabord, en disant, qu'il avait vu du monde chés Louise. Elles sourirent ensuite, en s'écriant: —Il est arrivé-! Mais leur attention redoubal,

bla, quand Noyèrs ajouta, qu'il n'avait pu s'empêcher de vouloir connaître cet Homme, ét qu'il repeta mot-pour-mot tout ce qu'il venait d'entendre. (Il faut dire ici, que les escaliers de nouvelle construction sont très-sonores; que ceux de la Nouvelle-hâlle, fort étroits, servent quasi de portevoix). Les deux Amies nommèrent le Frère ét l'Oncle, que Noyèrs connaissait de nom; elles firent tenir une Fille à la fenêtre, ét en attendant, elle avisèrent sur ce qu'il y avait à faire. —De deux choses l'une, Mesdemoiselles; ou je m'absenterai, en sortant dès que M. Alan sera placé; ou nous parlerons, comme s'il était au-milieu de nous. —Si cela vous est égal (dit Terèse), je prefère le dernier. —Le voici! (dit la Fille placée à la fenêtre... ét votre Oncle avec lui. —Avez-vous quelque-chose à redouter? (reprit Terèse):

nous fesons cause commune avec vous, quî que vous soyiez ?

—Je suis de Province (repondit Noyèrs) : Devenu amoureux de Louise, ét ami de Terèse, au-point de preferer la mort à m'en separer, j'ai fait hier inhumer un Ami sous mon nom ; je veux épouser Louise sous le sien, parceque je suis marié en Province à une mechante Femme, qui croira ma mort.

Terèse. Hâ-ciel !... Mais votre action prouve votre amour... ét votre franchise encore plûs... Restez... Ils entrent.

Noyèrs. Je suis l'auteur des quatre Pièces dont vous parliez hièr.

Terèse. Tu es notre ami, notre mari, notre tout à-jamais!

Louise. Hà ! Terèse! je pense tout ce que tu dis.

Terèse (*bas*). On nous écoute!... (*haut*). Je vous assure, Monsieur Noyèrs,

que tout ce que vous nous avez dit, me pénètre d'estime pour vous... Repetez un-peu à mon Amie, ce qui regarde votre Famille ? (*bas*). Votre Ami decedé ?

Noyèrs. Mon Père ét ma Mère ne sont plus... J'ai quitté mon Pays à onze ans, ét je n'y suis jamais retourné. Je n'ai jamais écrit. On m'apportait ici mes revenus, qui consistaient en mille écus de rente, sur des bien-fonds. (Voyez? j'ai des quittances en blanc pour cent ans). Mon indolence naturelle pour les affaires, n'est pas pour le travail: j'y suis infatigable : Quant à l'amour, vous me le faites connaître, belle Louise ; ét votre charmante Compagne m'inspire la plus tendre amitié... Hà ! que je voudrais voir vos Tuteurs !... Ce sont Mesieurs *Lesclabasse* ét *Alan !*.. Ils sont connus ! M. Lesclabasse, riche Horloger, est aimé de tout le monde...

Et quant à M. Alan, qui paſſe pour votre frère, par decence, un Tuteur ſi jeune n'étant pas dans l'ordre, je ſais que c'eſt un Garſon vertueux ; mais épris dès l'enfance d'une Belle-perſone, mariée pendant un voyage qu'il fit... Il l'adore, ſans eſpoir, comme ſans pretention :... Il en a pour la vie... Há! qu'il eſt intereſſant! Voila comme je ſerais pour vous, belle Louise... pour vous auſſi, ſeduisante Terèse, ſi l'on pouvait avoir un double amour.

Terèse. Je ne ſavais pas cela!

Louise. Ni moi non-plûs!

Noyèrs. Je l'ai ſu par-hasard.... Quand j'aurai le bonheur de les voir, je leur dirai ... quelque-chose... Par-exemple, M. votre Oncle, qui eſt proteſtant... aime une Exreligieuse, dont la Revolution a caſſé les vœux... Ce qu'il y a de ſingulier! c'eſt qu'il ſ'eſt retrouvé, auboût de trente ans, auſſi amou-

reux, qu'il l'était, lorſque ſa Maîtreſſe n'en avait que ſeize, âge auquel on lui fit prononcer ſes vœux... Elle eſt encore belle... C'eſt un air de langueur...

Leſclabaſſe. Où diable va-t-il chercher cela!... Il nous prend pour d'Autres!

Alan. Cela eſt arrivé à Quelqu'un... A-la-verité, j'aime une Femme-mariée...

Leſclabaſſe. J'ai auſſi aimé une Religieuſe... Mais...

Noyèrs (qui a baisé la main de Louise). Je vais vous raconter une ſingulière, très-ſingulière avanture, reellement arrivée à Paris, ét qui demontre bien la neceſſité de porter la loi du Divorce, à laquelle tous les Faquins ſ'opposent.

» Il y avait, à Paris, près la rue *de-la-Ferronnerie*, une jeune ét jolie Perſone, dont était amoureux un grand

Ecolier, parconſequent encore ſans état. Elle était jeune, ét ne paraiſſait pas quatorze ans: mais elle en avait ſeize. L'Ecolier trompé, eſperait: Par amour pour la charmante *Rose-Houdon*; il hâta ſes ſuccès, ét finit glorieuſement ſes études.

Le jour même qu'il abandonnait ſon Collége, il apprit que Mlle Houdon était demandée en mariage par un Horloger, ét qu'elle était accordée. Il voulut faire agir ſes Parens; mais on ſe moqua de lui.

Margane (c'eſt ſon nom) fut au-deſeſpoir! Il reſolut de perir, ou d'empêcher le mariage. Pour remplir ce projet, il ne vit pas de moyen plûs efficace, que d'enlever Mlle Houdon, ét comme il ne pouvait la garder, de lui faire violence. Il la guetta, la ſurprit un-ſoir, qu'elle n'avait que la rue à traverſer, l'enleva vigoureuſement,

la jeta dans un fiacre, dont il avait gâgné le Cocher, et couvert de boue le n.°. Ce fut-là, que Margane menaça du poignard une Fille timide, effrayée, si elle resistait, ou si elle criait. Helas! il était sans armes!... Mlle Houdon l'avait entrevu. C'était un grand Jeunehomme aimable, bien-mis... La frayeur, et cette idée, la rendirent muette...

Margane se rendit plusieurs-fois coupable, pendant la tournée prescrite au Fiacre... Enfin, à neuf heures, on se retrouva rue *des-Dechargeurs*, dans un endroit solitaire, vis-à-vis celle de *la-Limace*, ou *des Mauvaises-paroles*; là le Jeunehomme, après avoir offert à la Demoiselle de l'épouser, si elle voulait attendre, la descendit, presque vis-à-vis chés elle, remonta dans le Fiacre, qui se mit à fuir, comme un carrosse-bourgeois.

Mlle Houdon était très-fatiguée!

Elle se plaignit d'avoir été insultée ; mais elle n'eut jamais la force de dire la verité. Elle fut mariée six semaines après, à un Horloger, de la rue *Saint-Honoré.*

Margane ne sut le mariage que le jour-même. Quoiqu'il eût par-devers lui de quoi s'en consoler, il n'en fut pas moins au-desespoir. Il chercha l'occasion de quereller le Mari, ét de se battre avec lui. Elle ne se presenta pas. La Jeune-dame devint grosse : Elle accoucha au terme complet des neuf mois, après l'avanture du fiacre : Margane se considera comme sûr d'être père: Aulieu de se calmer par-là, il en devint plûs furieux contre l'Horloger, qu'il regarda comme le Detenteur de son Epouse ét de son Enfant.

Il le rencontra enfin, dans la rue *de-la-Limace* : Ils étaient seul : Margane proposa de se battre. L'Horlo-

ger, qui ne le connaiſſait pas, refusa. Margane l'y força, ét le pauvre Horloger fut tué.

Dans ce même temps, les Parens de Margane moururent: Il ſe ttouva maître de lui-même ét d'une fortune honnête, pour un Bourgeois. Il courut auſſitôt ſe mettre à-portée de la belle Horlogère. Elle était dans la douleur: Son Mari avait diſſipé: Les Parens avaient eſſuyé des pertes: Elle était très-gênée! Margane, qu'elle ne reconnut pas, lui offrit, en qualité de voisin, des ſervices, des ſoins, ét même de l'argent: Elle accepta les premiers; Margane y joignit les ſeconds. Son amour était... au plûs haut point... Dès que Rose fut un-peu conſolée, elle redevint charmante. Elle avait une Fille. Margane était fort curieux de la voir! ét il eut tout-lieu d'être content; c'était ſon portrait, embelli des traits de Rose.

Vous avez peut-être vu cette jolie Horlogère : Elle joint à la figure la plus intéressante, une bouche faiante, qui semble appeler le baiser. Je n'ai connu de figure plus voluptueuse, que celle de Mlle Louise. Margane s'en est fait aimer, et il vient de l'épouser.

Un soir, qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre, Rose regardant sa Fille, âgée de deux ans, dit à Margane : Ma Fille est jolie ; je l'aime tendrement... Mais il lui manque une chose ... —Et quoi ? ma Belle ? —Mon Mari pour père. —Elle est fille d'un Amant ! —Non ! non !... j'ai été... violentée... par... un Jeune-furieux... qui... —Le reconnaîtrais-tu bien, ma Belle ? —Non ! Il m'effraya.... L'obscurité.... Je ne fis que l'entrevoir... —Il ne manque rien à notre Fille, mon Amie... Je t'ai adorée, dès la première vue ; j'ai voulu prevenir ton mariage : Mes Parens s'y refuserent... Au-desespoir, je te fis violence, pour

le rompre... Aimais tu donc ton premier-Mari ? —Non ; je n'aimais ... que le... terrible Jeunehomme... Toi-seul l'avais chaſſé de mon cœur... —Hâ ! je ne croyais pas que mon bonheur pût augmenter !... —Mon Ami, je ſuis ſûre d'avoir éprouvé les premiers ſimptômes de la groſſeſſe, le jour même de mon mariage —J'ai une autre preuve : notre Fille me reſſemble autant qu'à ſa Mère...

Après cette decouverte, les deux Amans furent plûs tendres que jamais Margane voulut épouser. Rose ſ'y refusa, quoiqu'elle ne refusât rien : Elle craignait de fatiguer le cœur de ſon Amant, ſous le poids d'une chaîne indiſſoluble. Elle reſiſte aux inſtances de ſes Parens, que ſon Amant a ſollicités... Elle refuse, ét ne veut ſe marier (dit-elle) que lorſque la loi du divorce ſera établie » ...

—Peutêtre a-t-elle raison (dit Terèse.

—Hâ ! (s'écria Louise) je voudrais qu'il y eût double indissolubilité, pour être liée à Ce-que-j'aime !... Mais ... ce que je sais, me tiendra-lieu de la loi du divorce, et je tremblerai toujours de le perdre-.

Terèse lui toucha le pied, et Louise sentit qu'elle s'était trop avancée.

Noyèrs venait de raconter, sous le nom de Margane, l'histoire d'Alan. Celui-ci fut très-étonné de voir qu'elle était sue, et il éprouva des inquiétudes. Noyèrs, qui s'en doutait, l'y laissa. Louise était sœur de l'Horloger tué : Terèse était fille naturelle de Lesclabasse, et de la Religieuse, demoiselle de grande condition. On avait tout avoué à la Superieure, femme-d'esprit. C'était à vingt-six ans, dix ans après sa profession, que Sœur-Sainteterèse avait obtenu de cette Abbesse philosophe, la permission de voir son Amant, et de le recevoir la

nuit dans sa cellule, pendant deux ans; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle eût un Enfant. Elle s'était ensuite resignée. Noyèrs conta tout-cela. Il temoigna aux deux Amies, combien leur relation avec des Hommes de ce merite, augmentait sa consideration pour elles: En-un-mot, il s'exprima de la manière la plûs flateuse, pour les deux Ecoutans.

On lut ensuite, jusqu'à dîner. A l'heure de se mettre à table, l'Oncle ét le Neveu sortirent de leur cachette; ét se montrerent bonnement. Ils firent beaucoup de politesses à Noyèrs. Ils lui demanderent en dînant, Comment il savait les histoires qu'il avait racontées?—Quelles histoires? (dit avec un fait étonnement rusé Narrateur). On les lui rapela.

—Je sais tout ce qui se passe à Paris, par le moyen de l'Auteur de certains Ouvrages, qu'on nomme *Restif-de-la-*

Bretone. —Vous l'enjagerez au ſecret? —Sur mon ame, en épousant Louise. —Nous vous la donnerons-...

Tout s'arrangea, dans la quinzaine. Louise fut la femme de Noyèrs: Terèse demeura dans la même maison.

Louise devint enceinte. Elle était très-intereſſante, dans cette ſituation, et ſon Mari très amoureux... Voici une chose peu croyable... Louise dit un-ſoir à ſon Mari: —Deux Amies comme Terèse et moi, doivent tout avoir en commun. Il eſt contre la nature, que tu me donnes des embraſſemens ſans but, prejudiciables, peutêtre, à un Tièrs... Elle n'a pas de Mari.. Je veux que tu ſois à elle, pendant trois mois... Qu'il ne ſoit pas dit, que j'aie poſſedé quelque-chose ſeule, à l'exclusion de mon Amie-?

On fit quelques difficultés: mais enfin Terèse ſe rendit, et admit Noyèrs

dans ſon appartement, durant la nuit. Mais ſa tendreſſe pour Louise en redoubla: On n'a pas d'idée à quel point ſon Mari ét ſon Amie l'adorèrent...

Elle mit une Fille au monde. Retablie, elle reprit ſon Mari. Terèse, dailleurs était enceinte. Elle eut un Fils.

L'année ſuivante, Louise eut un Fils à ſon tour, ét Terèse une Fille. Jamais Epouses, ne furent plûs heureuses. Mais il falait ſ'aimer comme elles ſ'aimaient....

Noyèrs a perdu, par la mort, ces deux Epouses adorables... Depuis ce malheur, l'Infortuné traîne ſes jours dans la triſteſſe. Ses quatre Enfans peuvent-à-peine le conſoler. On l'entend ſans ceſſe appeler Louise ét Terèse! Terèse ét Louise!.... On va marier ces Enfans avec deux du faux Margáne, ét de la belle Horlogère, ét deux que la première Epouse de Noyèrs a eu de ſon ſecond Mari... Car tout ſ'eſt

decouvert, par le moyens de l'Auteur des *Nuits de Paris.* Mais on gardera le ſecret : Les crimes ne ſont pas crimes par leur opposition aux loix, mais par le mal qu'ils font : Il eſt-auſſi peu poſſible aux Hommes de creer des crimes reels par leurs loix, que de tranſmuer les metaux en or, de trouver la quadrature-du-cercle, le mouvement perpetuel, ét la Panacée-d'immortalité; ou de diriger les ballons, comme les Grues dirigent leur vol.

Admettez le divorce, croyez moi ! ét les mariages ſeront, ét plûs ſolides, ét plûs heureux.

V. TRAIT:

La Femme qui rend fou son Mari.

Mademoiselle *Tapperet*, femme *Lescombat*, et *Dumongeot* son amant, sont demeurés fameux. Leur histoire auraitfourni, si nous l'avions employée, un Trait qui aurait prouvé la necessité du divorce. Celle que nous alons raconter, pourrait être intitulée, *La Nouvelle-Lescombat.*

Victoire-Rosalie-Siram, fille d'un Layetier, était une des plûs attrayantes Persones qu'il soit possible de voir. C'était la jambe et la marche la plûs parfaites de l'Europe. On ne pouvait la voir sans desirs.

Elle en inspira de si violens au Jeune-*K—n*, nouvellement marié, qu'il abandonna sa Jeune-épouse, laquelle en mourut de chagrin, pour ne

penſer, ne voir, ne reſpirer, que d'après ſes nouveaux ſentimens pour Victoire-Rosalie. Sa paſſion s'exalta au point, qu'un-jour-de-fête, à nuit tombante, ayant vu ſortir le Père et la Mère, et s'étant aperçu que la Fille était reſtée ſeule, il monta, frappa doucement, et quand la Belle, encore ſans lumière, lui eut ouvert, il ſe jeta ſur elle, avec tant de violence, qu'il l'étourdit. Il triompha, recommença, juſqu'à l'épuiſement, et la quitta enfin.

Il était temps! K—n caché dans l'allée vis-à-vis, aperçut rentrer les Parens un quart-d'heure après. Il les ſuivit, ſans être vu. Victoire-Rosalie venait de reparer le desordre, et ne dit pas un mot. Cette diſcretion la fit adorer de K—n. Mais il n'était pas encore veuf alors.

Par un étrange ſingularité, la Belle inſpirait une paſſion auſſi violente à un

Mercier de la rue Saintmartin, qui la fit demander en mariage. On la lui accorda. Mais il y eut des retards; le Père voulait donner comptant la dot de sa Fille. Le Mercier, qui brûlait d'amour, guetta l'occasion, ét un beau dimanche-soir, il voulut aussi faire violence. K—n était à-portée: Il fit du bruit, ét le Pretendu se retira. K—n le remplaça, toujours dans l'obscurité: il sortit ensuite, quand le Mercier rentra. Celui-ci recommença l'attaque, sans reüssir, parceque le trop est trop, ét qu'il faut de la moderation en tout.

Victoire-Rosalie épousa le Mercier: Sa grosseſſe était de cinq mois. Le Marié ne doutait pas d'en être l'auteur: Il faut si peu de chose, que les Transactions philosophiques citent l'exemple d'une Fille non-permeable, qui neanmoins devint feconde, par la seule explosion... Le Mercier avait lu ce trait, ét qu'il

falut une operation complette, pour accoucher.... Victoire-Rosalie, de ſon côté, ignorait abſolument quel était ſon premier Poſſeſſeur? Des queſtions adroites lui fesaient entrevoir que ce n'était pas ſon Mari... Quî était-ce? Tout ce qu'elle ſavait, c'eſt que cet Inconnu était plusieurs-fois aimable, contre une, comparé au Mercier. Elle aimait cet Être inconnu, ét à telle fin que de raiſon, elle reſtait ſeule, ſans lumière, les fêtes ét dimanches, en l'attendant.

Il reparut. K—n obſervait: Il remarqua cette affectation, ét il ſ'exposa. Il fut bien reçu: On ne lui disait pas un mot: mais on repondait à ſes careſſes. K—n revint ainſi, une douzaine-de-fois, ſans être connu, ſans qu'on parût le desirer.

A la treizième, Victoire-Rosalie lui dit: —Cher Amour! ne veux-tu pas que je te voye? —De tout mon cœur!

(repondit K—n) : Je ſuis le père de votre premier Enfant ; j'ai eu vos premices ; je vous adore. —Je t'ai reconnu (repondit Victoire-Rosalie), ét j'ai ſenti, que tu étais le même. Que je te voye, ſi cela ne te contrarie pas! autrement, je conſens à te faire le ſacrifice de ma curiosité-? K—n, à ces mots, aluma lui-même une bougie, ét ſe montra. Victoire-Rosalie fit un cri. K—n était ſon voisin : C'était le ſeul Jeunehomme qui l'eût agreablement affectée, depuis qu'elle exiſtait. Sa joie fut inexprimable... Elle le renvoya, neanmoins, à-cause de ſon Mari, ét il fut convenu, qu'il viendrait tous les jours-de-fêtes, le ſoir, dans l'obſcurité : mais, que dans le jour, ils ſe verraient, ſans ſe parler.

Tout ala bien dabord. K—n fut heureux. Mais bientôt ; il devint jaloux. Il exigea que ſa Maîtreſſe n'ac-

cordât plus rien au Mari. Victoire-Rosalie ne demandait pas mieux. Le Mercier n'eut plus de Femme. Il s'en plaignit aux Parens de la sienne.

La Mère de Victoire-Rosalie était une Coquette encore belle-femme, pleine de temperament, et connaissant celui de ses deux Filles, une Aînée, marchande-fourreuse, qui avait eu beaucoup d'Amans, et la Mercière : Elle se douta de quelque-chose, et demanda une clef aux Mari. Le Mercier la donna. La Mère, dès que le Mari sortait, en était avertie, et elle alait épier. Quelquefois sa Fille sortait aussi, et alors Mad. Siram entrait, et cherchait partout : Elle ne voulait pas compromettre sa Fille, mais la sauver, si elle etait coupable; la justifier, si elle ne l'était pas.

Un soir, qu'elle s'était glissée dans la maison, au-moyen de sa clef, elle

entendit rentrer. Elle crut que c'était Victoire-Rosalie. Elle se tint dans sa retraite, à la ruelle du lit. Mais elle remua. Aussitôt on vole à elle, et sans preambule, une voix qu'elle reconnut pour celle de son beau Voisin K—n, articula des plaintes d'une longue privation! Mad. Siram voulut voir ce qu'il ferait. Elle ne croyait pas qu'il volerait à la victoire avec tant de precipitation! Elle voulut parler, quand il fut trop tard... Elle ne fut pas entendue. Alors, elle se tut. Le Heros alait de conquêtes en conquêtes,... quand la jolie Mercière rentra. Le bruit qu'elle fit, rendit muets et tranquiles les deux premiers Acteurs. K—n vit sa Belle. Il ne voulut pas connaître Celle qui venait de le rendre materiellement infidèle; il s'échappa. Mad. Siram en desordre, ne voulut pas être trouvée par sa Fille; elle s'évada. K—n, qui guet-

tait, dans l'alée vis-à-vis, la vit sortir, la reconnut, la suivit. Elle rentra chés elle. Comme il connaissait les aîtres, il l'épia. En rentrant, elle se jeta sur une chaise longue, ét parla en soliloque.

—K—n est l'amant de ma Fille-cadète !... Il vient de me prendre pour elle... Que faire-?..

K—n ne voulut pas en entendre davantage. Il courut chés sa Maîtresse, ét lui avoua ce qui venait de se passer. Victoire-Rosalie tomba dans une rêverie profonde, dont son Amant la tira, par des preuves d'amour.

Or le Mari, qui avait vu sa Bellemère entrer chés lui, s'était tenu caché, dans la même alée où se refugiait K—n. Il avait vu entrer Celui-ci dans la maison. Il l'en avait vu sortir, ét entrer dans son alée. Il l'avait vu suivre sa Bellemère, revenir, rentrer, penetrer dans

dans l'appartement : Il l'y avait suivi, et il avait entendu l'aveu de K—n à Victoire-Rosalie... On ne se douterait pas de ce qu'éprouva le Mercier, à la nouvelle de ce qu'était son Beaupère ! Il eut envie de rire !... et sans plûs attendre, il courut chés lui. Ce fut pendant ce temps-là, que K—n prouvait son amour....

On arriva, Mari, Beaupère, Belle-sœur (qui s'étaient trouvés chés M. Siram, à la fin des preuves). Le Mari ouvrit doucement. Tout le monde entra. Mais la jolie Mercière avait un secret, qui l'avertissait, quand on ouvrait. Elle dit à son Amant : —Nous sommes surpris : De la prudence-!

—Non, Madame, non (dit K—n), je n'ai, jamais pensé que vous dussiez être sensible à mon amour ! Je connais trop bien votre vertu !... Mon pretendu bonheur ne m'en a pas imposé longtemps.... Je n'y croyais plus, en

le completant.... On a fui!... Hâ!... Madame! j'aime mieux que ce ne soit pas vous! Je prefère de vous respecter, comme auparavant, à vous aimer davantage.... Aussi, quelle facilité!... Quelle Femme, que Celle qui a cedé-.... —A ce mot, Mad. Siram s'élança, en disant: —J'aurais defié à Lucrèce de se defendre! Vous ne donnez pas le temps de respirer!... ét ma Fille est bienheureuse, d'avoir eu la force-....

La lumière parut. La mine de Mad. Siram, celle de son Mari surtout, étaient si grotesques, que la Fille-aînée, ét les deux Gendres éclatèrent-de-rire. —Monsieur! (dit le Vieux-Siram), ce que vous faites est fort-mal! ét ma Femme n'avait jamais rien eu à se reprocher-!.... K—n était si beau que la Dame ne put se mettre en colère: Elle s'attendrit. —Oui! (dit-elle), je deviendrai mère encore!.. Et.. que penseront mon Mari, mes Filles, mes Gendres! —Ma Femme! (dit

Siram), vous n'êtes pas coupable, ét je ne vous en ferai pas souffrir... Alez vous en, Monsieur : ét jamais ne remettez les piéds ni chés mes Filles, ni chés ma Femme ! vous êtes trop dangereux-? K—n partit, en fesant une profonde reverence.

Il fut guetté si exactement, qu'il ne put rejoindre la Mercière. Celle-ci pria la Fourreuse, sa sœur, de la favoriser. Mad. *Tanrouc* y consentit: mais la Coquette trompa sa Sœur, ét eut le beau K—n, deux-fois sur une, sans qu'il s'en-doutât. Tout se decouvrit enfin, ét les deux Amans preferèrent l'absolue privation, à l'infidelité.

Cependant les trois Femmes devinrent enceintes, ét eurent trois belles Filles. Chose étonnante ! le Vieux-Siram, en vrai spartiate, fut comblé de joie : Il cherit sa troisième Fille, qu'il appelle son Bâton-de-vieillesse: —Elle est bien à moi! (dit-il à ses Gendres); tout ce qu'on édifie dans mon fonds m'appartient-... Le

Fourreur trouva que sa Fille ressemblait trop à K-n, et il n'imita pas son Beaupère: mais que pouvait-il faire, dans un pays où les Femmes sont maîtresses?... Pour le Mercier, il était furieux! sa Fille ressemblait, comme deux gouttes-d'eau, à une Sœur aînée de K-n, la plûs belle femme du quartier. Il ne douta plus, et devint comme un enragé : ce qui doit surprendre, après la manière gaie, dont il avait pris l'accident de son Beaupère...

Que dirons-nous de plûs? dans l'excès de sa jalousie, le Mercier voulut tuer sa Femme, au-milieu de la nuit. Victoire-Rosalie, qui voyait depuis long-temps de l'aliénation dans sa conduite, avait pris une singulière precaution! Elle avait une Chambrière, donnée par son Amant : Cette Fille était une Jeune-infortunée, appelée *Fanchonnette*, auparavant Couturière, que la misère avait determinée à la prostitution. Cette Jeune - fille avait reçu du premier

Homme qu'elle avait vu dans son nouvel état, le terrible fleau des Antilles, dans toute sa plenitude... Elle fut guerie par l'horrible mercure... Elle souffrit cruellement !.... Revenue des portes du tombeau, elle resolut d'être la dernière des Servantes, plutôt que Fille-de-plaisir.... Elle parla de sa resolution à la Sœur de K-n, dont elle connaissait la bonté, ayant travaillé en robes pour cette Dame. Ce fut chés sa Sœur que K-n la vit... Il la mit auprès de Victoire-Rosalie, comme une Fille devouée, et qui n'avait rien à menager. La Mercière, qui craignait pour sa vie, auprès d'une Aliéné, paraissait se coucher, entrait dans l'alcove, et en sortait, les lumières éteintes: Fanchonnette la remplaçait.

Une-nuit, après avoir satisfait ses desirs, le Mercier ala se rappeler l'infidelité de sa Femme : les plaisirs delicieux qu'il venait de goûter, augmentèrent sa fureur : Il poignarda sa Compa-

gne... Mais aussitôt effrayé de son action, il courut chés son Beaupère avouer son crime. Mad. Siram accourut desesperée. Elle trouva sa Fille occupée à secourir Fanchonnette, qui heureusement n'était que blessée. Victoire-Rosalie dit la verité. Mais la Mère, plus rusée, lui conseilla de profiter de l'occasion. On enleva Fanchonnette, qu'on fit guerir, et Victoire-Rosalie passa pour morte. On ensevelit un cadavre acheté : On l'enterra : K-n, averti, emmena sa Maîtresse à Bruxelles, où il l'épousa bientôt comme veuve : C'est qu'on avait mis le Mercier aux Foux et qu'il était devenu furieux : Il perit en huit-jour.

Tout est tranquile depuis ce moment. Le Fourreur, effrayé du sort de son Beaufrère ne souffle plus mot; le Vieux Siram continue d'être enchanté de sa troisième Fille, que la Mère cherit encore davantage...

Que veut-dire tout cela ? *Vanitas vanitatum, et ommia vanitas !*

VI TRAIT:

D'un Abbé, qui épouse une jolie Chandelière.

Non seulement le Divorce devrait être permis aux Laïcs, mais le Mariage aux Prêtres, ainsi qu'à tous les autres Ecclesiastiques.

Une grosse Chandelière, fort-brune, avait épousé un Mari, qui avait le poil et les ieux de Lapin-blanc. Ils avaient pour Fille aînée une jolie Blonde, qui devint ravissante à quatorze ans. Elle était souvent assise devant sa porte, dans un endroit tranquile, et elle travaillait. Tout le monde demandait, --A qui donc cette Jolie-personne-? Les Voisines repondaient: —A la Chandelière. —Elle l'a donc volée!... ou l'on a fait un échange en nourrice-.

Le fameux Abbé *Roué* demeurait aux environs. Cet Homme avait beaucoup de Connaissances, qu'il nommait ses Amis, ausquelles il donnait frequemment à dîner. Il avait ses raisons. Parmi Ceux qu'il voyait le plûs souvent, était un Jeune-Abbé de condition, très-recherché du *Cardina—phe.*

Ce Jeunehomme, très-rare auparavant, devint tout-à-coup un commensal ordinaire; il dînait aumoins trois-fois la semaine chés Roué. *Caterine*, la cuisinière, était une bonne fille, un-peu simple, mais obligeante au plûs-haut degré: Ce fut sur elle que l'Abbé gentilhomme jeta les ieux, pour arranger son avanture.

Un-jour que l'Abbé Roué n'était pas arrivé, à l'heure de dîner, M. *De Jéguin* se mit à causer avec Caterine: Il lui parla de la Jolie-Chandelière; de l'envie qu'il aurait d'en faire sa gouvernante... Caterine lui representa, que jamais la Fille de Marchands aisés ne se mettrait dans le service, surtout à quatorze ans, avec un Jeune-Abbé. M. de Jéguin sentit que Caterine avait raison. —Que faire? —La tromper (repondit Caterine), comment Monsieur m'a trompée. Je suis fille d'Honnêtes-gens. Il se deguisa en laïc, me demanda en mariage, se fit aimer, ét quand il le fut, il se declara. Je l'ai suivi à Paris, où il m'a été infidèle, sous mes ieux, avec une Fille de l'Ambigü-comique.. Mais je l'aime toujours... Faites-vous aimer demême; vous êtes assés joli homme pour

ça, ét vous ferez enſuite de la petite *Victoire-Laraison*, tout ce que vous voudrez : —Voulez-vous m'aider, me diriger?.. Vous avez été trompée ; vous ſavez la marche?... Ma chère Caterine, guide-moi! j'en conſerverai une éternelle reconaiſſance-...

Caterine était ſi bonne, qu'elle fut touchée de ce langage naïf. Elle promit tout au Jeune-abbé-noble :... Son Maitre revint, ét l'on dîna.

Caterine était trop ſubjuguée, pour garder le ſecret avec l'Abbé-Roué : Elle lui revela tout. Auſſitot le Maître resolut de ſ'emparer de toute la reconnaiſſance, ét peutêtre même ne deſeſpera-t-il pas de... ſouffler la rose... à l'Abbé De-Jéguin. Mais l'interét fut ſon premier mobile. Cependant il ſentît qu'il ne falait pas qu'il parût encore : Il laiſſa tout faire à Caterine.

La Gouvernante, dès le lendemain. donna ſa pratique à Mad. Laraison. Elle prit peu, en donnant pour raison, l'extrême économie de ſon Maître, qui lui donnait la depenſe à ſon compte. On vit donc ſouvent Caterine, qui fit connaiſſance avec Victoire, ét lui prêta des Livres. Ce fut après que le

cœur fut un-peu ému par la peinture des passions, que Caterine hasarda l'aveu, qu'elle connaissait un Jeunehomme très-amoureux de Mademoiselle. La Jeunepersone rougit. Caterine observa que l'accueil devenait plûs obligeant. Elle le dit à son Maître, qui la dirigeait, ét il sentit, qu'il falait montrer le Jeune-De-Jéguin, en habit ecclesiastique, coquet dabord... habit si puissant sur les Jeunesfilles! puis en habit laïc.

Un-jour donc, sur le rapport de Caterine, on sut que Victoire, nouvellement, coiffée était assise à sa porte. Les deux Abbés passèrent, la regardèrent, revinrent, ét la firent rougir, par leur attention... Hâ! qu'elle parut belle!... Jéguin fut plûs épris que jamais!...

Le lendemain, Caterine parla des deux Abbés. Elle dit que l'Un était son Maître; l'Autre... un des plûs aimable Jeunesgens qu'on pût voir. Victoire rougit. Caterine ajouta: —Il vous aime... comme ses ieux... ét il va quitter le petit-collet, à-cause de vous... Il y a six mois qu'il vous aime... C'est votre premier Amant-... Ici Victoire perdit contenance.

Caterine repeta tout à ſon Maître, ét Roué lui dit : —Il eſt aimé : Qu'il ſe deguise, ét qu'il agiſſe-. Caterine dit ces mêmes paroles à Jéguin.

Le Jeune-Abbé n'avait-garde d'y manquer! Il loua un petit appartement dans la maison de Roué, y mit ce qu'il falait, pour y loger, ét changer d'habit: Il confia une clef à Caterine, qui eut ſoin de tout. Il venait en Abbé, par une porte, ét ſortait en Cavalier par une autre, qui donnait dans la rue voisine. Caterine le presenta chés ſa Maîtreſſe.

L'Abbé-Roué avait un Frère, qui venait de paſſer aux Iles: Jéguin, à l'inſtigation de Caterine, ſoufflée par ſon Maître, en prit le nom. Ce fut à cette époque que Jéguin mit Roué dans ſa confidence: Ce Dernier n'avait alors d'autre idée, que de favoriser une tromperie, d'attirer Victoire dans la maison, de la ſeduire, où de la ſurprendre; même d'échanger, dans l'obſcurité Caterine pour Victoire... Mais il ſe trompa.

Jéguin, en voyant de-près la Jolie-Chandelière, en devint reſpectueuſement amoureux. Il ſentît, qu'il ne

pouvait être heureux, en l'aviliſſant : Il ne pouvait quitter ſon état et ſes benefices ; mais il voulut que Victoire ſe crût mariée ; qu'elle fut honnête et vertueuse. Il ſignifia ſes intentions à l'Abbé-Roué, qui s'y conforma, moyennant... Il devint ſecretaire de M. C. d'*A***; (quelles Gens on donne au Princes) ! il eut un benefice qu'il vendit, pour ne pas reſider, &c.

Telle était la poſition, quand Jéguin vint annoncer à l'Abbé-Roué, qu'il ne pouvait plus vivre, ſans épouser Victoire-Laraison, ſous le nom du Frère Roué des Iles. L'Abbé y conſentit, en payant. —Chaqu'un doit être heureux à ſa manière ! (dit-il) : La mienne fut de tromper Caterine, d'en faire ma ſervante, ma complaisante ſoumise : La vôtre eſt d'épouser, d'honorer : *Bene ſit !* je le veux bien, et même je vous marierai-. L'Amant de Victoire prit au mot l'Abbé-Roué. On s'arrangea, et Victoire-Laraison devint Mad. *Roué-des-Iles* (ce fut le nom que prit Jéguin).

Le mariage n'a point affaibli les ſentimens de l'Epoux : Aucontraire, la crainte où il ſe trouvait, à tout-moment,

de perdre son bonheur, le lui rendait plus chèr. La catastrophe de l'Abbé-Roué ariva: Jéguin a tremblé!... surtout lorsqu'il vit l'Abbé au Châtelet... Il travailla pour lui; on le fit sortir. Jéguin, comme frère, offrit de payer la fatale Lettre-de-change... On s'y refusa: L'Honnête-homme compromis, voulait que le crime fût puni.....

Mais bientot Roué est obligé de fuir... Caterine, cette infortunée victime de la seduction, est emprisonnée, menacée!.... Elle se represente alors differentes actions criminelles, ausquelles la force, ou la complaisance l'ont fait participer.... La dernière seule pouvait l'effrayer.... elle enlevait pour son Maître, ce qui lui était confié par la Justice!... Le desespoir la saisit: Elle termina des jours, que son caractère, sa position, sa figure eussent rendus heureux, si elle n'avait pas été rencontrée par l'Abbé Roué!...

Depuis cette fin terrible, Jéguin a repris son nom: Il espère, que la loi du mariage des Prêtres sera decretée, et alors, il tâchera de contracter un mariage valide...

Nous osons le dire, il n'est pas cou-

pable : Il n'a pas trompé Victoire ; il lui donne le bonheur : Il ne la pas corrompue ; elle a le cœur pur ; c'eſt la plûs vertueuſe des Epouses. Elle eſt mère : Elle eſt cherie : Elle eſt eſtimée ; elle eſt digne d'être l'Epouse d'un Evêque, qui voudrait donner un modèle de vertu à toutes les Femmes de ſon Diocèse.

O Legiſlateurs ! établiſſez le divorce, ét rendez Victoire épouse legitime !

¶ Dans toutes ces Hiſtoires, M. Aquilin-des-Eſcopettes va-t-il droit à ſon but?... Il le croyait, ét nous voulons bien le croire auſſi. Neanmoins, nous lui obſerverons, que celle-ci ne milite qu'en faveur de la motion de l'Abbé *Cournant*. Ce n'eſt pas que nous blâmions cette Motion ſifflée par les Seminariſtes, ſouffléś par les Matadors, qui preſèrent une Intrigue, à une Epouse... Nous l'approuvons, aucontraire ! ét nous lui disons : *Pedibus manibuſque deſcendimus in tuam ſententiam!*

VII TRAIT:

Les fausses Veuves.

Un Jeunehomme, marié depuis deux ans, passait un jour dans la rue *Sainthonoré*. Il y vit une Jeune marchande, enceinte, ét cependant si jolie, si provoquante, malgré son air souffrant, qu'il sentit pour elle des sentimens très-tendres. La Revolution arriva : Le Jeunehomme fut occupé ; on l'inculpa ; son Epouse fut saisie, ét perdit la tête... Elle mourut, en donnant le jour à un Fils.

Desforts avait perdu de-vue la Jolie-Marchande, ét lorsque, moins troublé, il repassa pour la voir, il ne la trouva plus. Il s'informa. On ne put lui en donner aucune nouvelle.

Un-soir qu'il revenait sans dessein, par la rue *d'Orleans*, il aperçut une Jeune-personne bienfaite, qui alait devant lui. Desforts doubla le pas, ét reconnut sa Belle, dont l'exterieur annonçait la tristesse ét l'infortune. —Madame! (lui dit-il), pardonnez-moi, si je vous adresse la parole! Je ne suis pas un Impudent: Vous m'intéressez, malgré moi! La tristesse se peint sur votre visage... daignez me di-

re, si je pourrais vous obliger? —Je suis une Inconnue pour vous... —Non, non, Madame!... je vous ai vue dans cette boutique-. Ils étaient alors dans la rue *Sainthonoré*. —Moi! Monsieur! —Permettez-moi de vous accompagner... de m'informer-... La Dame fit quelques difficultés... Mais Desforts la pressa si vivement, qu'elle consentit à-moitié.

On arriva au cinquième, sur une cour. Une mauvaise tapisserie, mais propre, quelque chaises... un petit lit... un berceau... La chambre était frotée... —Quelle demeure, pour la Beauté! (dit le Jeune homme, à-demi-bas).

Il s'informa. Il apprit que le Mari de Mad. *Charlart* s'était ruiné; qu'il était disparu... et que trois-mois après, on avait envoyé son extrait-mortuaire. Desforts voulut qu'une Femme qui l'intéressais aussi vivement, lui exposât l'état de ces affaires. Helas! elle n'avait plus rien, et elle devait... plûs de mille écus... Elle manquait de l'absolu necessaire, pour sa Fille, âgée de six mois, qu'on lui avait rendue, et qu'elle avait été forcée de sevrer.

Le Jeunehomme se fit tout expliquer. Il donna l'argent pour les dettes... Il

pourvut aux besoins, embrassa l'Enfant, ét sortit.

Le lendemain, il prit l'appartement du second, libre alors, le fit meubler, ét y fit descendre Mad. Charlart. Il y amena son Fils, avec sa Gouvernante, ét pria la jeune Veuve de veiller sur les deux Enfans C'était une manière genereuse, de faire tout accepter.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Desforts venait tous les jours. Il mangeait avec la Veuve. Il lui exprimait la plûs tendre amitié : point d'amour. Il la vit heureuse enfin. Un-soir, qu'ils causaient ensemble, après le souper, Desforts dit à son Amie: —Je me trouve le plus heureux des Hommes, depuis que je vous connais ; ét surtout, depuis que nous sommes familiers. Je suis content auprès de vous : Au-dehors, je vous desire, mais sans impatience : Vous êtes, à mes ieux, la plûs belle de toutes les Femmes, ét cependant, je suis sans desirs... Ce n'est pas que des caresses... ne me fissent le plûs grand plaisir !... Mais je prefère votre tranquilité, la bonne opinion que vous avez de moi, à un bonheur physique. A ces mots, la jeune Veuve vint se precipiter dans ses bras....

—Je vous adore ! (lui dit-elle), ét ce que vous venez de dire, manquait à mon bonheur... Je craignais qu'Une-autre ne vous inſpirât de l'amour... Je voulais vous donner tous les ſentimens agreables ét flateurs! —Hé bien, vous me les donnez! (repondit l'amoureux Desforts,) ét c'eſt par excès d'amour que je vous cachais le mien-- Mad. Charlart fut comblée! Ce fut elle qui prodigua les plûs tendres careſſes.

Desforts pouvait être heureux : Il donna une nouvelle preuve d'amour, en differant une jouiſſance offerte. Il fit les preparatifs du mariage, ſans en parler à Mad. Charlart, ét lorſque tout fut en état, il lui donna la main, pour aler à l'égliſe. La Jeune-veuve était parée : Elle avait ſigné, ſans le ſavoir. Arrivée au pied des autels, un Prêtre ſe preſente : quatre Temoins ſeulement étaient derrière elle. On fait la demande à l'Epoux : Il repond, en preſſant la main... de ſon Amie.... On lui demande à elle-même ſon aveu ? Elle le donne, ravie... ét tombe dans les bras du genereux Desforts... On craignit pour ſa vie... Le Nouvel-époux ſentit, qu'il n'était pas neceſſaire de la ſurprendre, pour

augmenter ſon bonheur... On la ramena. Des larmes d'attendriſſement la ſoulagèrent... ét l'amour materiel affaiblit un-peu le ſentiment.

Depuis cette heureuse journée, le bonheur de la belle Desforts était au comble... Mais eſt-il rien de ſtable, ici bas?

Il y avait ſix mois que les deux Epoux étaient unis, lorſqu'on vit reparaître Charlart, qui n'avait fait courir le bruit de ſa mott, que pour inſpirer de la compaſſion, pour ſa Femme. Il avait appris qu'elle était dans l'aisance; il ne ſavait comment. Il revenait à Paris, pour ſ'informer. Elle était alors chés ſon Nouvel-époux, ét Charlart, qui n'avait aucun moyen de le connaître, ignorait ſa demeure. Il la cherchait aux ſpectacles, aux promenades. Comme il ne ſavait pas ſon mariage, il ne ſongeait guère à rechercher ſur les regîtres des Paroiſſes.

On était dans la ſecurité, chés M. ét Mad. Desforts, lorſqu'un ſoir, à une representation de *Figaro*, Charlart aperçut ſa Femme brillante, le rire du bonheur ſur les lèvres. Il l'avait adorée: Il éprouva la peine la plûs cruelle!....

Mais il sentit, que c'était sa faute! Il la suivit, après le spectacle; il sut qu'elle était remariée, l'état, le nom de son Mari... Il s'en retourna tristement, et garda le silence. Mais il fut reconnu: Le remariage de sa Femme n'était pas un secret: On parla: Cette affaire fit quelque bruit....

Or, il faut savoir, que Mad. Desforts la Première-femme, était tendrement aimée de ses Parens: Lorsqu'ils virent qu'elle avait perdu la raison, ils sentirent qu'elle deviendrait un objet odieux pour son Mari, s'il continuait à la voir. Ils la firent passer pour morte en-couches, et la séquestrèrent, resolus d'employer, pour la calmer, les moyens les plûs doux. Ils y parvinrent: Elle guerit... Sa memoire seulement demeura presqu'aneantie: Elle ne connaissait même ses Parens, qu'à-raison de sa familiarité avec eux, depuis sa convalescence; elle avait oublié toute sa première vie, comme si elle eût été morte reellement, et qu'elle fût revenue au monde. On ne desespera pas de lui faire aimer son Mari, et de les reünir: On s'informa.

L'on apprit alors son mariage. On

fut très-intrigué !..... Desforts n'était pas coupable. Comment faire?

Tandis qu'on était dans cette embarras, Charlart, qui se cachait à Paris, s'avisa de rendre une visite aux Parens de Mad. Desforts-première, pour savoir ce qu'ils pensaient, se découvrir, s'il était à-propos, et se consulter avec eux. Lorsqu'il entra, on venait de parler à la première Epouse de M. Desforts, de son Mari. Charlart était bel homme. La Jeune-dame, dont l'oreille était encore frappée du nom de son Mari, s'écria, en voyant celui de sa Rivale: —Le voila!... Oui, le voila! N'est-ce pas que le voila-? Et elle se jeta dans ses bras, d'un air-de-ravissement... On fut bien embarrassé !.. Comme Mad. Desforts - première était fort - jolie, Charlart ne se trouva point fatigué de ses vives caresses. Il se découvrit ensuite, et demanda aux Parens, Ce qu'il était à-propos de faire? On se consulta longtemps.... Enfin, il fut resolu, qu'on verrait les deux Remariés. On écrivit à M. Desforts.

L'Epoux de la Veuve-Charlart se rendit chés son ancien Beaupère. On lui montra sa Femme. Il fut très-sur-

pris!... On esperait, que par instinct, elle lui marquerait des preferences. Elle ne fit aucune attention à lui. Comme Charlart devait paraître, il arriva. Mad. Desforts-première courut se jeter dans ses bras.... Desforts ala chercher lui-même sa Femme, afin de la prevenir. Elle fut très-effrayée! Mais son second Mari la rassura, par tous les sermens de l'amour. Elle parut. Charlart voulut aler à elle. Mad. Desforts-première donna les marques de la plûs violente jalousie; tandis qu'en voyant sa Rivale, dans les bras de son Mari, elle exprimait du contentement.

Ce fut alors que les Parens sentirent la sageſſe de la loi du Divorce. Ils furent convaincus, que le seul moyen de conserver une Fille adorée, était de la faire *divorcer* avec Desforts, de faire *divorcer* Charlart, avec la belle *Constance-Desormeaux*, ét d'unir *Isabelle-Ribolli* leur fille, à Charlart, quoique pauvre, ét de naiſſance inferieure. On a porté cette affaire devant le Tribunal des *Divorces;* elle a été bien expliquée, ét les quatre Epoux, mis dabord en liberté, ont enſuite été rejoints, comme ils le desiraient.

Tout était perdu, dans l'ancien-regime de l'indissoluble fatalité! Comme si l'on pouvait rendre immuables des Hommes et des Femmes, qui sont la mutabilité même! Apprenez, ô Mortels! que Dieu seul est sans changement! Pour vous, Formes-animées de la matière, changez comme elle!...

On a, dans le même jour, arrêté le mariage du Fils de Desforts avec la Fille de Charlart. Mais ce mariage se fera-t-il? Ces deux Enfans, destinés l'Un à l'Autre, se conviendront-ils, dans l'âge de l'amour? C'est ce qu'on ignore. Aussi les Parens, qui sentent si bien, qu'une veritable inclination, est la source du bonheur, ont-ils decidé, que leurs Enfans, non-seulement ne seraient pas contraints, mais qu'on examinerait, en silence, si leur panchant reciproque les portait l'un vers l'autre... On doit les separer; mais leur parler beaucoup l'un de l'autre, pendant leur première jeunesse; les rendre un objet de curiosité mutuelle: Car c'est une preparation à l'amour. Et quand ils se verront, l'on scrutera leurs cœurs: Ils seront libres, et leur union sera regardée comme un bienfait inattendu de la Divinité.

C'eſt ainſi que M. AQUILIN-DES-ESCOPETTES, *pendant un ſejour clandeſtin dans la Capitale, a decouvert une multitude de faits ſinguliers, bizarres!... On n'a retranché qu'une partie du* CURÉ-PATRIOTE, *que nous regrettons fort! ét que nous placerons peut-étre ailleurs.*

La Revolution eſt operée, Citoyens! tous les abus vont diſparaître, ét l'égalilité va ramener les bonnes-mœurs!.... Hé! ne dites pas que le Riche fait-vivre le Pauvre! il le corrompt plûs ſûrement qu'il ne le fait-vivre!... Cependant nous obſerverons les mœurs, nous les guetterons pour-ainſi-dire, ét nous crierons *ſus* au Vice, comme vos Sentinelles-nationales crieut *ſus* aux Ennemis du Peuple!.....

FIN.